

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

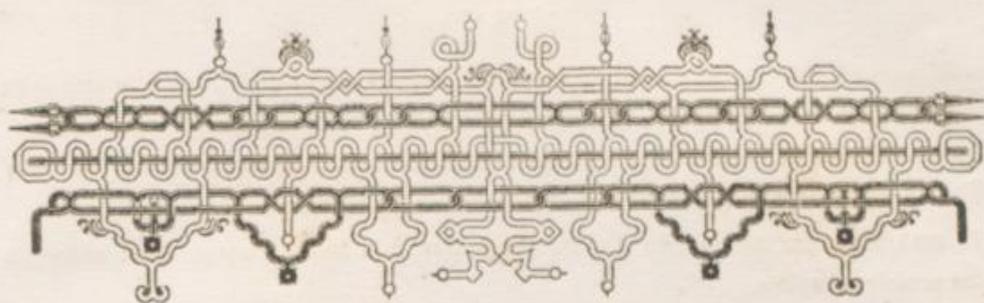
Excursions sur les bords du Rhin en Hollande et en Belgique ...

Chaumont

Limoges, [1858?]

Excursions

[urn:nbn:de:bsz:31-125034](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-125034)



EXCURSIONS

SUR LES BORDS DU RHIN.

I.

Où l'on montre des Etudiants mi-partie philosophes, espiègles mi-partie. — Du *Rhin-Antérieur*; du *Rhin-du-Milieu*; du *Rhin-Postérieur*. — Lac de Toma. — Rheinwald. — Via Mala. — Rheinthall. — Cataractes du Rhin. — Schaffouse. — Affluents du fleuve. — Celtes ou Gaulois. — Colonies romaines. — Les Franks. — Bâle. — La Forêt-Noire. — 1793 sur le Rhin. — Thann. — Colmar, Freybourg. — Etteinheim. — Offembourg.

Musa, mihi causas memora...

Bon, si je commence ainsi, bien des lecteurs ne me comprendront pas, ce qui serait un malheur.

Muse, je te supplie, écoute ma prière,
Et prête-moi l'éclat de ta vive lumière!

Cela ne vaut rien non plus : c'est du vieux style. Laissons les muses à leur bric-à-brac, et faisons l'essai d'un autre genre.

A bon entendeur, salut!

Je me nomme Julien d'Harcourt. Mon père est du sud de la France; ma mère, du nord de l'Amérique; moi, je suis de Paris, et je m'en fais gloire. J'ajoute, chose mémorable! que mon éducation est faite par un illustre personnage, M. Verbedur, dont vous n'avez

pas été sans entendre parler. Je ne suis pas son élève le plus souple, mais je vais faire prochainement ma philosophie, et comme je suis le plus ardent adepte du Gymnase-Triat, qui tend à la régénération de l'homme, il y a cent à parier contre un que mon échine et mon caractère gagneront simultanément en élasticité.

Je me trouve, par un numéro d'ordre que je tiens à la main, chargé de la rédaction de ce premier chapitre.

Voici comment cela se fait : écoutez-moi, pour peu que vous teniez à le savoir.

Nous sommes un certain nombre de jeunes étudiants, très-gâtés par leurs familles, et par là même assez difficiles à morigéner, que la sollicitude de nos pères et de nos mères a portés à confier aux soins particuliers de M. Verbedur, rue des Martyrs, 50, à Paris.

Jugez de notre position, rien que par ces noms : M. Verbedur ! et rue des Martyrs ! Jamais rien ne fut mieux nommé, je l'affirme.

C'est-à-dire que les pontons d'Angleterre, Cayenne, Balaclava, Botany-Bay, sont des oasis en comparaison de cette vie de galères qu'on nous fait mener là, toujours au râtelier du travail, et fort rarement à celui d'un bon repas. Mais chaque chose a sa fin, et les vacances arrivent !

Nous les attendions avec une grande impatience, et nous en parlions plus souvent qu'à leur tour, quand, un soir, M. Verbedur vint à nous, sous les arbres de notre posada qu'embaumaient les fleurs suaves d'un acacia et les senteurs des orangers, et, déridant sa face, nous dit avec une aménité et une courtoisie que nous crûmes tout d'abord voiler un traquenard :

— Mes amis !...

Jamais M. Verbedur ne se servait de cette appellation du cœur que lorsqu'il était profondément ému, comme au jour des étrennes, par exemple, où il le prodiguait en une heure de manière à l'épargner ensuite jusqu'à la Saint-Sylvestre.

— Mes amis, je reçois de vos parents, ou plutôt de votre mère à vous, Emile Daurey, une proposition qui ne manque pas d'attraits, qui me concerne et qui vous regarde. Or, pour peu que votre père à vous, Gustave Fa-mi-do, et le vôtre, René Mangras, votre mère, Fernand Sol-mi-ré, et votre famille à vous, Julien d'Harcourt, se prêtent à la circonstance, vous pouvez envisager une certaine série de beaux jours...

— De quoi s'agit-il donc, M. Verbedur ? demanda Emile, le plus empressé de savoir quelle bonne fortune l'attendait.

— Votre excellente mère, mon cher ami, m'écrit pour me faire savoir qu'elle a le projet de vous conduire cette année visiter les bords du Rhin...

Les bords du Rhin !... Quoi ! je boirai du vin du Rhin, aux lieux mêmes où le soleil généreux mûrit le raisin qui le donne ! s'écria notre Emile, ivre de joie. Oh ! cher maître, laissez-moi vous serrer dans mes bras.

Sans mentir, si votre *plumage*
Se rapportait à votre *ramage*,
Vous seriez le phénix des hôtes de ces bois...

dis-je sournoisement, par derrière, pendant que notre professeur donnait à son joyeux élève l'accolade demandée.

— Alors, reprit M. Verbedur, en s'essuyant un œil humide, j'ai eu la pensée que...

— Que? firent mes camarades en chœur?

— Si vos parents y consentaient, et surtout s'ils ne reculaient pas devant les sacrifices d'argent qu'exige un tel voyage, sacrifices bien rachetés par le bénéfice moral et la moisson scientifique qui en résulterait pour vous tous, mes tendres amis... — ici une larme glissa de l'œil gauche de notre tyran attendri, — je... vous amènerais avec moi, madame Daurey m'en ayant donné la licence.

— Puisque vous êtes licencié-ès-bords-du-Rhin, m'écriai-je, vive, trois fois vive M. Verbedur!

— Vive M. Verbedur! crièrent les amis, et avec eux les échos d'alentour.

Ce soir là, la rue des Martyrs devint la rue des Bienheureux, et le numéro 50 fut illuminé en verres de couleur et lanternes vénitiennes, dans le jardin, s'entend, et jusqu'au sommet des arbres. On tira tant de pétards que la police dut intervenir dans la personne d'un sergent de ville.

Bref, nous fîmes savoir la chose à nos parents, et, comme nous avons déjà l'habitude des fleurs de rhétorique et des moyens oratoires, nos lettres eurent plein succès. On nous répondit qu'étant tel notre désir de nous instruire en voyage, et telle notre soumission aux inspirations de notre précepteur, on nous laissait carte blanche, moyennant que M. Verbedur serait notre capitaine-trésorier. On ajoutait que l'on remerciait le ciel d'avoir mis au cœur d'une mère assez de tendre dévouement pour accompagner notre caravane, et nous servir, à nous, jeunes émigrants, de sœur de Charité.

C'était, en effet, le nom que nous donnions à madame Daurey dans nos lettres, dont je regrette de n'avoir pas copie à glisser dans la première édition des *Fleurs de l'Eloquence*.

Il fut décidé que nous tiendrions journal de notre voyage, que la rédaction en appartiendrait à chacun de nous, par chapitres, et que le sort désignerait les numéros.

Vous vous rappelez que j'ai eu le numéro *un*. J'entre donc en matière, attention, lecteurs! Et vous, belles lectrices, un peu d'indulgence.

Huit heures du soir sonnent à la gare lorsque nous montons en wagon.

Nous nous embarquons pour Bâle, par Strasbourg.

L'air est lourd. Il fait chaud comme dans les fours à plâtre de Montmartre. Heureuse-

ment notre cacique, M. Verbedur, a la bonne idée de nous faire entrer dans une de ces voitures garnies de filet dans leur pourtour, et dont tous les compartiments communiquent par le haut, de manière à laisser l'air circuler, et à permettre de voir et d'être vu.

Notre bande s'installe dans un de ces compartiments, et forme une société à part.

Nous sommes sept, comme vous savez. Mais comme il est fort convenable de vous présenter mes compagnons de voyage, chers lecteurs, je vais les croquer tous au daguerréotype de ma plume. Dès-lors il vous sera possible de conserver en vos cœurs nos jeunes images, bonheur que nous ambitionnons au-dessus de tout.

D'abord, dans ce coin, à droite, faisant face au rail-way, voyez-vous cette dame, aux traits fins, respirant la bonté, qui sourit à l'un de nous, son fils, tout en forçant sa capeline de voyage à captiver sa brune chevelure? C'est madame Daurey, la mère d'Emile, notre mère à tous, la sœur de Charité en question. Elle n'en a pas les vêtements, n'est-ce pas? mais elle en cache le cœur sous la moire et le velours. Ne trouvez-vous pas qu'un doux fluide, le fluide magnétique de l'amour maternel, s'échappe de son regard, chaque fois que son œil s'arrête sur son enfant? Ah! c'est qu'elle est aussi tendre mère que bonne sœur de Charité.

Et dans cet autre coin, à gauche, que dites-vous de cette physionomie de Socrate et de Dracon fondus ensemble, aux yeux vifs, au nez proéminent, au front haut, aux cheveux déjà rares, qui nous contemple et semble s'enquérir si nous allons bientôt rester calmes comme à une composition ou à une visite d'inspecteur de l'université. Les habits du digne homme sont noirs comme le fond de ses pensées. Mais, dans le noir de son âme, il y a le flambeau sacré de l'intelligence et de l'amour, car il nous aime, et nous l'aimons, quoique j'en dise! Ce vénérable personnage n'est autre que notre cher maître, M. Verbedur. Ce nom est original, hein? Je vous avoue que j'ai pris mon temps pour m'y habituer. Avec cela, en toute vérité, le brave homme a une voix de fausset des plus discordantes, et nos oreilles, sur ce, maintes fois ont souffert. Mais enfin que ne faut-il pas endurer sur terre?

Maintenant je passe à mes compagnons d'esclavage.

Avez-vous jamais vu un tourbillon en chair et en os, un tourbillon toujours en mouvement, toujours parlant, étudiant à peine, n'écoutant jamais, ne voyant rien, et pourtant remarquant tout, faisant ses études rien que de les voir et entendre faire aux autres, aimant le luxe et les jolies choses, se plaisant dans le désordre et chiffonnant ses toilettes, mauvaise tête et bon cœur, prêt à s'excuser sur tout, prouvant qu'il a raison partout, se faisant l'autocrate de ses camarades et manquant aux mêmes camarades du moment qu'il est absent, donc avez-vous jamais vu un tourbillon sous la statuaire d'un écolier?

Non, oh! non... n'est-ce pas?

Alors regardez Emile Daurey et étudiez-le. Vous me direz ensuite si je me trompe dans ma définition.

Par opposition, pour vous représenter René Maugras, cet écolier qui occupe à lui seul tout un côté de wagon, figurez-vous le portail d'une cathédrale renversée, et dont les tours seraient devenues les jambes. Surmontez le tout d'une grosse tête de Bonze, et vous aurez une idée adéquate de notre camarade. J'ajouterai, ce qui ne vous étonnera pas, que, quand notre ami s'assoit, les sièges craquent; quand il marche, le parquet tremble; quand il court, la terre sonne. Oserai-je vous confier tout bas que quand il ronfle?... Mais c'est là un détail par trop... intime! René, du reste, ne manque pas de capacités... N'interprétez pas mal ce mot: je veux dire qu'il a des moyens, et il le prouve, dans l'occasion. Seulement il aime les gros souliers ferrés, le bâton à lanières de cuir du paysan, et il foule trop volontiers aux pieds les règles de la courtoisie française.

Je puis dire, en revanche, de Gustave Famido, comme de Fernand Solmiré, que ce sont deux amis d'un doux et bon caractère. La musique est leur fait, et ils s'en occupent plus que de toute autre chose. Aussi récitent-ils toujours leurs leçons sur l'air du *De profundis*, et font-ils constamment leurs devoirs avec des soupirs et des points d'orgue quelque peu prolongés.

Si la délicatesse et le respect de moi-même me permettaient de me crayonner ici sans manquer à la modestie, je vous ferais un certain panégyrique de ma personne, par exemple, que le grec n'est pas pour moi de l'hébreux, ni le latin du sanscrit. J'ajouterais que, quand je veux, les succès ne se font pas attendre; malheureusement, d'après mon père, je ne veux pas souvent. Mais, vous ne l'ignorez pas, les pères sont si exigeants! On me trouve malicieux, n'aimant traiter les choses qu'à la légère. A cette occasion, j'ai reçu le surnom de Clown! Je trouve l'expression hasardée: en attendant, le mot me reste. Je ferai en sorte de négliger la chose.

Vous nous connaissez tous, n'est-ce pas, lecteurs, à nous deviner à la première rencontre? Nous pouvons partir; voici la locomotive qui siffle... suivez-nous...

N'attendez pas de moi que je vous dise, chers lecteurs, le nom de chaque station, et que je vous peigne chaque site argenté par l'astre des nuits ou doré par les premiers rayons du soleil d'août; nullement. Je vous conduis sur les bords du Rhin, et j'ai hâte d'y arriver. Aussi, ne vous ayant pas ouvert la bouche sur l'affreux désordre de l'embarcadère de l'Est, à l'occasion de l'entrée de la reine d'Angleterre à Paris, qui a eu lieu ces jours-ci, ne vous dirai-je rien non plus de notre colère à la vue de l'indigne spoliation dont les buffets des chemins de fer se rendent coupables vis à-vis des voyageurs, ni de l'aspect de *Bar-le-Duc*, où le jour nous surprend, ni de *Toul*, ni de *Nancy*, ni de *Lunéville*, ni de *Sarrebourg*, que nous laissons les unes à notre droite, les autres à notre gauche. Je ne vous parlerai même pas du magnifique canal du Rhin à la Moselle, que nous traversons, ni des charmantes ruines des *Tours de Lutzelbourg*. Après *Saverne* et son château, voici bien *Strasbourg*, où l'hôtel de la Vignette nous reçoit avec les égards de vieux amis, car mademoiselle Scrolter, notre ancienne connaissance du voyage de

Suisse, nous y fait le plus gracieux accueil. Or, après une première séance à la table d'hôte, chose fort appréciable quand on a dix-huit ans et qu'on hume le grand air, notre premier désir est de gravir la fameuse flèche de la cathédrale, dont l'horizon dépasse tout ce que l'imagination peut se figurer.

Aussi, en face du grand fleuve que nous voyons serpenter au loin, à travers les campagnes, M. Verbedur prend la parole, et, quand il traite une question de science, c'est tout un gazouillement d'oiseau enrhumé. Ici, comme c'est le Rhin qui l'inspire, écoutez-le, sa verve se met au diapason des flots du fleuve.

— Voici le fleuve le plus fameux des temps anciens, le plus admiré des temps modernes, le plus entouré de légendes, et le moins connu peut-être des peuples qui l'entourent... nous dit-il du ton d'un trompette qui trouve mal l'embonchure de son instrument.

Les Romains lui ont accordé l'épithète de *Superbus*.

Son nom est d'origine Celtique. Les Celtes l'appelaient *Rhen*, fluide, matière qui coule; les Goths, *Rino*; les Saxons, *Ryne*. Ce nom de Rhin dérive de l'allemand *Rennen*, anciennement *Rennan*, du grec *ρην*, couler. Quant à l'H, il vient de l'habitude où étaient les Grecs de marquer la lettre R d'un esprit rude, au commencement des mots.

— Gare! fit Emile assez bas, nous voici au Lycée!

— Dans une des contrées les plus agrestes et les plus sauvages du pays des Grisons, en Suisse, reprit notre bon précepteur, on voit, touchant à un rocher, trois forts ruisseaux sortir avec abondance des réservoirs de la nature. L'un d'eux prend le nom de *Aua de Toma*. Le second se précipite d'une certaine hauteur avec une impétuosité imposante, et prend celui de *Aua del Parlet*. Le troisième coule avec calme, par une ouverture couverte de mousse, et se nomme *Aua de Badus*. Ces trois ruisseaux, roulant leurs eaux dans un lit bordé d'herbes, serpentent dans une petite gorge, en suivent la pente, et se réunissent enfin dans un superbe lac dit le *lac de Toma*. Une teinte verdâtre, violette et d'un bleu foncé se remarque sur ses eaux si limpides et si pures cependant, que l'œil peut facilement distinguer le fond du lac.

C'est là le Rhin, mais le *Rhin-Antérieur*, *Vorderrhein*.

Le *Rhin-du-Milieu*, *Mittelrhein*, a sa source sur un autre point de l'imposante montagne qui n'est autre que le *Saint-Gothard*. Il n'est non plus qu'un très-faible ruisseau d'abord, mais bientôt il s'accroît par la jonction de plusieurs autres, se précipite de toute la hauteur d'un rocher de la *Vallée de Meddels*, et hâte son cours vers le Rhin-Antérieur, auquel il se réunit près de *Dissentes*, à huit lieues du lac de Toma. Au point de cette réunion, ces ruisseaux perdent leur dénomination particulière et prennent celle de Rhin-Antérieur. Alors tous ensemble roulent avec fracas leurs flots couverts d'écume, sous des massifs de bouleaux touffus, et sautent sur mille et mille rochers. Puis, au-dessous de *Rabius*, ils forment une île magnifique, couverte d'arbres élevés, de jolis buissons, et offrant de superbes prairies. Ils traversent enfin de riches pâturages alpestres, semés de

vacheries et de troupeaux, et, parvenus à *Reicheneau*, se joignent à un troisième bras appelé le Rhin-Postérieur.

Le *Rhin-Postérieur*, *Hinter-Rhin*, prend sa source dans la partie la plus élevée de la forêt déserte connue sous le nom de *Rheinwald*, tout près de l'imposant *Vogelsberg*. C'est là qu'il sort d'un immense glacier qui compte soixante pieds de hauteur. Cette montagne de glace, que l'on nomme *Glacier de la forêt du Rhin*, montre à sa cime un banc monstrueux de granit, et, dans toutes les directions, elle est entourée de grandes montagnes boisées. L'ouverture que les eaux s'y sont faite par leur poids, leur force et leur impétuosité, semble être l'ouvrage de la main des hommes. Alors ce torrent, qui est accru de treize autres, se jette avec impétuosité dans la vallée du *Rheinwald*.

Cette vallée peut être mise au rang des plus remarquables de la Suisse. Sur une longueur de huit lieues, elle n'a qu'une largeur de quinze minutes, et se trouve, de tous côtés, cernée de hautes montagnes qui sont couvertes de neiges éternelles et de larges mers de glaces. L'hiver y dure long-temps. Néanmoins on y trouve une colonie de Souabes, tous forts, vigoureux et opulents, qui s'y est établie vers la fin du XII^e siècle.

Dans le courant des mois de juin, de juillet et d'août, il y a dans cette vallée deux routes qui conduisent en Italie par le *grand Saint-Bernard*. Or, le Rhin, ayant recueilli d'autres grands ruisseaux, arrive à travers des haies formées de sapins, de chênes et de hêtres, au village de *Splügen*, et alors il se précipite par une fente de formidables rochers dans la vallée de *Schams* qui présente à l'œil un tableau, tantôt riant, tantôt horrible. Puis, après cette chute, il passe par des gouffres effrayants, et forme la *Via Mala*, route maudite, l'une des merveilles de la Suisse.

Cette *Via Mala* est une gorge monstrueuse de roches superposées, environnée des deux côtés de montagnes couvertes de sapins. C'est là que le Rhin-Postérieur, dans une profondeur de six cents pieds, roule avec un fracas et une rapidité sans pareils dans un lit de quinze pieds de largeur. Il atteint bientôt la délicieuse et superbe *Vallée de Domlesch*, à l'entrée de laquelle est situé le bourg de *Tosis*, petite ville vivante et animée. Enfin, continuant sa marche vers *Reicheneau*, le Rhin-Postérieur réunit ses eaux sombres et d'un noir bleuâtre à celles du Rhin-Antérieur, qui sont d'une éclatante limpidité.

Après la réunion de ces trois Rhins, le fleuve majestueux serpente à travers la superbe *Vallée de Rheinthal*, reçoit les eaux impétueuses de la *Plessur*, puis celles de beaucoup d'autres ruisseaux, et enfin se jette dans le *Lac de Constance*, près de la jolie ville de *Rheineck*. Il traverse ce lac dans toute sa longueur, y dépose tout ce qu'il a entraîné des montagnes, et se dirige vers *Schaffouse*. C'est près de cette ville qu'il forme, sur une quadruple rangée de rochers, cette magnifique cataracte, la plus belle que l'on voie en Europe.

— Alexandre Dumas place à la chute de cette cataracte la mort d'un Anglais, dont

l'histoire drolatique fait l'ornement de ses impressions de voyages... osai-je dire, en interrompant M. Verbedur, dans le but de couper au vif sa tirade.

Mais madame Daurey reprit à son tour :

— J'ai vu cette cataracte à un premier voyage que je fis en Suisse, vers 1835. Le fleuve, tourmenté par les rochers énormes qui le couvrent, et qui surgissent du milieu même de son lit, est obligé de se resserrer. Il se couvre alors d'une épaisse écume, et grossit ses tourbillons. Bientôt il se précipite avec une violence toujours croissante dans des gouffres béants, bondit de roches en roches, tombe enfin en une masse d'un volume effrayant, d'une hauteur de quatre-vingts pieds, par trois chutes perpendiculaires, avec un fracas tel, que tout ce qui est dans le voisinage est assourdi, et que, durant le silence des nuits, ce bruit se fait entendre à plus de quatre lieues. La chute du côté du sud, entre deux aiguilles élevées, est la plus rapide. La largeur totale de la masse d'eau qui se précipite est de trois cents pieds. Non loin de la cataracte s'élève, au milieu du fleuve, une maison à laquelle on arrive par un pont-levis. De là on jouit de la vue de la cataracte dans toute son étendue. Le mugissement continu de cette masse d'eau, la commotion qui semble en ébranler le rocher, la vue de toutes ces merveilles de la nature, produisent sur l'âme du spectateur une impression d'admiration et d'épouvante difficile à décrire.

— Je le crois, et rien ne me charme plus qu'un fleuve, répondit M. Verbedur. Comme tout a son rôle dans la création, il me semble que les fleuves nous racontent ce qu'ils ont vu sur leurs rives à toutes les époques des âges, et dans leurs flots harmonieux, le soir, j'entends de longs récits qui charment mon oreille, et me font rêver long-temps.

— Alors que vous raconte donc le Rhin? demanda Fernand, qui s'émeut toujours au mot d'harmonie.

— A votre question, je répondrai tout-à-l'heure, dit notre professeur : laissez-moi vous dire auparavant qu'après la cataracte de Schaffouse, le Rhin compte encore trois autres cataractes, celle de *Zurach* à l'embouchure du *Wutach* : celle de *Lanfenbourg*, et la cataracte de *Rheinfelden*.

Dans la durée de son cours il recueille toutes les eaux de la chaîne septentrionale des Alpes, ainsi que celles du Jura, et entre en Allemagne, ici près de Bâle.

On peut juger de la pente de ses eaux, en observant que la digue du quai de Bâle est parallèle à la *pointe* de la tour du *Munster* à Strasbourg. Mais il n'est plus obstrué par les montagnes, ses rives s'aplanissent, et il n'y a que sur la rive droite que de temps à autre les montagnes reparaissent. C'est ainsi que le Rhin poursuit sa marche jusqu'à Strasbourg, et de là à Mannheim.

Ce fleuve, qui recueille dans son lit toutes les eaux *des Vosges* et de la *Forêt-Noire*, reçoit encore celles du *Neckar*, non loin d'Heidelberg, descend à travers une contrée char-

mante vers *Francfort*, qui lui envoie son *Mein*, fort près de *Mayence*, arrose cette ville, passe à *Bingen*, prend les eaux de la *Nahe*, traverse des régions pittoresques et sauvages, où fumait et flamboyait une double chaîne de volcans qui se sont éteints en couvrant le sol de laves et de basaltes disposées en deux lignes qui bordent le fleuve comme deux longues murailles, atteint *Coblentz*, qui lui donne la *Moselle*, baigne *Newied*, *Andernach* et *Bonn*, entre de hautes et superbes montagnes, arrive à *Cologne*, passe à *Dusseldorf*, à *Wesel* et à *Arnheim*, et enfin se dirige vers les *Pays-Bas*.

— Et de là va tomber dans la *Mer du Nord*... dit Gustave.

— Si bien que cet orgueilleux enfant des montagnes des Grisons, après un cours de trois cents lieues, trouve enfin son tombeau dans l'Océan... ajoute le philosophe Emile.

— Et maintenant que vous chante le fleuve du Rhin, et quelles historiques mélodies fait-il entendre à vos oreilles de savant et de poète? demande le dilettante Fernand.

— Soyez recueillis, mes enfants, car mes paroles portent avec elles de grands enseignements sur l'inconstance des choses humaines... continue M. Verbedur.

Voici ce que me dit le Rhin, car je le répète, ses flots ont pour moi un langage : il me semble qu'ils s'animent pour dire à ceux qui le visitent :

« J'ai vu long-temps près de ma source, et le long de mes bords, errer la sauvage famille des Celtes ou Gaulois.

» Bien des années se passèrent, et je les voyais, heureux et graves, se livrer aux travaux des champs, mettre leurs villes en relations de commerce, échanger de peuplades en peuplades des témoignages d'amitié, et se réunir fréquemment pour adorer ensemble leur dieu Hésus, et leur terrible Teutatès.

» Mais un jour ils apprirent que Rome existait, que c'était une cité de héros insatiables, et qu'ils allaient être attaqués, faits esclaves, et que leur pays serait divisé, partagé.

» En effet, je vis apparaître César, César, le chef des Romains. Il me couvrit d'un pont de bateaux, et traversa mes flots d'un pas vainqueur.

» Après lui, Drusus vint couvrir mes rivages de cinquante citadelles. Pour te citer les plus fameuses, je n'ai qu'à choisir le *Cornu Romanorum*, au lac de Constance, puis *Augusta*, devenue Bâle; *Argentina* changée en Strasbourg; *Moguntiacum*, Mayence; *Confluentia*, métamorphosée en Coblentz, à l'endroit où la Moselle se jette dans mon sein; *Colonia-Agrippina* convertie en Cologne, le *Trajectus ad Mosam*, qui est Maëstricht, au confluent de la Meuse, et enfin le *Trajectus ad Rhenum* ou Utrecht.

» Vint alors Munatius Plancus, qui donna une cité pour couronne au mont Jura, *Vesuntio*, devenue Besançon.

» Ensuite, à l'endroit où le Mein se confond dans mes eaux, une forteresse puissante fut élevée par Martius Agrippa, en même temps qu'il établissait la *Colonia Agrippina* en face de *Tuitium*, Deutz.

» De cette façon, tout mon cours devint la propriété des nouveaux conquérants. J'avais cessé d'être Gaulois : j'étais Romain.

» Un jour, j'entendis parler d'une religion nouvelle prêchée par un Messie nommé Christ, et avec la vingt-deuxième légion romaine sortant de Jérusalem, où elle avait vu mourir ce nouvel Apôtre d'une religion nouvelle, arriva sur mes bords, un de ses Disciples, appelé Crescentius, qui, prêchant, baptisant et convertissant les peuples de mes rives, fit tomber les rêveries des Druides, et s'évanouir toutes les divinités païennes des Grecs et des Romains.

» Cette légion se fixa à Mayence, afin de commander aux deux collines principales qui dominant mon rivage, vers le milieu de mon cours, le *Taunus* et le *Melibocus*.

» Valentinien, à son tour, chargea les volcans éteints qui ouvraient encore leurs cratères entre Mayence et Coblenz, des deux citadelles de *Lowenberg* et de *Stromberg*.

» Enfin une série de colonies romaines vint remplacer autour de moi mes pauvres Celtes, mes pauvres Gaulois vaincus.

» Ce furent *Virca*, *Trajani-Castrum*, *Transdorff*; *Mosa Romanorum*, *Turris-Alba*, *Weissethurm*; *Victoria*, *Neuwied*; *Rigomagum*, *Remagem*; *Rodobriga*, *Boppart*; *Antoniacum*, *Andernach*; *Tulpetum*, et bien d'autres.

» Mais il est un Dieu qui se joue des hommes, de leurs efforts, et des masses granitiques qu'ils dressent comme des boulevards formidables pour assurer leur puissance. Les Romains dominaient depuis un temps dans les contrées que j'arrose, lorsqu'un bruit effrayant vint retentir sur mes bords, et les échos de mes rivages furent impuissants à redire les rumeurs horribles qui roulaient vers moi comme un torrent impétueux.

» Figurez-vous que les Barbares du Nord, Huns, Vandales, Suèves, Alains, Goths Visigoths, Marcomans, Celtes, Franks, Germains, et cent autres hordes, ayant brisé leurs entraves et rompu leurs barrières, arrivaient, affamés, avides, rapaces, dévorants, et se cherchant une nouvelle patrie, une belle et large place au soleil, se ruant les uns contre les autres, se coudoyant sans fin, pressés ainsi que, dans la plaine, sont les épis des moissons; aussi ruinaient-ils tout sur leur passage.

» A son tour la puissance romaine fut écrasée. Ses tours, ses châteaux-forts, ses municipes, ses villes nouvelles, ses colonies, furent effondrés, nivelés, effacés par cet horrible passage d'hommes.

» De cette immense invasion de Barbares, celui qui maintint son peuple sur mes rives, et qui parvint à y fonder un vaste empire, fut Charlemagne.

» Quel homme que ce Charlemagne ! Il croyait au Christ, lui, et ne ressemblait en rien au reste des humains. Il dominait tous ceux de sa cour de la hauteur de ses épaules et de sa belle tête. Son visage semblait un phare illuminé de feux merveilleux. Il étudia les décombres de mes bords, et se mit à les restaurer, à effacer mes ruines, et à redresser mes villes et mes forts.

» Par lui, Mayence ressortit de terre et lui devint chère, car il y laissa les cendres de son épouse bien-aimée Fastrada. Afin d'aller plus facilement pleurer sur son tombeau, je le vis porter la patience jusqu'à couvrir mon lit d'un pont immense de pierres posées par piles et par assises.

» Ensuite il rétablit Bonn, *Ara Ubiorum* et les aqueducs. Il refit les belles voies romaines de *Victoria*, qui prit le nom de Neuwied. Au signal de sa main puissante, *Baccharia* sortit de ses ruines, et devint Bacharach. De *Vinicella*, il fit Winkol, et s'établit alors au palais d'Ingelheim, construit avec les débris d'un therme de l'apostat Julien.

» Ainsi je devins Frank, après avoir été Romain, après avoir été Gaulois.

» Mais que tout changeait autour de moi ! Avec Crescentius, le disciple du Christ, étaient venus d'autres prédicateurs d'une religion tellement puissante, qu'elle transformait les hommes et faisait voir l'aurore d'une civilisation bien différente de celle de l'Italie ou de la Grèce. C'étaient Apollinaire qui catéchisait à Rigomagum ; à Bacharach, saint Goar ; Martin de Tours, à Coblentz ; Materne, à Cologne, puis à Tongres ; Eucharis, à Trèves, puis Gézélin, dans les campagnes et les bois.

» Et pendant que ce grand travail d'une régénération surhumaine se faisait, il fallait entendre chanter sous les arbres, sur les rochers, et dans les prairies de mes bords, ces légendes et ces barcarolès que l'imagination de mes riverains, encore mal éclairée, et partagée entre le bien et le mal, créait pour charmer ses loisirs et satisfaire son désir de tout expliquer.

» Je vous en citerai des milliers, que je serai heureux de redire et de chanter, lorsque vous descendrez sur mes eaux, vers la mer qui les attend, soit par les bateaux qui les sillonnent, soit par ces routes de fer et de feu chargées de monstres vomissant la flamme qui troublent mon repos, en longeant mon rivage.

» Auparavant je dois vous rappeler que les plus grands événements de l'histoire se sont passés dans mon voisinage, et sur mes bords.

» Ainsi j'ai vu, dans la vaste plaine qui s'étend de Coblentz à Andermach, en 876, de terribles combats entre Charles le Chauve et Louis le Germanique.

» J'ai vu, dans les mêmes sites, en 940, d'affreuses batailles que se livrèrent les ducs de Franconie et de Lorraine et Othon I^{er}.

» Là encore, j'ai vu, en 1114, les démêlés sanglants de Henri V et de l'archevêque de Cologne.

» Puis, là toujours, j'ai contemplé les déplorables épisodes des guerres d'Othon de Brunswick et de Philippe de Souabe, en 1198.

» Enfin, dans les mêmes lieux, j'ai assisté aux grands faits d'armes de la guerre de Trente-Ans, d'abord, en 1688 ; puis de la succession d'Espagne, et en ces derniers temps de la grande révolution française de 1789.

» Les rois d'Austrasie ont eu long-temps leur séjour sur mon fleuve, au même Ander-
Excursions.

nach, et du palais qu'ils y occupaient, leur main royale pouvait pêcher le poisson de mes flots.

» C'était le temps où sur chacune des crêtes de mes rochers surgissaient des châteaux-forts domaines de fiers suzerains; où sur chacun de mes mamelons de nobles châtelains dressaient leurs manoirs élevés comme des nids d'aigles; où dans le creux de chacune de mes vallées, les abbés et les gentes filles de Jésus édifiaient leurs moustiers.

» Aussi que de ruines splendides j'étale aux regards, car tous ces barons, suzerains et vassaux, châtelains et chevaliers, évêques et hommes-liges bataillèrent souvent entre eux, appelant la flamme et la hache à leur aide.

» Mais un jour, voici que j'aperçois quatre cavaliers, près d'un rocher caché par les arbres des vallées de Rhens et de Kapellen, descendre de leurs montures, et s'asseyant sur ce rocher, faire et défaire les empereurs de la belle Allemagne qu'arrose ma rive droite. Ces cavaliers étaient les quatre Électeurs de Cologne, de Trèves, de Mayence et du Palatinat. Ce siège de pierre, devenu le trône sur lequel ils montaient ou descendaient les princes, devint le fameux *Königsthül*.

» Une autrefois, c'est l'Ordre Teutonique qui vient s'installer à Mayence, puis à Trèves, puis à Coblenz.

» Ensuite ce sont les Templiers qui se ramifient jusqu'à Saint-Goar et à Toarbach, l'ancien *Tronus-Bacchi* des Romains, à cause de ces bons vins dont je gratifie les collines qui m'entourent.

» Comptez, si vous pouvez, tous les burgs qui se sont assis appuyés sur mon lit. Les Burgraves, qui en ont eu la résidence, ont été de fiers princes féodaux qui ne le cédaient guère aux commandeurs et aux baillis. Aussi, que de faits je pourrais dire. Mais je me tais, car en visitant chaque baie, chaque confluent, chaque site, chaque nid de mes rivages, vous serez éblouis des grandes choses dont je fus le témoin, et toujours l'inspirateur... »

— Par son bon vin qui monte passablement les têtes? demandai-je à M. Verbedur, qui prit, en se taisant, une pose toute de mélancolie.

— Non, répondit Fernand, par l'eau seule de son lit, qui dut souvent servir de limites naturelles aux états des Burgraves, Palatins, Électeurs, Empereurs, etc.

— Comme il sert de limites naturelles à la France, reprit Emile: car Charlemagne avait porté ses conquêtes au-delà; mais ses successeurs ont repris le Rhin pour frontière. Napoléon I^{er} avait aussi dépassé le Rhin; mais le traité de 1815 nous a repris ce qu'il nous avait donné.

— Et combien de terres manquent à la France pour posséder tout ce que le sol montre au soleil entre le Rhin et l'Océan? dit un étranger qui, comme nous, plongeait son regard sur l'immensité de l'horizon, et avait entendu notre entretien. Il vous faudrait aussi la Belgique et une partie de la Hollande.

— Nous ne les prendrons pas... répondit froidement M. Verbedur.

Le soir était venu, et le crépuscule se faisait : mais la journée avait été si chaude, que c'était plaisir de respirer un air frais et pur, à la chute du jour, et de baigner sa tête dans les brises aériennes. Aussi restons-nous assis sur les bancs de pierre qui forment la galerie de la tour du *munster*. *Munster* est le nom que l'on donne à Strasbourg et en Allemagne, avec celui de *Dôme*, aux cathédrales des cités. Aussi restions-nous fort complaisamment en méditation devant le grand spectacle qui nous était offert.

— Et sur quel point commencez-vous votre voyage sur le Rhin? demanda l'étranger, que le mutisme de M. Verbedur ne semblait pas décourager.

— Ici même, à Strasbourg... répondit laconiquement notre cher maître.

— Vous avez raison... reprit l'intrépide interlocuteur. Jusqu'à Strasbourg, le Rhin n'offre rien de positivement curieux.

J'en excepte les chutes du fleuve à Schaffouse, mais il faut aller les chercher trop loin.

Il y a bien *Bâle*; mais en vérité quand, à Bâle, on a visité le *munster*, dont les flèches à jour ressemblent à des carottes brodées, comme le dit V. Hugo, un grand poète, Monsieur! quand on a vu son portail de *Saint-Gallus* avec ses statues des vierges-sages et des vierges-folles, son groupe de *Saint-Georges* terrassant le dragon et de *Saint-Martin* partageant son manteau; quand on a visité le magnifique cloître avec ses tombeaux qui fait suite à l'église; quand on a vu la *Salle du Concile* de 1444, le *Tombeau d'Érasme* avec son épitaphe : *Terminus!* lorsqu'on a suffisamment admiré les fragments de la célèbre *Danse des Morts* de Holbein, qui laisse si loin derrière elle celles de Dresde, de Lucerne, mais dont celle de la Chaise-Dieu, en Auvergne, est peut-être l'égale, alors vous avez tout vu.

— Mais c'est déjà merveille de visiter Bâle, et ce que vous nous en dites nous en donne le désir... interrompit Émile.

— Mon ami, vous aurez tant à voir de Strasbourg à Cologne, que pour le bien étudier, vous ferez bien de vous contenter de ce cadre... continua l'orateur.

Il est vrai que de *Huningue* à Colmar, les deux rives du fleuve retentissent encore des bruits de la campagne mémorable de 1793, et qu'il y eut là des combats de géants;

Il est vrai que l'on vous signalerait les lieux où l'armée des Émigrés, commandée par Condé, fit célébrer les services funèbres en plein air pour Marie-Antoinette, pour la noble Élisabeth, pour Stofflet, pour Charrette, et l'autre endroit où Louis XVIII quitta son nom de comte de Provence et fut proclamé roi;

Il est vrai que vous auriez le spectacle de *Huningue*, rasé, démantelé, humilié par les ennemis de la France;

Que non loin de Colmar on vous montrerait les *Stabula* des Romains, maintenant *Rantzeinheim* :

Les voies antiques d'*Ottmansheim* ;

Les Thermes découverts à *Badenwiller*, en 1624 ;

Le point précis où les députés des Gaulois, d'après les *Commentaires de César*, vinrent conjurer leur vainqueur de repousser les Germains qui tentaient de passer le Rhin ;

Près de *Mulhouse*, et avec les hautes cheminées de cette ville industrielle, l'endroit où Arioviste, vaincu, passa le fleuve et s'enfuit devant les Romains ;

Thann, la ville de bois qui fatiguerait votre œil de la dorure et du vernis de ses maisons, mais qui vous recréerait de la magnifique flèche de son munster Saint-Thibaut ;

Colmar, qui vous apparaîtrait comme un obélisque se dressant au milieu d'un jardin, et, derrière les trois castels de *Ribeauville*, le fameux *Turkheim*, d'où, le 5 janvier 1676, le maréchal de Turenne foudroya les Impériaux et les chassa pour jamais de l'Alsace ;

Freyburg-en-Brisgaw, dont l'église dresse vers le ciel une aiguille de deux cent cinquante pieds de haut, avec ses maisons à pignons, ses toits à girouettes, ses tuiles en arabesques, et sa vaste plaine capitonée de vignes, zébrée de haies, coupée de routes, et les souvenirs de ses Burgraves, Landgraves, Gaugraves, Rheingraves, etc., etc. ;

Etteinheim, où, lorsque la paix fut signée et que la rive droite du Rhin se réconcilia avec la rive gauche, le fils du prince de Condé, le duc d'Enghien, se retira pour vivre dans la solitude, mais d'où il fut enlevé en 1804, pour venir recevoir la mort à Vincennes ;

Enfin *Offembourg*, où l'avant-garde de Moreau, en 1796, trouva la preuve de la trahison de Pichegru parmi les papiers du fourgon du général de Klinglin ;

Mais, croyez moi, cela ne vaudrait pas le magnifique panorama que vous avez du Rhin, assis où vous êtes, sur cette belle tour du munster. Car tout ce que je viens de vous nommer, Bâle, Thann, Colmar, Freyburg, Etteinheim, Offembourg, vous le voyez d'ici, en suivant à votre droite ce long ruban d'azur du Rhin. Et vous avez de plus la splendide et poétique *Forêt-Noire*, que vous dominez de cette hauteur sublime, là, en face de vous ; et puis, à l'avance, sur votre gauche, votre regard peut aussi sonder les mystérieux horizons que vous allez franchir demain, si vous vous rendez à mes conseils.

— Nous le ferons, Monsieur... dit courtoisement notre cher maître.

— D'où vient donc à ces montagnes le nom de Forêt-Noire, Monsieur ? demanda Émile, toujours curieux de connaître.

— On désigne communément sous le nom de Forêt-Noire, mon ami, répond l'étranger, cette chaîne de montagnes que vous voyez venir de Schaffouse, passer à Bâle, suivre le Rhin et se prolonger à votre gauche jusqu'à *Eberbach*, au coude formé par le Neckar, l'un des beaux fleuves d'une de ses plus belles vallées.

En général, les croupes de ces montagnes sont légèrement arrondies, comme vous le voyez. Cependant, les cimes les plus élevées approchent de la forme aiguë. Tel est le *Schwartzwald*,

L'aspect triste et sombre de la Forêt-Noire, augmenté par les obscures forêts de sapins qui en couvrent les rampes, lui a certainement valu le nom qu'elle porte.

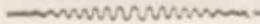
Les Romains la nommaient *Silva-Martiana*.

Elle donne naissance au Danube.

Ses bois de sapins servent à former, sous le couteau des montagnards, ces jouets charmants dont s'amuse les enfants. Quant à ses grands arbres, ils sont envoyés par flottilles de radeaux à la Hollande, qui, vous le savez, manque de forêts.

Maintenant, acheva l'étranger, vous connaissez comme moi la contrée qui s'étend de Bâle à Strasbourg. Pour le reste de votre voyage, je vous souhaite mille jouissances.

Ayant ainsi parlé, notre interlocuteur salua gracieusement madame Daurey, M. Verbedur et nous-mêmes, puis, sans nous laisser le temps de le remercier autrement que par l'affabilité de nos visages, il s'enfonça et disparut dans l'escalier tournant de la flèche.



inrent
oit où
mai-
t;
ardin,
1676,
e;
at cin-
les en
es, et
ncilia
r vivre
ennes;
a tra-
Rhin,
nom-
ci, en
lide et
us; et
rizons
mille,
anger,
vre le
r, l'un
ous le
est le

II.

Strasbourg. — Premiers souvenirs de la France. — *Kehl.* — Achern. — Bulh. — Turenne et son tombeau. — *Baden-Baden.* — Ruines du Burg. — Impressions aériennes. — Le palais ducal. — *Trinkhall.* — Un garçon de café chatouilleux. — Légendes. — *Lichtenthal.* — L'Anglais timide. — *Rastatt.* — Une apparition. — Causeries du soir sur la colline. — Le panorama historique.

C'est un pauvre joueur de mirliton, mes amis, qui va vous faire entendre la triste musique de ses paroles. Écoutez-le complaisamment toutefois. Comme il fera de son mieux, si vous lui donnez quelque sourire d'encouragement, sa reconnaissance sera sans limites. Il se nomme Gustave Famido.

Le 22 août, un mercredi, le lendemain de notre station sur la tour du munster, nous quittons Strasbourg.

Ce n'a pas été, croyez-le bien, sans avoir visité ce qu'il renferme de curieux et d'intéressant; sans avoir entendu sonner son horloge merveilleuse et chanter son coq aux poumons d'acier; sans avoir admiré le chef-d'œuvre de Pigale, le magnifique monument du maréchal de Saxe; sans avoir étudié la mort et ses ravages sous les traits des momies d'un duc de Nassau et de sa fille; enfin sans avoir arpenté dans tous les sens les fortifications de Vauban, et tout ce qui mérite un regard dans la ville française qui fut jadis le boulevard de l'Empire germanique.

M. Verbedur n'a pas manqué de nous dire de sa voix flûtée :

— Là, sous les murs de Strasbourg, l'*Argentoratum* des Gaulois, le *Strateburgum* des Romains, Louis le Débonnaire et son frère Charles, en présence de leurs armées, s'engagèrent l'un et l'autre dans une lutte implacable contre leur frère Lothaire.

En 1253, a-t-il ajouté, cette ville fit un traité avec les autres grandes cités rhénanes de Cologne, Mayence, Worms, Spire et Bâle, pour se garantir mutuellement contre les violences de la féodalité.

Puis en 1783, Strasbourg fut témoin de la réception et du passage dans son enceinte de

l'illustre fille de Marie-Thérèse d'Autriche, Marie-Antoinette, allant recevoir la couronne de France des mains de Louis XVI, et partager avec lui les angoisses de la royauté et les douleurs du martyre. Pauvre reine! Strasbourg lui avait déplu....

— Fasse le ciel que ce soit la dernière fois que je voie cette ville! avait-elle dit.

Hélas! qu'elle eut à regretter ce souhait vingt ans plus tard! Qu'elle eût été heureuse d'y rentrer en 1792, au lieu d'aller à Varennes!... Mais l'homme est ainsi fait... Il ne se soumet pas assez à la Providence... et la Providence lui montre combien il fut téméraire et imprudent. Noble femme! c'était l'étiquette dont on la rendait victime à son entrée dans la France qui la mettait ainsi en dégoût, et ce fut encore l'étiquette qui fit son malheur lorsqu'on voulut lui faire franchir la frontière pour l'enlever à ses ennemis de la France.

Enfin, le 22 mars 1810, le palais de l'Évêché vit une autre alliance entre une autre fille du Danube et un maître de nos Tuileries. Marie-Louise d'Autriche, elle aussi, venait y recevoir un diadème impérial. Il était nuit quand elle y fit son entrée. Sa marche triomphale n'en fut que plus resplendissante. La grande flèche de la cathédrale, illuminée tout entière depuis sa base, servit de flambeau gigantesque à ce bel hyménée.

Mais il est dit que Strasbourg ne portera pas bonheur aux royales fiancées qui lui demanderont asile. Vous savez ce qui advint aussi à Marie-Louise.

Sur ce, M. Verbedur se tait, nous cheminons vers Kelh, en omnibus, et notre société seule suffit pour le remplir.

Nous allons quitter la France, et voici que pour recevoir nos adieux, c'est une de ses gloires qui se montre à nous sous les traits de bronze de l'illustre Desaix, de Desaix de Voygoux,

Qui prit Haguenau, non loin de Strasbourg;

Qui, blessé à Lauterbourg d'une balle qui lui perça la joue, resta sur le champ de bataille et refusa le pansement avant d'avoir rallié nos bataillons rompus;

Qui fut un des lieutenants de Moreau, et enleva Offembourg;

Qui défendit si vaillamment le fort et le pont de Kelh, que l'archiduc Charles recula devant lui;

Qui fut nommé le *Sultan-Juste* par le peuple de la Haute-Égypte, qu'il gouverna après l'avoir vaincu;

Qui, le 14 juin 1800, mourait à Marengo, sillonné de balles, mais couvert de lauriers...

— Si je cherche dans l'histoire un homme auquel je puisse comparer Desaix, nous dit M. Verbedur, je ne trouve que Turenne. Desaix, voyez-le, ne se lit pas tout entier dans sa figure: néanmoins, ses traits fatigués sont remplis de douceur; ses yeux pleins d'une candide bonté attachent le regard; on l'aime et on l'admire, soit qu'il parle avec l'élégante simplicité d'un Grec, soit qu'il développe un plan de bataille, ou que, vêtu d'habits sans faste, il guide tranquillement nos soldats sous le feu de l'ennemi. Chose étrange! tout à

L'heure, nous allons trouver aussi le monument élevé en l'honneur de Turenne, l'autre gloire de la France, auquel il ressemble le plus !

Nous traversons l'immense pont de bateaux qui couvre le Rhin, et le conducteur prend la peine de nous montrer le point précis où finit la France, et où commence la Prusse.

Kellh nous apparaît alors avec ses maisons roses, ses soldats bleus, ses douaniers verts et ses Allemands jaunes. Je dis jaunes, parce que nos postillons et bon nombre de paysans ont le costume national, et cette couleur y domine.

Avant tout, formalité des passeports. Ceci a lieu sur le grand chemin même. Mais ensuite, à l'embarcadère, formalité des bagages. Enfin, nous avons place aux wagons d'honneur, et, j'en fais l'aveu de suite, au premier aperçu, le confortable ici est mieux entendu que sur nos chemins de fer de France.

Enfin le départ a lieu, et voici que nous voyageons à travers un océan de prairies, admirant les montagnes bleues de la Forêt-Noire qui terminent au loin notre horizon. On ne parle plus qu'allemand autour de nous : notre argent de France nous rentre en poche converti en je ne sais quelle triste monnaie, thalers, kreutzers, gros... Bref, la patrie n'est plus qu'un souvenir.

Nous atteignons, par une courbe gracieuse, *Appenweier*, où nous entrons dans le train qui de Bâle se rend à Mayence. Là forcément notre petite société se trouve partagée, et je me vois confiné, avec M. Verbedur, dans un compartiment tout émaillé d'Anglais joufflus, et tout capitonné de lourdes ladies.

Ce qui distingue la Forêt-Noire, ce sont les magnifiques vallées qui s'ouvrent par intervalles sur ses flancs, et offrent à la vue de mystérieux et sublimes paysages. Ici la *Vallée de l'Alb*, qui montre l'*Abbaye d'Hernale*, où l'on voit encore les sépultures de Berthaud et d'Uda d'Eberstein, ses fondateurs. Au bas du hameau et le long du chemin apparaît une suite de rochers qui ressemblent à une colonnade, dont le sommet est couronné d'habitations champêtres. On croirait qu'une imagination fantastique a présidé à leur formation. Dans la même vallée se trouve un autre monastère, celui de *Fraenalb*, qui était à des femmes. Les environs en sont plus déserts et plus mélancoliques. Les bâtiments et l'église contrastent avec la simplicité de la nature. Là, la *Vallée de Freudenstadt*, près du *Kniebis* que couronne le *Fort Alexandre* et où l'on rencontre l'*Abbaye de Orllerheiligen*, dans un clocher si libre et vraiment romantique, comme détaché du milieu de la terre, entre des bürgs dont le faite est doré par le soleil lorsque les murailles sont encore enveloppées de ténèbres. Jamais le printemps ne semble animer ces déserts, et de toutes les richesses dont regorge la vallée du Rhin, il n'y a, là, que de misérables céréales qui parviennent à maturité. En s'approchant de ces murs abandonnés, on croit encore entendre les voix pieuses des solitaires qui en ont fait retentir les voûtes de leurs accents ; et rien ne fait plus d'impression sur l'âme que le son de la cloche, auquel aucun être ne répond dans tout ce désert. Et puis la vallée verdoyante et plantureuse de *Benchen*, près de laquelle on peut

jour des eaux salutaires de *Petersthal*, de *Griesbach* et de *Rippoltsau*. Et puis la *Vallée du Kinzig*, qui est l'une des plus grandes et des plus variées. Et puis celle de *Tryberg*; dont l'origine tient du roman.

Des soldats autrichiens, qui occupaient les hauteurs du *Schœnwald* et du *Schœnacher*, venaient fréquemment vers ces lieux. Un jour qu'ils s'en retournaient par l'étroit sentier que borde le torrent de *Schœnach*, ils entendirent une merveilleuse mélodie qui semblait venir du sommet des sapins. Ils la prirent pour un avertissement du ciel, et, cherchant, ils trouvèrent un arbre centenaire, près d'une source jaillissant du rocher, qui portait une image de la Vierge sculptée en bois de tilleul. Après avoir fait leur prière, ils l'encadrèrent de feuillages et y mirent un tronc pour recevoir les offrandes. Bientôt les dons devinrent si considérables, que le tronc était plus que rempli. Alors on eut l'idée de construire une église. Les princes d'Autriche et de Bade contribuèrent à la bonne œuvre, et des troupes de pèlerins y accoururent de toutes parts. De là, le pèlerinage de *Tryberg*.

Du reste, rien de plus naturel que la merveilleuse musique.

La fondrière, que traverse le *Schœnach*, est une harpe éolienne naturelle. Le souffle du vent frappe mélodiquement les cimes des sapins, et le murmure des eaux accompagne avec harmonie ces accords aériens.

Il n'existe plus de traces d'un vieux burg qui, jadis, dominait *Tryberg*. Il fut pris d'assaut et démoli par les habitants, en 1642. Il faut croire que son suzerain était un tyran.

Tous ces détails, cher lecteur, sont recueillis par moi de la bouche d'un bon père français qui, assis à la portière de notre salon de voyage, explique à son enfant, en les lui montrant du doigt, tous les sites devant lesquels nous passons.

Mais voici la station d'*Achern*, et de là, près de *Sassbach*, nous voyons le monument qu'éleva la France à cette autre gloire de notre pays dont je parlais tout-à-l'heure, *Turenne*. Je m'empresse de chercher en mon livre de voyage ce qui regarde ce héros, et je lis :

« Après avoir battu à *Turckerm*, non loin de *Colmar*, et définitivement chassé de l'Alsace les Impériaux, *Turenne* franchit le Rhin, en amont de *Strasbourg*, à *Wilstaëlt*. *Montecuculli* l'attendait dans la plaine, entre *Achem* et *Sassbach*. Ce pays n'était pas, comme aujourd'hui, un jardin continu, bien au contraire. Aussi fallut-il que *Turenne* manœuvrât long-temps au bord du fleuve et dans les marais surtout, pour que *Montecuculli* se vît forcé de recevoir la bataille. Hélas ! comme le dit madame de *Sévigné*, le canon qui devait détruire le héros était chargé de toute éternité. Ce fut *Germain de Bade* qui le pointa, au moment où *Montecuculli* débouchait de la Bavière vis-à-vis de *Turenne*, exécutant une reconnaissance et préparant le combat. Ce combat n'eut pas lieu, car le boulet du canon alla frapper un noyer, dont le tronc se voit encore, et ricocha sur le maréchal, qui tomba pour ne plus se relever, ainsi que *M. de Saint-Hilaire*, écrasé du même coup. »

Le boulet homicide est à Paris, au Musée de l'Hôtel des Invalides, où je l'ai vu, moi, Gustave Solmiré. Mais je reprends ma lecture :

« Le premier monument élevé sur la hauteur néfaste de Sassebach, à l'ombre des forêts hercyniennes, fut d'origine allemande. Schoepflin y écrivit d'abord ces mots :

« Ici fut tué Turenne, 27 juillet 1673. »

» Puis les entrailles du héros furent déposées à l'église d'Achern, tandis que le corps revenait en France. Mais sous le règne de Louis XV, alors que Baden était alliée du cabinet des Tuileries, le cardinal de Rohan, prince et évêque de Strasbourg, seigneur de Sassebach, fit ériger au maréchal un autre monument, et même construire une maison pour qu'un invalide des armées de Louis XV y racontât aux curieux le mot de M. de Saint Hilaire :

« — Mon fils, ce n'est pas moi qu'il faut pleurer, c'est ce grand homme ! »

» Les premières représailles de la Révolution, à l'étranger, eurent pour effet la destruction de ce cénotaphe. Mais, en 1796, le général Moreau, après le passage du Rhin, releva la pierre écroulée et y plaça une sentinelle d'honneur. Enfin, le 27 juillet 1829, cent cinquante ans après la mort de Turenne, le gouvernement de Charles X répara un long oubli, et fit substituer au monument périssable élevé par Moreau, une pierre commémorative de trente-huit pieds de haut et de vingt-quatre pieds de large, en granit gris. On y grava cette légende :

LA FRANCE A TURENNE.

Ici Turenne fut tué le 27 juillet 1673.

ARRAS. DUNES. SEINSHEIM. ENTZHEIM.

TURCKEIM.

» Et, comme l'invalide du siècle de Louis XV était mort depuis long-temps, le grand-duc, sur la demande du roi de France, y plaça un nouveau gardien qui veille sur le souvenir de la mort du maréchal. »

Je signale ce monument à madame Daurey, que je puis voir de ma place, et, en retour, elle me montre les ruines du château de *Windeck*, près de *Bulh*, où nous arrivons bientôt. C'est dans la *Vallée de Beusatz*, que ce château domine, que croît la merise, connue des anciens Germains, à côté du sapin et du genévrier. La merise est un petit fruit rouge dont on fait le véritable kirschwasser, objet considérable de l'industrie des habitants, et liqueur si bien goûtée de nos gourmets et de nos gourmands.

Bientôt après nous passons à *Atterweier*, dont l'église possède des vitraux remarquables, puis à *Sinsheim* et à *Steinbach*, patrie du célèbre architecte du moyen-âge Erwin de Steinbach; puis, côtoyant la Forêt-Noire, nous arrivons à *Oos*, d'où nous voyons le

Rhin briller aux feux du soleil. Mais là, nous quittons la ligne de Mayence pour prendre un embranchement qui conduit à *Baden-Baden*, dont le nom veut dire *Bains*.

La délicieuse vallée que celle de Bade-Bade ! Quels sites ravissants ! Est-il un jardin anglais, fût-il d'un nabab ; est-il un Trianon, un Versailles, qui offre ce que donne la nature en ces lieux privilégiés ? Je comprends maintenant que l'on parle autant de Bade, dans le monde heureux, et que l'on s'y donne rendez-vous de tous les points de l'Europe. En vérité, Baden-Baden serait une ébauche du paradis terrestre, s'il n'était un enfer, hélas ! car Bade a des jeux !

Nous arrivons par la plus belle vallée au plus joli bassin qu'il soit possible de se figurer, et c'est là que trône Bade dans toute sa splendeur. Avec cela le soleil est si brillant et le ciel si bleu !

Tout d'abord nous descendons à l'hôtel de Bade ; nous nous enquerrons de l'heure du dîner, et comme il y a plus de deux heures à franchir avant le repas, M. Verbedur loue sans retard une calèche, deux calèches, nous installe avec précaution, et, fouette, cocher ! nous voici gravissant une colline dont les rampes, douces et contournant le bassin, nous permettent de contempler à l'aise Baden-Baden endormi dans sa corbeille de verdure, sous les rayons du midi. L'Oos la traverse. Au centre s'élève le palais ducal, ou Château-Neuf, qui, sans être beau, produit de l'effet en montrant le drapeau mi-partie jaune mi-partie rouge qui flotte à sa hampe ; à son extrémité supérieure se dresse l'église, et partout miroitent les faces blanches de près de cinq cents maisons.

C'est au burg de Baden, ou *Vieux-Château*, l'une des plus belles ruines de l'Allemagne, que nous nous rendons. Sa construction remonte aux comtes de l'Osgau, vers le x^e siècle. Plus de huit cents ans pèsent sur ces murailles, dont la base de porphyre et les flancs de granit ont résisté aux ravages du temps, et nous apparaissent soudain. Vers 1479, les efforts des empereurs Frédéric III et Maximilien I^{er} ayant rendu quelque repos à l'Allemagne, le margrave Christophe abandonna ce vieux donjon du burg et descendit dans la vallée.

Je l'ai dit, soudain nous nous trouvons en face de ses murailles et devant une plateforme, jadis glacis de la forteresse, maintenant animée par les tables d'un restaurant, les causeries des buveurs et les toilettes des visiteuses.

Porte et herse, contreforts, poivrières, tours rondes, tours carrées, machecoulis, salles des gardes, salles d'honneur, chapelles, galeries, donjon, oubliettes, barbacanes, souterrains, cachots, rien ne manque à ce vieux manoir, parfaitement conservé en mille parties, éventré sur mille autres, ayant encore ses escaliers et ses terrasses qui permettent de monter et de s'arrêter aux points les plus élevés pour jouir du détail et de l'ensemble des ruines, soit par les antiques fenêtres crevées mais gardant encore leurs fortes arêtes, soit sur les balcons ou les plates-formes, d'où le regard se perd d'une part sur la Forêt-

Noire et ses mamelons, et de l'autre dans des horizons infinis qu'accidentent des villages, des villes, le munster de Strasbourg, le Rhin, et cent beautés sans pareilles.

Nous séjournons assez long temps au sommet de la grande tour, où madame Daurey nous a suivis assez difficilement, et, en descendant le long d'un parapet, quelle n'est pas notre surprise de percevoir des sons harmonieux, aériens, pleins de mélodie, sans que nous puissions découvrir d'où provient cette musique céleste. Nous subissons le charme qui enivra jadis les soldats autrichiens à Tryberg. Enfin Émile découvre une harpe éolienne placée à l'une des meurtrières de la galerie, et c'est avec bonheur que nous nous groupons autour d'elle pour en recueillir les chants et les improvisations. Puis nous nous hâtons de descendre, après avoir gravé nos noms sur le granit du Vieux-Château toutefois, et, passant fièrement au-dessous du mot : RESTAURATION, que nous montre non moins fièrement le maître de l'auberge, dont le nez s'allonge, nous reprenons nos calèches, et nous descendons vers Baden-Baden.

Après le dîner, dont d'énormes écrevisses, aussi monstrueuses que des homards, firent les honneurs, nous allons prendre le café sur la pelouse de la salle de conversation, laquelle pelouse se montre verte comme émeraude, au centre de Bade, entourée de charmantes boutiques faisant briller un luxe tout parisien, des bâtiments du *Casino*, ancien couvent de Jésuites, hélas ! plus coquet sans doute, mais infiniment moins pur, et nous assistons, tout en humectant nos lèvres d'un moka parfait, au concert de jour, et certes il a son prix. Une foule de gens, dandys et fashionnables de tous les âges et de tous les pays, amazones et matrones de tout genre, vont, viennent, se panadant, se prélassant, se redressant et se lorgnant à qui mieux mieux.

Au moment de payer, M. Verbedur exhibe une pièce d'or et ne reçoit en retour qu'une sale monnaie de billon, indéchiffrable pour nous Français :

— Qu'il est malheureux que notre belle monnaie, basée sur le système décimal, ne soit pas adoptée partout : au moins on y verrait clair ! dit M. Verbedur.

— La France n'est qu'un petit village à côté de l'Allemagne, et ce serait à elle à prendre notre monnaie et à recevoir nos lois ! répond aussitôt le garçon qui nous sert, homme au visage stupide, au front déprimé et à l'œil cave.

— Merci, mon bon ! ajouta M. Verbedur avec un sourire ironique.

Et nous nous levons.

Nous visitons la ville. Tout y respire l'aisance, la richesse, l'amour de la propreté. Sur vingt palais nous lisons le mot fatal : *Bank!* Cela veut dire : Quand vous serez ruiné au jeu de Bade, venez nous trouver. Pour peu que vous ayez un bout de pré, un morceau de terre, un bois taillis, une vigne, une maison, quelque manoir, venez : en échange, nous vous prêterons de l'argent à 80 ou 100 p. 100.

Le *Château-Neuf*, ou le palais ducal, habité par la grande-duchesse Stéphanie, est construit dans une position d'où l'on jouit d'une vue magnifique. Il est peu royal à l'inté-

rieur. On y trouve de vastes souterrains qui sont probablement l'ouvrage des Romains. Ce qu'il y a de certain, c'est que ces demeures funèbres et ténébreuses ont été long temps le siège de ce tribunal secret qui pendant bien des années terrifia l'Allemagne. On l'appelaient *Francs Juges*. Le nom de *Sainte-Vehesme* était aussi donné à ce tribunal. Je sais que les tableaux que Walter-Scott en fait dans je ne puis dire quel ouvrage m'ont vivement impressionné.

Le *Musée* m'a paru riche en antiquités romaines trouvées dans les environs de la ville.

L'*Eglise collégiale* renferme les tombeaux des margraves, et est ornée de six tableaux peints par Lill, d'après Guido Réni. Nous remarquons particulièrement le sarcophage de Louis Wilhème, par Louis Georges, et l'Évêque-Soldat, en bronze.

Baden-Baden possède vingt-six sources minérales. La principale donne 45 degrés au thermomètre de Réaumur. Le rocher d'où elle s'échappe est encore orné de marbre de Carrare, qui date de la domination romaine. La source d'Enfer jouit d'une chaleur de 50 degrés. Les bains des pauvres sont ornés et distribués avec goût.

La première de ces sources, dite le *Ursprung*, est située à côté de la halle des Buveurs, *Trinkhalle*. Or, ce *Trinkhalle* est le plus bel édifice de Baden-Baden. C'est un vaste bâtiment que précède une splendide colonnade, formant un promenoir couvert. On a décoré cette vaste galerie de douze fresques, représentant les plus fameuses légendes de la Forêt-Noire.

En voulez-vous connaître la plus curieuse? Écoutez :

Je passe le *Mummelsee*, le *Wildsee*, etc., qui ne sont que des fables d'Ondines, faisant tomber les voyageurs et les curieux dans leurs lacs azurés, et, comme du *Trinkhalle*, nous avons vue sur des masses de roches, qui dominent Baden, non loin du Vieux-Château, et qu'on les nomme la *Chaire du Diable* et la *Chaire de l'Ange*, je vais vous en dire la légende :

Teufelskanzel, Engelskanzel.

« A droite du chemin qui conduit par la montagne de Baden à Gerensbach, et dans la partie la plus élevée, un grand rocher domine les sapins qui croissent à son pied. Il est cependant facile, et même agréable d'y monter, car il est couvert d'une riche végétation et l'on y jouit d'une vue ravissante sur la vallée de Baden. Ce rocher se nomme chaise du Diable, *Teufelskanzel*.

» Lorsque les premiers prêtres chrétiens vinrent enseigner l'Évangile dans cette forêt, le diable, furieux, accourut de l'enfer à Baden, par le chemin souterrain que suivent les eaux thermales pour y arriver. Alors il monta sur ce rocher pour haranguer les nouveaux convertis. De nombreux auditeurs s'empressaient autour de lui, attirés par le charme de ses paroles.

» Soudain, un ange, resplendissant de beauté et tout rayonnant d'un feu céleste,

vint se poser vis-à-vis de lui, sur un rocher voisin du château d'Eberstein. Il portait une palme à la main, et se prit à parler des grandeurs de la vertu.

» Alors tous les auditeurs quittèrent la Chaire du Diable, pour se ranger autour de celle de l'Ange. Désespéré, Lucifer s'élança sur une haute montagne à l'autre bord de la montagne. Là, dans sa rage, il arrachait les rochers de terre, et les lançait au loin; ou bien il les fracassait d'un coup de son sabot, et les broyait entre ses dents. Enfin, il disparut, laissant sur la pierre l'empreinte que l'on peut voir encore distinctement. »

Pendant que l'un de nous, Julien d'Harcourt, je crois, lit cette légende, nous avons tous les yeux fixés sur les lieux en question. Mais nous retournons aux peintures, le *Saut du Comte*, le *Vieux Eberstein*, le *Couvent de Fremersberg*, le *Château de Neuwindeck*, le *Baldreit*, les *Rochers*, le *Manoir de Windeck* et l'*Image de Keller*.

Je ne vous dirai rien de la peinture de l'*Allerheiligen*, et du *Hohenbaden*, mais comme je vous prie de nous accompagner par cette belle allée qui conduit au mont *Sainte-Cécile*, au-dessus de l'Oos, ou nous trouverons le *Couvent des nonnes de Lichtenthal*, fondé en 1249, par Irmengard de Bade, petite-fille de Henri le Lion, et dont l'Église renferme les tombeaux de la fondatrice et de plusieurs margraves, je vais vous en dire la légende, qui est la dernière :

Lichtenthal.

« Lorsque la guerre qui désolait nos contrées en 1689, amena les Français dans la vallée de Baden-Baden, tous les paisibles habitants auxquels leurs forces permettaient de fuir, s'éloignaient. Les religieuses de Lichtenthal quittèrent aussi leur domicile. L'abbesse, en partant, confia les clés du cloître à l'image de la Vierge, et la pria de protéger ses saintes murailles.

» A peine eurent-elles atteint le sommet de la montagne qui s'élève derrière le couvent, que les ennemis arrivèrent et firent céder les portes sous leurs coups. Puis ils se dirigèrent vers l'église pour la piller. Mais qu'ils furent surpris en voyant qu'elle s'ouvrait d'elle-même, et que la sainte Vierge, entourée d'une splendeur divine, venait au-devant d'eux, tenant les clés à la main pour les leur offrir. Je vous laisse à penser comme ils reculèrent terrifiés, et faisant pieusement le signe de la croix.

» Ainsi le montiers fut préservé miraculeusement, et, à cette heure, on voit encore dans le chœur du couvent, l'image de la Vierge Marie, notre mère. »

Je vous dirais bien d'autres choses sur Baden-Baden, sur la richesse de ses hôtels, sur l'infamie de ses jeux, sur le luxe et la splendeur des salons destinés à appâter les misérables qui viennent y sacrifier à leur affreuse passion, au risque de ruiner leur famille, de tuer leur père, d'assassiner leur mère, et de n'avoir plus pour eux-

même que l'horrible ressource du suicide, mais nous avons tant à voir, et par suite tant à dire!

Donc, après des impressions de tous genres, nous nous rendons à l'hôtel de Bade, où le chef de l'établissement nous montre son éloquence naturelle, en faisant un vrai pathos de rhétorique, pour nous prouver qu'il est de notre intérêt, — et non du sien, — de coucher à Baden-Baden, dont nous verrons les beautés à la lueur du gaz, ce soir; les collines et le bassin, au lever du soleil, demain; et que pour notre santé, il serait fort peu prudent d'aller coucher à Carlsruhe.

Nous exposons notre santé, par l'avis même de madame Daurey, et nous voici à l'embarcadère, qui est coquet comme tout ce qui l'entoure, attendant le départ prochain.

Pendant que nous égayons notre loisir par mille remarques sur les survenants, voici qu'un Monsieur, à longues jambes, à corps fluet, à tête dégagée des épaules, favoris rouges, cheveux rouges, une petite valise à la main, se glisse d'un pied furtif, marchant sur l'orteil, jusqu'auprès de M. Verbedur, et lui dit :

— Rail-way Calroue?

M. Verbedur, qui a l'infirmité de ne pas savoir l'anglais, ne comprenant pas la question, met subitement son interlocuteur en présence de madame Daurey, qui le parle facilement, et lui dit :

— Parlez à Madame.

Mais voici notre Anglais qui rougit, recule, frotte le parquet de ses bottines, s'incline respectueusement, et enfin se permet de dire encore :

— Rail-way Calroue.

Madame Daurey ne comprend pas plus que M. Verbedur. Heureusement Émile, qui est un polyglotte profond, dit à sa mère :

— Monsieur demande si c'est là le chemin de fer pour Carlsruhe...

— Yes, ch yes! Calroue!... fait l'Anglais, en roulant démesurément les yeux.

Sur ce, bonne comme un ange, madame Daurey, voyant la timidité de l'habitant d'Outre-Manche, le convie à s'asseoir près d'elle, pendant qu'il essuie la sueur que son embarras fait perler à son front, et le met si bien à son aise, que la conversation s'engage.

— Nous partons : adieu, magnifique Baden-Baden! Sois généreux toujours pour tes buveurs d'eau; mais corrige tes joueurs de leur calamiteux amour du jeu!

Comme nous avons encore quelques heures de jour, nous nous arrêtons à *Rastadt*! fameux d'abord par le traité de paix qui fut conclu entre la France et l'Autriche, le 28 février 1814, et qui termina la guerre de la succession d'Espagne. Il est devenu tout aussi fameux par le congrès de paix, qui s'y tint en 1797 à 1799.

Rastadt est le chef-lieu du Cercle du Rhin moyen. Elle est assise sur la Murg, et ne compte que huit mille habitants. Mais depuis 1814, on l'a entourée de fortifications, et

elle est à présent la forteresse fédérale destinée à couvrir l'entrée de la Forêt-Noire. Au besoin, elle pourrait recevoir soixante mille hommes de garnison.

Elle a été, au xvii^e et xviii^e siècles, la résidence des margraves de Bade; mais, comme Bade, elle a souffert beaucoup de dommages par suite de la guerre de Trente-Ans.

La chaleur avait été brûlante, mais comme après ses ardeurs tropicales, il faisait une de ces douces fraîcheurs qui rassèrent la nature, comme d'ailleurs il y avait encore, à neuf heures du soir, un autre départ pour Carlsruhe, nous demandâmes que l'on nous permit de gravir jusqu'au pied du château. Madame Daurey et M. Verbedur y consentirent.

Nous voici donc montant, nous poussant, riant, folâtrant. Notre capitaine et notre mère nous suivent de loin. Arrivés au sommet de la colline, un splendide horizon se montre radieux, tout illuminé des feux du soir, et dans les teintes sombres des campagnes nous pouvons reconnaître les divers sites parcourus dans la journée. Que cette soirée est belle et poétique! Chacun de nous veut en jouir à sa manière, Julien en escaladant les rampes les plus voisines du château; Émile, en s'approchant des viviers, s'il y en a, et il en cherche, pour faire la guerre aux poissons; René, en s'affaissant sur une touffe de gazon, comme accablé sous le poids que portent ses colonnes; nous autres, Fernand et Gustave, en fredonnant quelque barcarolle, tout en plongeant le regard dans l'immensité.

Mais voici qu'à l'approche de la dernière terrasse qui nous cache encore le *Château*, se montre à nous un vieillard, vêtu à l'ancienne mode des marquis, lequel, nous souriant avec bonhomie, lève ses deux bras, dont l'un porte une longue canne à pomme d'ivoire, et s'écrie :

— Que mon vieux cœur se transforme quand je vois cette belle jeunesse! Vous êtes français, mes amis : je l'entends à vos paroles, et je le vois à l'énergie que montrent vos fronts. Laissez-moi vous donner la main... Bon soir, mes enfants, bon soir... Il est trop tard pour voir ce château, mais le dehors vous appartient, examinez-le à votre aise. Je suis français aussi : eh bien ! je serai votre cicerone. Ah ! vous regardez ces belles îles qui nagent sur le Rhin comme des goëlettes couvertes de fleurs. N'est-ce pas qu'elles ont bonne grâce ? Voici *Binselfold*, *Grosser*, *Fahrkopf*, *Salmengrund*, *Obere uber Wiesen*, *Kapfe*... Mais cette nomenclature de noms d'îles ne nous intéresse guère... Venez au château de préférence, et je vous suivrai. Le bonheur d'être avec des Français me rend jeune !...

Ainsi parlait cet aimable vieillard, tout en nous faisant mille caresses, et nous étions loin de nous montrer insensibles, je vous assure.

Bientôt nous sûmes que cet vénérable personnage était un émigré français, de 1793, amené par sa famille sur la terre d'exil, et resté près de la dépouille mortuaire des siens, hors de la patrie. C'était donc un martyr de la piété filiale : aussi nous sentimes-nous

pénétrés d'un saint amour pour lui , en même temps que du plus profond respect. De notre côté , nous lui confiâmes nos noms , le but de notre voyage , nos projets d'avenir , et nous le présentâmes à madame Daurey et à M. Verbedur , qui survenaient.

Il y a de ces physionomies heureuses et pures , surtout quand l'ordre , l'honneur et la religion ont présidé à l'existence , qui font , qu'étrangers mêmes , jeunes ou vieux , une sympathie sacrée s'établit soudain et crée des amis. Il en fut ainsi entre le digne vieillard et notre société.

Aussi le vieux marquis , un peu bavard , je l'avoue , reprit-il la parole , et tout en nous faisant faire le tour du château , nous dit :

— Ce château , presque moderne , est un édifice de fantaisie , qui rappelle Versailles , comme un poulain rappelle un noble cheval de race. Il est l'œuvre de la margrave Sybelle , veuve du prince Louis. Cette femme , l'une des gloires du xviii^e siècle , par galanterie pour son mari qu'elle chérissait , fit en ce palais un musée , qu'elle décora des trophées turcs de son époux , vainqueur de Tekely. Si nous avions pu pénétrer dans les appartements , je vous aurais montré le lit à haut baldaquin , sur lequel le prince Louis rendit l'âme. Il était l'élève de Montecuculli , l'antagoniste de Turenne. Vous verriez les portraits de quelques femmes mahométanes , prisonnières du héros.

— Mais quel est donc ce guerrier , qui tire la langue là-haut ? demanda le lourd Maugras , qui ne parlait jamais , et qui semblait fort intrigué de définir son personnage.

— C'est la statue en bronze de Jupiter , doré à neuf , et la foudre à la main... répondit l'excellent marquis.

— Et là-bas , quelle est cette rivière qui , traversant Rastadt , va se jeter dans le Rhin ? dit Émile à son tour.

— *La Murg* , dit le marquis , la Murg , qui vient de la plus belle vallée de la Forêt-Noire , là , derrière nous. Son cours est des plus escarpés , et d'immenses assises de rochers le dominant. Sur ces rochers , dans les moindres interstices où la terre a trouvé place , partout où un grain a pu tomber du bec d'un oiseau ou être jeté par le vent , des arbres , pins , sapins , frênes , ont cru et forment forêt. Mais comment aller les chercher en ces endroits ? La nature seule peut y agir. Aussi ces arbres , vicillis et ébranlés par la vétusté , tombent d'eux-mêmes dans le lit de la Murg , sont entraînés par le courant. Arrivés ici , ou là , plus près ou plus loin , ces vieux géants des bois sont ébranchés , équarris , reliés en radeaux énormes , rattachés à d'autres radeaux , et partent ainsi , par le Rhin , vers la Hollande , qui n'a pas de forêts , et qui est fort heureuse de nous emprunter nos bois.

— C'est ainsi que les choses se passent sur les grands fleuves du Nouveau-Monde... dit Émile.

— Précisément... dit notre nouvel ami.

Maintenant, ajouta-t-il, si vous voulez porter le regard de ce côté, vous verrez sur la ligne gauche du fleuve, juste en face de l'embouchure de la Murg, le point qui forme la limite fixée par les traités de 1815, au département du Bas-Rhin.

— Et là finit la France? dit Fernand.

— Là finit la France, répondit le marquis, avec un soupir. Ah! que de fois je suis venu m'asseoir où nous voici, les yeux fixés sur la patrie! .. Mais la patrie a forcé les miens à s'éloigner des lieux qui les avaient vus naître, ils sont tombés ici, et je reste pour veiller sur leur tombeau, jusqu'à ce qu'il s'ouvre aussi pour moi. Alors ce sera fini, car j'ai vécu seul, je reste seul, et quand je ne serai plus... mon nom sera perdu!

— Ni votre nom, ni votre souvenir... fit madame Daurey, que la douleur des autres émeut toujours... Désormais votre pensée sera souvent là!!.. ajouta-t-elle en montrant son cœur.

Le vieillard lui serra la main, passa son mouchoir sur son front, puis ayant levé les yeux au ciel, il reprit :

— Vous voyez le cours de la Murg, n'est-ce pas? Suivez-le de l'œil, mesurez à peu près cinq cents pas à partir de la ville. Or, en cet endroit il s'est passé un triste événement.

— L'assassinat des représentants de la France au congrès de Rastadt, Bonnier, Robergeau et Debry? dit aussitôt M. Verbedur.

— Oui, Monsieur... dit le marquis.

— Oh! racontez-nous cet assassinat, fit Émilie, en se rapprochant du marquis, qui lui mit la main sur l'épaule.

— Je le veux bien, répondit le vieillard, mais alors je dois faire précéder mon récit d'un aperçu rapide de ce qui se passait sur le Rhin, après qu'eut éclaté notre terrible révolution de 1793.

A cette époque fatale, le fleuve se trouvait placé dans des conditions difficiles. Sa rive gauche était toute révolutionnaire, et sa rive droite toute féodale.

La partie française qui était révolutionnaire, ne put regarder long-temps la partie allemande qui restait féodale. D'ailleurs, les émigrés de France étaient venus se réfugier sur la rive droite, et former un camp aux ordres de Condé, et sous la protection de Charles-Louis, l'archiduc d'Autriche; la rive gauche se mit en hostilités, et la guerre éclata.

Quelle guerre! chacune des villes du Rhin y joua son rôle, et vainqueur ou vaincu, dût souffrir de la furie qui portait les Français à tout républicaniser.

Ainsi vainement Coblenz possède le camp des émigrés; vainement Mayence voit Clairfait passer le Rhin; vainement Manheim est pris par Wurmser; à Rastadt, ici, Moreau n'en bat pas moins l'archiduc d'Autriche.

Puis à Eltinghen, à Pfortzheim, le même général fait sentir la force de son bras.

A Stuttgardt , à Constadt , à Bèrg , à Edinghen il malmène l'ennemi de telle sorte qu'il le contraint d'évacuer les lignes de Necker.

Alors Francfort est occupé par Jourdan.

Mayence , par Custine.

Wurtzbourg , par Ney.

Bamberg , par Klein.

Stuttgard , par Gouvion Saint-Cyr.

Alors aussi Neresheim est témoin de la défaite de Charles et de Condé , par Moreau toujours.

Newmarck , au contraire , voit Charles attaquer Jourdan à Ostrack , à Pluttensordft , à Stokack , et le repousser du pays.

Aussitôt Dusseldorff entend l'approche rapide d'une armée nombreuse qui arrive : c'est précisément celle de Jourdan qu'accompagne Kléber , désertant la Franconie.

Newmarck encore voit nos troupes : mais elles ne triomphent pas cette fois , car Moreau , qui a laissé échapper l'archiduc Charles , comprend sa faute à sa défaite , et commence alors cette retraite qui lui vaut sa gloire.

Revenu sur le Rhin , Riberach assiste à la reprise de ses triomphes.

Schlinghen le laisse ensuite maître des ponts et des postes du Rhin.

D'autre part , Kelh s'est rendu aux ennemis , mais il est aussitôt repris par l'infatigable Moreau.

Offembourg est enlevé de même , et , prodige d'audace ! le Rhin est franchi par lui en plein jour , et sous les yeux de l'ennemi stupéfait.

Alors Hoche , à son retour , vient prouver qu'en France les années ne font pas les héros.

A Newied , à Ukérath , à Alterkirchen , à Diedorf , à Heddersdorbf , ses succès brillants vont amener peut-être le calme et rétablir la paix , lorsqu'il meurt empoisonné par une main jalouse de sa gloire , là-bas , à Weissenthurm , où vous verrez une pyramide commémorative de son passage du Rhin.

Cependant Moreau avait été éloigné , comme Desaix , pour porter ailleurs le secours de ses armes.

Toutefois , le pays des Grisons , où ce fleuve prend sa source , ayant été conquis par Masséna , cet illustre *enfant de la victoire* , l'armée d'Helvétie et celle du Danube sont réunies sous ses ordres. A l'aide de ses ressources , dignes du génie des plus grands capitaines , il se maintient en Suisse , là , tout près de nous , surmonte tous les obstacles que lui offrent les Alpes , se rend maître du cours de la Reuss , des passages des Grisons et de ceux de l'Italie. L'armée russe passe bien le Saint-Gothard , et pénètre en Suisse pour s'opposer à Masséna , mais le général Lecourbe la repousse , et Masséna remporte cette immortelle victoire de Zurich qui sauve la France de l'invasion.

Alors le plus indigne pouvoir gouvernait notre pays ; c'était le Directoire. Nos malheureux triomphateurs étaient sans vêtements, sans chaussures, souvent sans vivres, toujours avec des aliments détestables : ici sans armes, là sans munitions. Le moyen de se vêtir, de s'alimenter, de se défendre ! Tout était absorbé, dévoré par les plus infâmes des hommes, les FOURNISSEURS, les spoliateurs, gens d'opprobre et de rapine, qui déshéritaient la gloire pour la fortune, qui cherchaient de l'or dans du sang, et dont l'insatiable avidité, en paralysant les sublimes efforts de nos soldats, arrêtaient souvent la victoire, aidaient à l'ineptie, à la lâcheté, à la trahison de quelques généraux.

Il advient donc que les succès des armées françaises n'empêchent pas nos conquêtes d'être perdues par l'inhabileté du Directoire, et que les négociations entamées ici même, à Rastadt, dans un congrès qui durait depuis deux ans déjà, sont subitement rompues.

— Ah ! voilà enfin l'histoire de l'assassinat ! dit Émile.

— Oui, mon ami, répond notre narrateur, mais si votre imagination est flattée de certains événements, que la raison vous porte aussi à réfléchir à la monstruosité du crime pour en concevoir toujours la plus profonde horreur.

C'était le 28 avril 1799. Une armistice convenue entre les troupes françaises et autrichiennes était rompue depuis quelques jours, et la neutralité même du grand-duché de Bade, militairement violée.

— Oh ! les brigands ! s'écria René.

— Bon ! voilà le gros René qui s'émoustille ! criâmes-nous tous ensemble.

— C'est que, comme il renferme toutes les émotions à l'intérieur, et que chez lui tout se passe en dedans, dit M. Verbedur, la soupape de sûreté a joué soudain.

— Voyez-vous encore, au-dessus du bois, les maisons de Plittersdorf, et le bac qui est à côté, lequel communique avec Seltz, sur la rive gauche ? demanda le marquis.

— Parfaitement... répondîmes-nous.

— Est-ce que c'est le Seltz qui donne les fameuses eaux dont nous buvons les contrefaçons ? fit encore notre questionneur Émile.

— Justement. Eaux minérales et apéritives. Continuons. Bonnier, Robergeau, Robergeau qui devait succéder à Talleyrand, au ministère des affaires étrangères, notez bien, tant il était habile diplomate, et Debry, les représentants de la France, prêts à partir, avaient envoyé leurs valets les attendre à ce bac. Pour eux, leurs voitures étant chargées, ils hésitaient encore à partir. La nuit était venue, et puis, on leur avait dit qu'il était entré en ville une centaine de hussards de Szecler, ce qui leur semblait fort suspect. Mais voici qu'à huit heures, le colonel de Barbacy leur envoie le ministre directorial, M. d'Albini, leur signifier de quitter la ville. Il n'y avait plus à hésiter. Ils partent donc.

Six voitures composaient leurs équipages. D'abord on essaya de leur fermer passage,

près du canal de la Murg, et il leur fallut retourner en ville pour demander une nouvelle permission et une escorte. Enfin ils reprenaient leur marche, ayant un coureur armé d'une torche devant eux, quand des hussards de Szecler se présentent, les entourent, en présentant devant eux la gueule de leurs mousquetons.

C'était à cinq cents pas de la ville... Voyez-vous bientôt l'endroit ?

— Très-bien... fit M. Verbedur.

— Debry leur tendit immédiatement la permission qu'il portait, continue le marquis, mais cela ne suffit pas à ces gens.

— Qui est dans cette voiture ? demanda le chef des hussards.

— Jean Debry, sa femme et ses deux filles... répondit le cocher, domestique du margrave.

Aussitôt Debry est arraché, enlevé de sa place, on le livre aux hussards qui le sabrent, le hachent, le transpercent, malgré les cris de terreur de sa femme et les lamentations de ses enfants.

Ensuite, le laissant pour mort, les Autrichiens se précipitent sur Robergeau, sur Bonnier, les font tomber de leurs chaises, et les massacrent sans pitié, dans les bras de leurs femmes, qui veulent en vain les défendre.

Debry n'était pas mort cependant...

— Oh ! c'est horrible cela, dirent Émile et Julien.

Debry, dis-je, n'était pas mort. Revenu à lui, le blessé se glissa dans le bois, y passa la nuit, se retrouva même près des corps froids et dépouillés de Robergeau et de Bonnier, puis s'étant confié à des paysans, on le fit rentrer dans la ville.

Deux jours après il était en France, avec sa famille si cruellement éprouvée et la veuve de Robergeau.

Une protestation fut signée par tous les membres du congrès qui se trouvaient encore à Rastadt, et on demanda vengeance de cette insigne violation du droit des gens.

— Et ces morts furent vengés ? dit Émile.

— Cet horrible crime resta impuni... répondit tristement le marquis. Le mépris qu'inspirait le Directoire empêcha le peuple de s'exalter de cet esprit de colère qu'eut excité, sous un autre gouvernement, la lâche atrocité de cet assassinat.

Seulement on éleva ce monument ; tenez, la lune qui se lève le frappe précisément de ses rayons, à l'endroit même où les pauvres victimes furent égorgées.

— Et la France ne releva pas son étendard sur les bords du Rhin ? demanda madame Daurey.

— La France était trahie, madame, répondit notre bon vieillard. Pichegru, et d'autres encore, creusaient des mines dans lesquelles s'engloutissait la vaillance des soldats et l'énergie des diplomates.

Néanmoins, il y eut un jour où Moreau vint reprendre le commandement de l'armée disloquée du Rhin et de celle de Sambre et Meuse.

Aussitôt des succès remportés à Engen, à Memmingen, à Riberac, attestèrent que le génie de la victoire veillait toujours.

Puis Hoshstedt, Nedersheim, Nortlingue, Oberhausen, et enfin Hohenlinden vinrent compléter le but de ses efforts.

La France redevenait maîtresse de nos rivages, et la paix de Lunéville se faisait.

Mais pourquoi vous dirai-je tant de faits d'armes accomplis sur ces bords? La nuit est tout-à-fait venue, voici bientôt neuf heures qui vont sonner. Vous n'aurez plus que le temps de vous rendre au chemin de fer.

Que de métamorphoses j'ai vues, de ce point du globe, s'opérer autour de moi! Je serai moi-même bientôt leur victime. Adieu. Ayez seulement un mot à dire au Seigneur pour le pauvre exilé!...

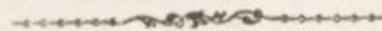
— Nous le dirons tous les jours ce mot! achevèrent à la fois M. Verbedur et madame Daurey, tout en serrant la main du vieillard?

Pour nous, il nous baisa tous sur le front, en nous remerciant du bonheur que nous lui avions procuré.

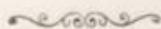
— C'est bien nous qui vous devons des remerciements! firent tous mes compagnons.

Ce baiser d'un vieillard vertueux et pur sera pour nous une bénédiction. Nous en garderons long-temps le souvenir.

Deux heures après nous étions à Carlsruhe.



III.



Carlsruhe. — Promenade matinale. — Marché, costumes, soldats. — Château ducal. — Le dôme de plomb. — Durlach. — *Heidelberg.* — La Vallée du Necker. — Jetta la Magicienne. — Départ pour les ruines. — Un cicerone de vingt ans. — Longue série de Palatins. — Les Merveilles du Château. — Légende du Fantôme. — Heidelberg au grand jour, Heidelberg au clair de lune, Heidelberg au lever du soleil. — Clara Detten.

Ah ! on se permet de me comparer à un tourbillon ! C'est bien : pas un mot de reproche, pas la moindre récrimination, pas un geste, pas un souffle de vengeance !

Du calme, mon ami, mon bon Émile ! prouve à ce Clown, qu'en faisant mieux encore que lui les culbutes et les pirouettes, j'ai d'aussi bons yeux sous le cerveau, et tout autant d'idées dans l'âme.

D'ailleurs ma bonne mère est là, c'est tout pour moi. N'est-elle pas mon phare lumineux ? Sous sa lumière bienfaisante et généreuse, je vais dire d'inspiration ce que j'ai vu, et l'on jugera si j'ai tout observé !

Lorsque nous arrivons à *Carlsruhe*, la nuit est des plus noires. Les étoiles brillent bien aux cieux, mais l'éclat que projette le gaz de l'embarcadère, à notre descente des wagons, ne nous permet de voir vers la ville que le noir le plus sombre. Nous nous trouvons, du reste, sous une allée de hauts arbres, qui ferment la ceinture de la capitale du grand-duché de Bade, ce qui ajoute à l'illusion.

M. Verbedur prend un porteur qui doit nous conduire à l'hôtel d'Angleterre.

Après avoir franchi l'une des portes de la ville, nous nous trouvons dans la rue principale, semée d'obélisques, de pyramides et de statues. Et, comme le silence le plus sépulcral règne à cette heure, c'est à se croire dans un tombeau. Heureusement un roulement de tambours, éloigné, nous prouve que nous ne sommes pas seuls vivants dans cette enceinte mortuaire.

D'ailleurs, voici l'hôtel. Quelle splendeur ! Quels feux éblouissants ! Avec cela vingt

valets, marchant à la suite du maître, grand gaillard de six pieds, viennent à notre rencontre. On voit bien que nous sommes à l'hôtel d'Angleterre !

— Grand merci, monsieur, dit l'hôtelier à maître Verbedur, d'avoir préféré à tout autre mon hôtel de la Croix-d'Or...

— Mais je vous ai dit de me conduire à l'hôtel d'Angleterre... fait notre précepteur, en se tournant vers le guide.

Celui-ci se garde bien d'avoir l'air de comprendre. Pour nous, nous comprenons parfaitement. Il est tout près de minuit, nous demandons un souper, que l'on sert dans nos chambres, et nous restons.

On peut dormir très-tranquillement à Callsruhe. Nul bruit ne trouble votre repos. Aussi nous faisons si bon usage du lit, qu'il faut et les rayons d'un soleil brûlant qui frappe aux fenêtres de notre dortoir improvisé, et les paroles sacramentelles de maître Verbedur pour nous réveiller. Mais alors ce sera à qui sera le plutôt prêt.

— Après votre prière, mes amis, nous dit M. Verbedur, avec une tendresse que les bonheurs des vacances font épanouir, vous descendrez, et, vous trouvant sur une place où se tient un marché, vous chercherez et me verrez...

— Il suffit, mon cher maître ! m'écriai-je.

— Allez toujours, s'écrie Julien, et que Dieu vous ait en sa sainte et digne garde !...

— Nous vous reconnâtrons à votre panache blanc ! ajoute Fernand.

— On le trouve toujours sur le chemin de l'honneur ! dit à son tour Gustave.

Réné est le seul qui garde le silence. Il a l'air de chercher dans son lit ou sa voix égarée ou son sommeil perdu.

Bref : une demi-heure après, nous allons, nous venons sur la place principale de Callsruhe, que décore une pyramide fort basse, avec ce seul mot :

GUILLAUME.

Pour votre gouverne, ce Guillaume est le margrave, fondateur de la ville, et on lui a élevé ce monument par reconnaissance. Car il faut que vous sachiez de suite que Callsruhe est une cité toute moderne. En voici l'histoire en deux mots :

Le margrave Charles-Guillaume, petit-fils de la fameuse Sybelle dont on nous a parlé près du château de Rastadt, homme savant, mais tout de plaisir, avait sa cour à Durlach, et son château de chasse était placé à quelque distance près de la forêt de Hartwald. Or, c'était un Sardanapale au petit pied, que mons le Margrave : non-seulement il aimait les beaux palais et les grandes constructions, ce qui ne plaisait guère aux citoyens de Durlach, gens ennemis de tout progrès, mais il aimait sur toutes choses son plaisir. Un jour, qu'après une longue chasse, il se trouvait fort fatigué, l'envie lui vint de se coucher à l'ombre d'un chêne, sur les mousses fraîches des bois. Un prince, qui désire, exauce son

vœu sans retard. Charles-Guillaume dort donc si fort et si bien, qu'à son réveil, il sourit, rasséréiné par la belle et riche nature qui l'entourait, et se dit :

— Les gens de Durlach sont des manants ! Ils trouvent mauvais tout ce que j'invente pour mon plaisir et mon caprice ; j'ai bien envie de leur jouer un tour de ma façon. Voici mon château de chasse là-bas, et franchement il ne manque pas de mine : si je tirais sur sa façade une avenue perpendiculaire, puis une, deux rues de chaque côté de cette avenue perpendiculaire, puis encore d'autres entre chacune d'elles, j'aurais une cité affectant la forme d'éventail, dont mon palais serait le centre, et l'idée serait charmante, car de mes fenêtres je verrais tout ce qui se passe dans ma capitale. Là seraient mes distractions et mes plaisirs. Fatigué du spectacle, j'ouvrirais les fenêtres de l'autre façade du même palais, et face à face alors avec la belle nature, et les trente-deux allées convergentes avec ma résidence, et taillées dans les hautes futaies de mon parc, je retrouverais la solitude. Tout près de mon château j'aurais un théâtre, à gauche ; à droite, je mettrais un jardin botanique. Ici j'ouvrirais un musée ; là je fonderais une académie. Oh ! quelle mine ferait mon monde de Durlach ! Au fait, je puis réaliser ce rêve : je n'ai qu'un mot à dire... Je le dis ! Sur ces belles pelouses, à la place de ces arbres, je vais élever une ville, et puisque j'ai si bien reposé en cet endroit, ma nouvelle cité aura nom Carlsruhe, *Repos du Roi* !

Ainsi fut dit, ainsi fut fait... En 1715, à la place d'une belle plaine d'une lieue et demie de long, à l'est du Rhin, s'éleva la ville rêvée par le margrave, ayant la forme d'éventail, ouvert dans l'angle du château. Onze rues y aboutissent, en lignes concentriques, et traversées par quelques autres rues fort grandes.

La plus intéressante est la rue Charles-Frédéric, qui, de la porte d'Ettinghen mène en droite ligne à la résidence du roi. C'est elle qui, cette nuit, nous offrait l'apparence d'un cimetière. D'abord elle montre un obélisque, surmonté du buste du grand-duc Charles, avec cette inscription :

AU FONDATEUR DE LA CONSTITUTION, LA VILLE DE CARLSRUHE.

Ensuite, au centre de la rue, à l'endroit où elle est coupée par une autre rue, espace qui sert de marché public, se dresse la pyramide Guillaume dont j'ai parlé.

Enfin, à l'extrémité de cette rue, s'ouvre la belle place du château, entourée de vastes arcades, dans le style de notre place du Palais-Royal, à Paris, et décorée d'angers. Là aussi apparaît, dans l'alignement des autres monuments, la statue en bronze du grand-duc Frédéric, par Schwanthaler. Sur les quatre côtés du socle, on voit des figures représentant les quatre grands cercles du grand duché... On lit aussi cette légende :

Le grand-duc Léopold à son père le béni !

Nous voyons tout cela, mais d'un rapide coup-d'œil, car, selon l'ordre, nous nous arrê-

tons sur la place du marché, pour y chercher notre illustre maître. Mais M. Verbedur est devenu pour nous un mythe, un sylphe : nous ne l'apercevons pas. En revanche, les paysans, les paysannes, les soldats de la garnison, les dames en costume du matin, les naïfs bourgeois affluent de toutes parts. Le costume de toute cette foule n'a rien de saillant : nous pourrions nous croire au marché de quelque bonne ville de France, n'était le langage que nous n'entendons pas.

Passent cent cadets, tout fiers de leur uniforme un peu étriqué, car j'apprends que Carlsruhe a une école de cadets ; se montrent quelques officiers de cavalerie ; les schakos prussiens pullulent de toutes parts... mais nulle part de Verbedur. Mes camarades achètent des fruits ; moi, j'achète des fleurs pour les offrir à ma mère ; nous allons voir les boutiques de gravures, d'orfèvrerie que font briller leurs vitrines. Puis enfin, me mettant à l'écart, je glisse par une rue voisine et je gague l'hôtel pour aller saluer ma mère.

Mais voici que des chants délicieux frappent mon oreille : l'orgue les accompagne. Je lève la tête, je suis à la porte d'une petite chapelle. J'entre, et sans transition, me voici en face d'un ministre plus ou moins quaker, agenouillé dans sa chaire, et d'une assemblée protestante exclusivement composée de femmes. Ce qui me surprend le plus, c'est que M. Verbedur est là, au milieu, debout, comme un homme admis à la pénitence publique. Je juge la position : le digne chrétien croyait entrer dans une chapelle catholique, comme moi-même, et il s'est pris dans une ratière. Et là, ne voulant pas braver les huguenots, il se tient dans une posture humble et résignée qui me donne bien envie de rire.

— Mon ami, me dit-il bien bas, sors le premier, je te suivrai, et tu me tireras ainsi d'une fausse position...

Jamais oiseau mis en cage ne fut plus heureux que mon précepteur respirant l'air de la liberté.

C'est alors moi qui lui fais les honneurs du marché, où je raconte l'aventure à mes camarades, et nous demandons à M. Verbedur le prix de sa rançon. Il nous achète à chacun une belle vue de Carlsruhe, et s'exécute ainsi de bonne grâce. Puis nous allons au déjeuner.

Nous y sommes seuls : une famille anglaise vient cependant s'asseoir à nos côtés, et c'est avec une surprise agréable que nous voyons les jeunes ladies faire le signe de la croix avant et après le repas.

C'est tout bonheur de se trouver avec des frères en religion, et bientôt les sympathies s'établissent lorsqu'on est assis ensemble sous la croix de Jésus. Aussi ma mère est-elle bientôt en relation avec ces dames.

Mais nous sommes obligés d'interrompre cette bonne harmonie. N'est-il pas nécessaire de connaître la ville, et d'en voir les curiosités ?

Déjà mes amis sont sur le perron de l'hôtel, et attendent. Nous partons.

D'abord, en somme, Carlsruhe se distingue par la régularité de ses maisons, qui, toutes doivent être construites d'après un plan uniforme; par ses rues larges, éclairées et garnies de trottoirs en dalles; et par ses belles portes, dont la première, la porte d'Ettlinghen, est un modèle d'architecture grandiose.

Nous retraversons le *Markt-Platz*, pour aller voir l'Église protestante qui en est voisine, et dont le dôme est supporté à l'intérieur par douze colonnes de l'ordre corinthien, et dont seize tableaux font l'ornement principal.

De l'Église protestante nous passons à l'Église catholique, qui est éclairée par le haut, et surmontée d'une coupole de cent pieds de haut sur autant de large. L'entrée principale est décorée d'un portique formé de huit colonnes d'ordre ionique.

Tous les cultes ont leur temple: voici maintenant la synagogue, qui est bâtie dans le style oriental.

Mais la véritable curiosité de la ville est le château même, *Hochberg*, car tel est son nom. Lorsque nous y arrivons, je ne sais pour quel motif l'entrée nous en est refusée. Heureusement un des ministres du grand duc peut-être, en tout cas un fort obligeant personnage, satisfait de notre bonne mine, et tout en serrant sous son bras son large portefeuille rouge, donne des ordres pour que l'on nous reçoive, et que l'on nous fasse les honneurs de la résidence grand-ducal.

Donc nous entrons, conduit par un majordome qui s'explique en très-bon français, et qui a toutes les manières d'un vrai serviteur de Versailles. Je ne vous décrirai pas les salles et les galeries. Vous n'avez pas été sans voir dans notre France quelque palais de ministre, d'ambassadeur, de banquier, ou peut-être Compiègne ou Meudon? C'est cela. Mais comme madame de Malboroug, lorsque son digne époux s'en va-t-en guerre, nous gravissons, non sans payer ici et là, l'escalier qui monte à la fameuse Tour de Plomb. C'est le dôme qui, couvert de ce métal, lui a valu ce nom. Là, une vue des plus ravissantes se montre à nous.

D'un côté, la ville en éventail, avec ses rues splendides, les clochers et les coupoles, la tour de l'hôtel-de-ville, le théâtre de la cour, l'un des monuments les plus remarquables, la bibliothèque, le cabinet grand-ducal des antiquités et des médailles, la pinacothèque ou galerie de peintures, l'académie, les portes de la cité, les obélisques et pyramides placés en jalons, et le plus délicieux panorama de plaine qu'il soit possible de voir.

De l'autre côté, les jardins, le jardin botanique, les pièces d'eaux sur lesquelles jouent des cygnes, des pelouses immenses, les hauts bois s'étendant à perte de vue, et coupés de trente-deux allées s'ouvrant en éventail comme la ville; puis Durlach, la ville rebelle, la ville abandonnée, faisant la grimace à sa rivale, et pourtant, quoiqu'à contre cœur, lui envoyant ses eaux dont Carlsruhe est privée, et se rattachant à elle par une

magnifique avenue tirée au cordeau, longue d'une lieue, et dont les peupliers d'Italie sont d'une hauteur et d'une beauté incomparables.

Nous retrouvons là nos ladies, et leur mère, et leur père. L'Anglais nous signale, dans le jardin du château, le monument érigé en l'honneur du poète Hebel, mort en 1826.

A notre tour, nous lui montrons le bel effet produit par la ruine d'une vieille tour qui couronne la colline dite le *Thumberg*.

— Oh! yes, nous dit l'Anglais, moa avoir viou de près la tiour. Moa avoir été à Diourlach, là, et viou les anquioutés romaines triouvées siour ce colline! moa aimer biau coup les antiquioutés!...

Après avoir vu à distance le jardin de la Margravine Amélie, les bains de Beierthein, la maison de promenade, et contemplé l'immensité de l'horizon vaporeux que baignent les chauds rayons du soleil, nous descendons pour circuler dans la ville. Là je ne vous citerai plus que l'académie des Beaux-Arts, construite en 1843, par l'architecte Huebsch, dans le style bysantin. Sa grande façade nous montre les statues de la poésie et de la peinture, et dans les lunettes celles de Raphaël, de Michel-Ange, d'Erwin de Steimbach, dont on a parlé, de A. Durer, de Vischer, etc.

Reposez-vous avec nous, lecteurs, et à demain le récit de ce qui nous attend ailleurs.

Nous quittons Carlsruhe le lendemain. La nature est toujours parée comme pour une fête, et c'est une si belle fête, en effet, pour nous que les vacances! Délicieuse idée que vous avez eue, ma honne mère! Aussi, comme je vous aime, et comme je travaillerai bien pour vous récompenser à mon tour!

Après avoir enfanté les merveilleuses montagnes de la Suisse, à laquelle nous tournons le dos, la main du Créateur semble avoir voulu se reposer dans son œuvre en ne produisant plus, comme contraste, que les beautés ravissantes, et plus douces à l'œil, du duché de Bade. A part quelques collines sur notre gauche, la droite du Rail-Way ne nous offre que de vastes plaines.

Bientôt nous traversons *Durlach*, mais nous ne visitons ni son château désert depuis 1715, ni sa galerie d'antiquités romaines, choses dont je suis bien friand cependant.

Nous voyons ensuite le *Stahlbuhl*, plaine presque stérile, où au moyen-âge se rendaient les jugements publics.

Ensuite nous atteignons *Brucksal*, ancienne résidence des princes-évêques de Spire. Nous remarquons le grand château de plaisance dit la *Réserve*, l'ancienne église du xv^e siècle, avec les tombeaux des princes-évêques, et enfin une grande maison pénitentiaire.

Il est bon de vous dire que nous ne voyageons pas comme le commun des martyrs. Notre wagon n'est autre qu'un vrai salon, sans compartiments aucuns, fi donc! C'est bon pour la France. Ici nous sommes mieux traités. Ce susdit salon a tout autour des divans, de sorte qu'au milieu reste un grand espace vide qui nous permet d'aller, de

venir, voire même de sortir, car la porte reste ouverte, et en avant se trouve comme un perron orné de balustrades. On se place là comme à un balcon seigneurial, et, pour peu de courtoisie que vous ayez, vous pouvez saluer les serfs, paysans, ou curieux qui vous regardent passer. J'aime beaucoup ce genre de voyager : il y a tout plaisir. Vive le grand duché de Bâde !

Mais, silence ! voici le village de *Mingolsheim* où, en 1622, Tilly fut battu par le général de Mannsfeld. Puis, à gauche, ne découvrez-vous pas le manoir de *Kisslau* ? C'est à cette heure une prison d'État. Enfin voici *Wiesloch*, puis *Saint-Ilgen* ; le chemin tourne, et l'on nous annonce *Heidelberg*.

Heidelberg ! charmante vallée du Neckar ! salut ! C'est à vous que je dois les plus beaux plaisirs de mon voyage : aussi je vous garde un bien doux souvenir ; je sens que je vous aime, et qu'un jour j'aurai le besoin de vous revoir encore.

Avant de rien dire d'Heidelberg, permettez-moi, cher lecteur, de vous donner un conseil. Si jamais vous faites à notre livre l'honneur de le prendre pour guide, suivez l'avis que je donne ici ; et, allant prendre gîte à l'hôtel Schreider, demandez la chambre n° 7, que j'ai occupée pendant trois jours, et où bien des rêveries ont halluciné mon cerveau. Nulle part ailleurs mieux que là on n'a joui de plus belle vue. L'embarcadère est tout près, mais ceci n'est rien. A distance, le Rhin ; à votre gauche, le Neckar ; en face la ville d'Heidelberg ; et au-dessus, les admirables ruines de son château ; enfin, à droite, la Forêt-Noire, le *Geissberg*, le *Königsthul*, avec sa tour élancée, et vers Bâde, le *Mont Tonnerre*, qui dentelle l'horizon de ses croupes arrondies.

A l'époque où Velléda, la vierge des Bructères, se rendait célèbre au point de s'attirer une espèce de culte par toute la Germanie, une magicienne du nom de Jetta, fit aussi retentir de paroles prophétiques les rochers et les bois de ce promontoire du *Geissberg* qui surplombe le Neckar. Dès-lors on ne le nomma plus que le *Jettenbulh*. Ses prophéties acquirent promptement une grande renommée au séjour de la magicienne Jetta. De toutes parts on accourut à la vallée du Neckar pour la consulter ; mais elle se laissait voir fort rarement, et encore était-ce par une fenêtre de l'espèce de sanctuaire qui lui servait de retrait. Alors elle rendait ses oracles, et prononçait en vers mystérieux les arrêts du sort.

Un soir que déjà les feux du soleil, prêt à descendre derrière l'horizon, doraiént la terre de teintes embrasées, Jetta sortit de sa demeure ; elle semblait inspirée par la beauté de ce tableau. Sa voix avait quelque chose de sublime dans ses accords, car elle chantait, et l'on crut que le livre de l'avenir déroulait devant elle les brillantes destinées promises à sa colline aimée.

Elle voyait une famille illustre se plaire un jour aux lieux qu'elle même affectionnait : aussi lui prédisait-elle une grandeur toujours croissante, et des palais qui s'y multiplieraient avec les générations.

La solitude de sa vallée, transformée en une cité fameuse, devenait dans ses vers harmonieux le berceau des études en Allemagne ; elle prédisait même sa célébrité sous la succession de personnages éminents en tous genres, et dont les talents en feraient la patrie du savoir et des lumières.

Tel on entend le cygne préluder à ses derniers moments par la plus douce mélodie. Ces hymnes prophétiques devinrent aussi pour Jetta le chant funèbre du cygne.

Pleine de si grandes images, la magicienne s'égara dans les sentiers où elle aimait à fuir le commerce des hommes. La nuit vint, et alors une louve qui allaitait ses petits dans ces lieux inaccessibles, se jetant sur elle, la dévora, tout près d'une source qui sortait de terre.

De ce moment la colline prit le nom de Jettenbulh, et la source, celui de *Wolfsbrunn*, Fontaine-du-Loup.

Une autre tradition dit qu'un duc des Francs, Anthyse, habitait cette contrée, en 510. Pour l'amour de sa femme Jutha, de la famille des comtes de Graichgau, il aurait fait bâtir un burg sur la colline en question, ainsi qu'une chapelle à une demi-lieue plus loin, au hameau de Schlierbach, et de là le nom de Jettenbulh, créé pour l'emplacement du château, en mémoire de l'épouse du duc.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à cet endroit même le magnifique château d'Heidelberg fut bâti par les princes et électeurs, aujourd'hui sur le trône de Bavière.

Sa première fondation date de l'an 1300, et en 1804, il était encore leur propriété. Mais la paix de Lunéville, en incorporant les contrées palatines du Neckar au grand-duché de Bâde, a donné Heidelberg au grand-duc de Bâde.

Le château de Heidelberg n'a pas toujours occupé la place actuelle. Il était jadis sur la pointe la plus avancée vers l'ouest de la montagne du Petit-Geilsberg; mais ce lieu n'avait de remarquable que la beauté de ses vastes points de vue, et surtout aux heures du coucher du soleil. Un vallon froid et rude, qui en défend l'abord, ajoutait beaucoup à la grandeur du spectacle. En effet, on cherche lequel contraste le plus merveilleusement alors, ou de ses sombres profondeurs avec la clarté de l'horizon, ou de la solitude hérissée de rochers qui l'environne, avec la vie et la richesse d'un paysage dont l'œil ne découvre les bornes qu'au pied de la chaîne des Vosges.

Voilà ce que j'apprends du château de Heidelberg, et je vous assure que j'ai hâte d'entendre dire que nous allons le visiter. Mais, hélas ! le soleil est si brûlant, nos stupides estomacs réclament si avidement le dîner, il nous est même si nécessaire de prendre des bains, qu'il faut patienter et attendre. Aussi vous avouerai-je que je suis de très-mauvaise humeur : je vais de nos chambres au jardin de l'hôtel, du jardin aux galeries, des galeries, où je ne vois que d'insipides et froids anglais, sans parler de leurs plus intolérables anglaises, je retourne à ma fenêtre où, au moins je puis de loin contempler mes belles ruines vers lesquels mon cœur me porte. J'aime les ruines, j'aime la belle nature, j'aime

tout ce que Dieu a fait grand, a fait noble, a fait beau. Que voulez-vous? Je suis ainsi : prenez-moi tel.

Enfin nous nous sommes repus : il est quatre heures, nous partons. Je précède la bande. Julien péroré, Gustave fredonne, Fernand cueille des fleurs, et René rumine. Pour ma mère, elle cause gravement avec M. Verbedur.

Nous suivons d'abord une délicieuse avenue, toute plantée de tilleuls et de platanes, toute capitonnée de jardins et d'hôtels, de villas et de bosquets. Je remarque pour la première fois, qu'ici, les vitres des maisons sont convexes, et jettent des reflets auxquels mon œil n'est pas accoutumé. Puis, laissant à notre gauche la vieille ville d'Heidelberg, dont les clochers et les flèches nous apparaissent à travers les arbres de notre route, nous gravissons une rue toute pavée, bordée de masures, peuplées de milliers d'enfants hâves et mal vêtus, et de commères qui nous harcèlent de leurs demandes. Tout au moins, à défaut de fortune, ont elles la probité : car ma mère a laissé tomber un mouchoir fort riche et très-précieux, et l'une de ces femmes le lui rapporte sans retard. Pour mon compte, je puis dire n'avoir jamais vu tant d'enfants, blonds à faire envie aux anges, réunis en un même lieu. Il est vrai que la montée est d'une longueur interminable, et que la population pauvre est agglomérée sur ses talus.

Enfin nous atteignons la haute plate-forme, et bientôt, à travers les bosquets et les hauts arbres, nous apparaissent les ruines.

Voici tout d'abord la tour des Géants, porte principale du château, ayant encore de lourdes statues de chevaliers debout sur son fronton, et par laquelle on entre dans la cour.

Une fois dans cette cour, l'œil se perd, s'égaré, erre de beautés en beautés, et ne sait à laquelle s'arrêter. Avant tout, je demande au cher capitaine de nous donner un guide qui nous explique chaque chose, et, mon crayon à la main, je me tiens au port d'arme, prêt à prendre mes notes, et à écrire mes impressions. C'est une fort jeune fille, presque une élégante, qui nous est donnée comme cicérone. Elle en a l'habitude; sa jeune mémoire ne doit rien perdre : acceptons-la à l'inverse de Rastadt, où ce fut un vieillard qui nous guida; ici ce sera une femme entrant à peine dans la vie, qui nous parlera des temps passés, assis sur les ruines. D'ailleurs cette enfant sait le français, est catholique, ne manque pas de poésie dans l'expression. En route donc!

Nous étions en ce moment abrités contre le soleil par le mauvais toit d'un vieux puits, situé dans l'angle de la cour principale. La jeune fille nous fit remarquer les colonnes qui supportaient ce misérable toit.

— Jadis elles ornaient le palais impérial de Charlemagne, à Ingelheim, nous dit-elle...

Et à ce nom vénérable, d'un commun accord, nous nous découvrons dans un sentiment de respect, mais aussi d'admiration.

N'attendez pas de moi que je vous mette sous les yeux, pièce par pièce, ces mille monuments grandioses qui composent le château d'Heidelberg, grand comme une cité,

et que je vous crayonne les portes, les poternes, les tours, les tourelles, les cariatides, les gloriottes, les rosaces, les voûtes, les arceaux, les colonnes, les fenêtres, les archivolttes, les entablements, les beautés de toutes sortes qui miroitent de toutes parts, qui nous rappellent partout, qui fascinent du regard, et semblent sortir de la poussière de leurs ruines comme pour entendre les cris de votre enthousiasme, et les soupirs de votre extase.

Ici, Rodolphe I^{er}, l'aveugle, mis en possession d'Heidelberg, par le traité de Pavie, qui révèle son existence récente, 1300, érige le premier bâtiment, solide encore malgré sa chute, magnifique encore nonobstant ses crevasses et ses rides, puis la *chapelle*, dont les restes servent de cave à un tonneau gigantesque.

Là, Raprecht, ou Ruppert, ou Robert, construit l'*aile Ruppert*, qui fait la gloire de son nom, et imagine ce merveilleux *balcon*, qui permet au regard de s'égarer sur le Neckar, sa vallée, la vieille ville d'Heidelberg, le Rhin, ses plaines, Manheim et les Vosges.

— Cet escalier conduisait aux étages supérieurs, nous dit notre cicérone : mais je ne vous y conduirai pas sans vous avoir dit que Louis III, successeur de Robert, mit en prison, dans cette aile Ruppert, le pape Jean XXII, et qu'ayant laissé le trône à Louis IV, dit le Débonnaire, en 1425, il advint, sous ces vieilles voûtes, dans ces chambres délabrées, par cet escalier déchiré, une de ces aventures que raconteraient ces murailles, si la parole leur était donnée.

— Une légende, amis ! s'écria Julien.

Nous nous rapprochons tous, bouche béante, et la jeune fille nous dit :

— Ce Louis IV avait un frère du nom de Frédéric, qu'il aimait au point de lui faire partager son pouvoir, mais qui était odieux à une foule de vassaux dont il réprimait les exactions. Parmi eux se signalaient surtout Guillaume et Jacques de Luzelsteen. Leur audace alla bientôt jusqu'à prétendre marcher son égal. Mais humiliés par celui qu'ils voulaient perdre, leur haine ne connut plus de bornes.

Alors existait ce fameux tribunal secret de la Sainte-Vehesme, si long-temps l'effroi de l'Allemagne. Les deux frères en étaient membres. Ils lui dénoncèrent le comte palatin, comme coupable d'hérésie, l'accusant d'un commerce criminel avec les malins esprits, d'où lui venait toute sa force aux jours de combat.

Sur ce, grand émoi. Mais comment s'emparer de Frédéric ? On eut recours à une apparition mystérieuse adroitement ménagée.

Or, un jour, on voit arriver à la cour d'Heidelberg deux chevaliers étrangers. Ils y étalent une magnificence suprême, et Louis IV, estimant leur présence à honneur, les comble de soins et de marques d'affection. Mais voici que son secrétaire, le fidèle Kermund éventa de mystérieuses entrevues entre une dame du palais et les étrangers. Il dé-

couvre même que c'est au comte Frédéric que l'on tend un piège, et dès-lors deux de ses amis veillent constamment sur lui.

Une nuit, pendant l'heure la plus solennelle, au moment le plus sombre, les conjurés pénètrent jusqu'à la chambre de l'électeur. Une lampe brûle près de son lit; mais sa faible lueur se reflète imparfaitement sous les arcs de cette voûte gothique, car c'était là, voici l'endroit du lit, celui de la lampe...

— C'était là? dis-je, le front pâle, et les yeux allumés.

— Le prince dormait du plus paisible sommeil, continue la jeune Allemande. Partout le repos s'est appesanti sur le Jettenbulh; et s'il arrivait qu'il y fût interrompu, ce n'était que par les cris des sentinelles assises près du foyer dans les petites tours du guet.

La cloche achevait à peine minuit, qu'un spectre sous les apparences de la vierge Marie, et l'aurole sacrée autour de la tête, s'avance dans la chambre de l'Électeur :

— Louis, Louis, Louis! dit-il d'une voix sinistre.

Ces accents, effrayants dans le silence, réveillent le prince. Il croit entendre la voix de sa noble épouse, Marguerite de Savoie. Il l'appelle même par son nom.

— Eveille-toi, Louis, continue le spectre, et me regarde!

Enfin l'Électeur tourne les yeux, mais il s'écrie :

— Grand Dieu! qui es-tu? que veux-tu?

— N'appréhende rien, mon fils... répond le fantôme. La bénédiction de la mère du Sauveur ne peut que servir à ton âme.

La prétendue vierge Marie lui déclare, à l'aide de mille insinuations, que le comte Frédéric n'est qu'un hérétique, un traître à Dieu, un parjure à son frère.

Louis IV résiste : il ne peut croire aux révélations d'en haut.

Aussitôt un horrible bruit de chaînes part de l'antichambre; la porte crie sous ses gonds, et apparaît un grand et affreux diable qui fait les gestes les plus menaçants.

L'Électeur tremble, ses cheveux se hérissent; il s'évanouit.

Alors deux chevaliers armés de toutes pièces, aux armures noires et couvertes d'étoiles de feu, aux poignards brillant dans leurs mains, remplacent le diable. Et, quand l'Électeur est revenu à lui, ils se déclarent ambassadeurs de la sainte Vehesme, lui ordonnent de lui remettre Frédéric, son frère, et se dirigent, avec lui, en hâte près de l'innocent accusé.

Déjà Satan les avait devancés. Enhardi par le silence du lieu, ce grand diable se met en face de Frédéric, endormi, là... Venez, passez ici, voici la chambre...

— C'était là? dis-je encore tout effrayé...

— La vue de son ennemi tranquillise le conjuré sûr de son succès. Déjà son poignard est levé, lorsque soudain, dans cette autre chambre, un mouvement se fait... continue notre guide! sans tenir compte de ma question.

L'assassin s'arrête: il regarde...

Excursions.

Voici qu'un des amis de Kermund, qui veillait sur le comte, s'élança l'épée à la main, tue le diable, empêtré dans son déguisement, et, mettant le pied sur son cadavre :

— Meurs, scélérat ! crie-t-il de toute la force de sa voix.

C'était le moment où l'Électeur s'avancait escorté des deux chevaliers. Ceux-ci se croient vendus, et n'ont rien de plus pressé que de gagner l'escalier que voici. Louis IV reste seul : il arrive pâle, tremblant, sa lanterne à la main, et, en face du spectacle qui l'attend, s'évanouit de nouveau. On le croit mort : jugez du désordre.

Enfin, il recouvre ses sens, et le jour arrive éclairer ce mystère. On ne trouve plus les chevaliers ; on ne rencontre pas davantage une certaine comtesse, que l'on suppose avoir joué le rôle de la Vierge. Et Louis comprend l'intrigue dont on voulait le faire le complice.

A quelque temps de là, Frédéric I^{er} était souverain d'Heidelberg.

Bientôt vainqueur de ses ennemis à la bataille de *Seckenheim*, près de Manheim, il en fit un grand nombre prisonniers. Alors il les conduit à Heidelberg et les invite, dans cette salle, à un splendide festin. A peine à table, voici que les vassaux demandent du pain.

— Vous demandez du pain ? leur dit Frédéric. Comment pourrait-on vous en donner ? Vos soldats n'ont-ils pas saccagé les guérets et brûlé les moissons ? Retenez cet exemple, et rappelez-vous que de telles barbaries, si fort au-dessous de l'homme, le sont davantage de nobles chevaliers, puisqu'elles amènent de si grandes calamités.

L'histoire a enregistré ce fait sous le nom de *Repas sans pain*.

— Vous comprenez que je ne voudrais pas dormir une nuit, seul dans ces ruines, après de tels récits, nous dit le pauvre Gustave, pâle d'effroi, et regardant derrière lui s'il ne verra pas lever quelque fantôme.

Mais laissons les légendes et suivons notre guide.

Après la *Chapelle* et le bâtiment de Rodolphe I^{er}, vers 1300 ;

Après l'*Aile de Ruppert*, et le *grand Balcon* de Ruppert, en 1400 ;

Après un commencement de bibliothèque, fondée par Louis III, dit le *Pieux*, parce qu'il avait été en Palestine, et surnommé le *Barbu*, parce qu'il en rapporta une longue barbe, et qu'on pourrait appeler le savant, puisqu'il surveillait lui-même l'éducation des enfants que lui avait donnés Mathilde de Savoie ;

Après le règne de Louis IV, le *Débonnaire*, héros de ma légende, qui ne fit rien, prématurément enlevé à un règne de douceur et de bonté ;

Voici venir son frère, Frédéric I^{er}, surnommé le *Victorieux*, ne devant pas se marier afin de laisser le domaine aux enfants de son frère, mais qui n'en épouse pas moins la belle Clara de Detten, et qui, maître de ses ennemis, leur fait le repas sans pain.

Alors l'*Arsenal du Château*, d'une part,
La Tour de Frédéric le Victorieux, plus tard la *Tour fendue*,
La Grande Chancellerie,
Le Jardin de la douce Clara, viennent tour à tour décorer la résidence d'Heidelberg,
 vers 1450.

C'est ensuite la magnifique *Tour octogone*, dite aussi la *Tour de la Cloche*, parce
 qu'on met une énorme cloche en son donjon, laquelle salua pour la première fois son
 maître et seigneur, lorsqu'il se trouvait au milieu des belles plaines qu'arrose le Rhin,
 revenant, en juillet 1534, d'une visite en Lorraine ;

Et puis l'*Arsenal de la forteresse* ;

Le Nouveau Palais, dit le *Palais de Louis* ;

La Tour du Géant, dite aussi *Tour du Guet*, dite encore la *Tour de la Grand'Porte*,
 toute revêtue de belles pierres, toute décorée de chevaliers de marbre, et la seule du
 manoir qui soit carrée ;

La Tour-Jamais-Vuide, ce qui prouve qu'elle renfermait les richesses du château ;

Le Bâtiment de l'Économie ;

La Grande Place d'Armes ;

Le Grand Rempart du château ;

La Rondelle, qui viennent à leur tour, et par les mains du seul Louis V, vers 1550
 et 1560, ajouter à la puissance et à la force d'Heidelberg ;

Puis, Othon-Henri, vers 1580, met l'œuvre en mouvement dans son manoir, et sort
 de terre l'indescriptible *Rittersaal*, ou *Palais des Chevaliers*, avec ses salles merveil-
 leuses, ses admirables cheminées, ses splendides peintures, ses voûtes exquises de cise-
 lures, ses gloriottes, ses pignons, ses lambris, ses statues, ses sculptures, tout
 dentelles, guipures, magnificences de l'art italien, et prodiges du goût et de la
 richesse ;

Mais là ne s'arrête pas Heidelberg, taillé pour être désormais le type de la force et de la
 beauté. Voyez-le s'élargir sur son *Jettembulh*, et après 590, par le vouloir de Frédéric II,
 élever :

La Tour de la Bibliothèque, devenue plus tard la *Tour de l'Apothicairerie* ;

La Nouvelle Cour, palais superbe ;

Les Murs de défense du Château ;

La Porte extérieure de la Forteresse ;

La Porte du Musée du Château, avec pont-levis, courtines et barbicanes ;

Et comme après les prodiges, il y a d'ordinaire un repos, si Frédéric III ne
 fait rien ;

Si Louis VI n'ajoute rien à Heidelberg ;

Si le premier grand *Tonneau* vient signaler, seul, le règne de Jean Casimir, à l'occasion

et comme monument de l'hospitalité qu'il donne à Luther, Calvin, Mélancthon et autres novateurs, amis de la révolte et ennemis de la soumission, et dans ce monument, moi, Émile Daurey, je vois un horrible épigramme, qui me fait croire que Jean Casimir n'était peut-être pas si fort dévoué aux sectaires qu'on l'a cru, car ses ancêtres et ses successeurs étaient de sentiments bien opposés;

Au moins *le Petit-Rempart*;

L'Hôtel de la Monnaie, avec quatre tourelles aux angles;

La Porte du Nord;

La Fontaine du grand jet d'eau;

La Grande Halle, sous le balcon de Ruppert;

Les *Charmantés Guérites*, sur le même balcon, remplacées plus tard par les pavillons d'aujourd'hui;

Et *la Nouvelle Chapelle*, consacrée à sainte Udalrich, qui devint bientôt si fameuse par ses trésors et sa beauté, que le Pape Jules III la proclama la première chapelle de l'Allemagne, attestent que le goût des constructions et le désir d'embellir Heidelberg n'était pas perdu, puisque Frédéric IV savait produire de pareilles œuvres.

J'ajoute que le même Frédéric IV créa la magnifique *Terrasse*, d'une longueur telle qu'elle longe tout le Frésenberg, et la petite vallée qui est au-dessous, et permet de contempler le développement et les ravissantes beautés du côté Est d'Heidelberg.

Alors succède Frédéric V, vers 1620, et aussitôt s'élèvent :

La Maison de Plaisance;

Le Bâtiment de la Tonnellerie;

La Volière;

La Ménagerie, entre la Terrasse et la Tour-Fendue;

La Grosse Tour, douée d'un écho si étonnant, que la personne parlant proche du mur et à voix basse est entendue fort distinctement au bout opposé de la salle, à une distance de plus de cent pieds;

La Grande Grotte, dont le portail a laissé tomber ses sculptures, sans perdre ses lignes architecturales;

La Porte Élisabeth, conduisant à la grande Terrasse, et ainsi nommée, parce que le prince l'éleva par galanterie pour sa femme, fille de Jacques II, roi d'Angleterre, et petite-fille de l'infortunée reine d'Écosse, Marie Stuart;

Et enfin le *Palais Anglais*, consacré à la même princesse.

Arrive 1650, et avec lui Charles-Louis, et peu après, voici :

Le jeu de Balle;

La Ceinture des ouvrages avancés;

Le Bâtiment de Charles-Louis;

Et *la Tour-Charles*, si bien détruite, qu'on désigne son emplacement par ces mots

expressifs : où fut la *Tour-Charles* ! poussent comme par enchantement tout autour de cette immense réunion de palais.

Charles-Philippe, en 1700 joint à ces œuvres :

La Fontaine des Princes ;

Et Charles-Théodore, pour payer son tribut à l'héritage de ses pères, construit :

La grande Guérite de pierres ;

Le Corps-de-Garde ;

Et enfin le *second Grand Tonneau*, qu'il place dans les bas fonds de la première chapelle, celle de Rodolphe...

Oserai-je dire qu'Heidelberg possède en outre :

La Maison du Plumage ;

Le Pavillon des Oiseaux ;

Et la Ménagerie des Lions.

Je vous énumère une infinité de merveilles, mes amis ; mais en même temps qu'on nous les signale, à nous, nous avons la jouissance sans égale de les parcourir, de les fouler aux pieds, de les toucher, de les voir, de les admirer.

Ici, la Tour de Frédéric le Victorieux, devenue la Tour-Fendue depuis que le canon de Mélac, le brigadier des armées de Louis XIV, l'a mise à jour, en détachant, d'un seul bloc, un tiers de la tour de ce géant. Et vraiment, à quelque chose malheur est bon, car cet accident produisit une ruine de l'effet le plus pittoresque, unique en son genre. On en voit les trois étages superposés, ayant contenu chacun une ligne de batteries, et montrant encore à leurs voûtes les anneaux de fer destinés à faciliter la manœuvre des pièces d'artillerie. Oui, cette tour est plus admirable dans sa chute qu'aux jours de sa splendeur. Il semble que ce bloc de granit, moitié debout, moitié couché dans le fossé, n'attend qu'une force capable de lui faire sentir le mouvement pour reprendre sa place, et rendre à la tour sa rondeur primitive. Quand on se place près de la Fontaine du-Prince, on en distingue à merveille le beau-coup d'œil, car on voit alors les superbes colonnes gothiques superposées, qui se continuent à chaque étage intérieur, pour supporter les voûtes, et rien n'est gracieux comme la galerie ouverte qui couronne le tout, et les jeunes arbres, qui, s'élançant de la pierre crevassée, forment le panache du casque de ce Goliath.

Là, c'est le grand Balcon du Ruppert, supporté par les piliers qui ont produit, au-dessous, la grande Halle de Frédéric IV. Sur sa plate-forme nous nous trouvons en plein air, et nous admirons les deux pavillons à quatre faces qui en décorent les extrémités. La longueur toute entière du Balcon domine le plus riche horizon qu'il soit possible d'imaginer ; la ville d'Heidelberg, le Neckar qui roule au-dessous ses flots mugissants ; la vallée qui tourne vers la Forêt-Noire, les bois de l'Heiligenberg, les montagnes de l'Odenwald, le Rhin, Manheim, dont les clochers produisent au loin l'effet de

cordages et de mâts de navires, vus dans un rayon de soleil, les Vosges, la France... Aussi faisons-nous dans cet endroit une pose délicieuse. D'ailleurs nous y trouvons nombreuse compagnie de promeneurs, touristes, étudiants, professeurs de l'Université fameuse de la ville, prêtres, dames aux ébouriffantes toilettes, qui viennent sur ce balcon grandiose respirer l'air du soir, se reposer sous les logettes qui remplacent les antiques et charmantes guérites sexagones, s'appuyer et deviser sur les balustrades. Toutefois, ce lieu charmant se trouve empoisonné d'étudiants, qui, là surtout, affectent de braver toute convenance, échappent à toutes les règles de la bienséance, et, excentriques dans leurs idées comme dans leurs costumes, coiffent sur l'oreille une coquette petite casquette, et vous fument dans le nez le tabac de leurs longues pipes de Meerschaum, semblant dire par leurs regards :

— Nous ne craignons qui que ce soit !

— Beaucoup de ces jeunes drôles ne manquent assurément pas de connaissances, dit M. Verbedur, d'un ton de mauvaise humeur : mais néanmoins on peut flétrir leur manque de savoir-vivre, et dire d'eux, si peu solides sur mille choses :

Grammaticus, Pihetor, Geometres, Pictor, Alipetes, Augur, Scenobates, Medicus, Magus, etc.

— Parez-moi cette botte, écoliers mes amis ! dit Julien, en coudoyant l'un d'eux pour se faire place.

Pour moi, la petite casquette d'étudiant d'Heidelberg m'a plu, et dès demain, si ma mère... vous devinez, lecteur ?

Tout près de là nous entrons dans la chapelle de Saint-Udalrich, ayant encore sa chaire, son autel, et bon nombre d'ornements dessinés par l'architecte. L'aspect de cette ruine fatigue. L'œil essaie de s'y fixer, et rencontre tant de sculptures, qu'il se baisse, épuisé.

Tout près encore, nous descendons dans le souterrain, formé d'une portion de l'ancienne chapelle de Ruppert. C'est là que les Palatins, dans l'espace d'un siècle et demi, avaient rassemblé une douzaine de gros tonneaux, d'une capacité de vingt à quatre-vingts mille bouteilles. De tous ces tonneaux il n'en reste plus que trois ; l'un, petit et ordinaire, mais d'un beau travail, car il n'a pas de cercles ; des deux autres, le premier, celui de Jean Casimir, fort curieux par son âge d'abord, par sa monstruosité ensuite, puis par l'ornementation superbe de sa structure, et aussi par les coups de hache que lui donnèrent jadis les Français, dans le sac d'Heidelberg, en 1689, pour hâter la sortie du vin dont ils étaient altérés, sans pouvoir réussir

à le percer, comme on le voit; et le second, intact, tout heureux de ses flancs rabondissants, mais surtout orgueilleux et fier de montrer cette inscription :

PAR ORDRE DE S. A. ÉLECTORALE,
 CHARLES-THÉODORE,
 CE GRAND TONNEAU A ÉTÉ CONSTRUIT
 PAR LE MAITRE TONNELIER DE LA COUR,
 ENGLER,
 EN L'ANNÉE 1751.
 IL CONTIENT 236 FODRES, OU 283,800 GRANDES BOUTEILLES.

Un escalier, fait tout exprès, avec rampe ouvrée, conduit sur la bonde de ce tonneau, où une galerie carrée de six pieds vous reçoit. Nous faisons cette ascension, et, arrivés au sommet, Gustave chante une barcarolle à l'orifice du tonneau, qui répond en sourdine. On nous raconte que, par fois, des sociétés joyeuses s'amusaient à danser sur cette bonde, aux sons d'un orchestre improvisé.

Ajoutons qu'autrefois les communes du voisinage d'Heidelberg venaient vider leurs contributions de vins dans ces tonneaux. C'est ce qui explique leur énormité.

A côté du grand tonneau, j'avise une statue en bois, d'une taille raccourcie, qui m'étonne.

— Quel est ce personnage ? dis-je à notre guide.

— Le nain Perkio, le fou du palatin Charles-Philippe, me répond-elle. Ce nain buvait comme un géant, et il ne reculait pas devant quinze bouteilles de grande mesure, qu'il absorbait chaque soir avant de se mettre au lit. Si, par hasard, il arrivait qu'il ne fût pas d'humeur à boire la ration, le palatin, les dames et les chevaliers s'amusaient de son impuissance : on fouettait le pauvre Perkio. A défaut de faire rire par trop bien boire, on faisait pleurer le nain, dont la grimace était comique. Rire de son plaisir ou de sa douleur, c'était toujours rire ! Et dans les cours d'alors on avait besoin de tant de distractions !

— Alors on dresse des statues à tous les genres d'illustrations ? dit le grave René.

— Quel triste sort pour lui de faire faction maintenant à côté des tonneaux vides ! ajouta madame Daurey.

— Et cette sorte d'horloge, dites-m'en l'usage ? demanda M. Verbedur, en montrant une boîte carrée fixée à la muraille.

— Cette boîte est l'ouvrage de ce nain, qui s'amusaient à monter son horloge comme ceci, en tirant cette ficelle, et lorsqu'un seigneur de la cour désirait savoir l'heure :

— Voyez vous-même... disait-il.

Et M. Verbedur, contrefaisant le margrave, décrocha la ficelle en question, et im-

médiatement un énorme renard lui sauta à la face, à notre grande satisfaction. Mais ne vous effrayez pas, lecteurs, c'était un renard empaillé. M. Verbedur en fut quitte pour la peur.

Enfin, après bien des marches et des contremarches à travers d'humides souterrains, près d'oublies mal odorantes, le long de salles basses nauséabondes, en glissant d'ici, delà, d'un escalier poudreux à des rampes chancelantes, nous arrivons à la fameuse tour octogone. Alors M. Verbedur et madame Daurey s'arrêtent pour étudier certains détails d'architecture; mes amis se groupent pour s'amuser et rire de deux singes qui soutiennent le cartel des armoiries de Louis V, placées en éventail au fronton de la porte; moi, j'avise un escalier, je monte.

Vrai, j'étais ivre, ivre de la senteur de ces vieux murs, ivre de la poésie de ces ruines, ivre des souvenirs qu'évoquait la jeune fille dont, comme une sybille des temps antiques, la robe blanche flottait au vent du soir à travers les débris et les décombres, les pariétaires et les campanules des tombeaux. Donc, je monte. J'atteins le premier étage. Une salle avec ses fenêtres ouvertes, hélas! depuis long-temps et jamais plus fermées. Un balcon a dû régner tout autour, car une saillie s'avance au-dessus du précipice. J'approche. La tête me tourne. Il n'y a pas de balustrade pour me retenir. Je rentre. Un petit tourillon se montre à moi. Plus d'escalier en spirale. Le vide a été fait dans cette tourelle. Une échelle droite le remplace. Je veux voir: pour voir il faut gravir. Je gravis. Une autre salle. Quelle vue! des fenêtres défoncées, des crevasses ouvertes par le bras du temps! Une lanterne-escalier encore. Il y a un dernier étage pour atteindre le sommet de la tour. Je monte. J'arrive. Je suis à une élévation prodigieuse. Je n'entends plus les voix de mes compagnons de voyage. Je me trouve entre le ciel et la terre. Que la nature est belle!... Voici le soleil qui nage dans les dernières vapeurs de l'éther bleu: il va se coucher. Que c'est beau, mon Dieu! Que vous êtes grand dans vos œuvres! Même au milieu des ruines, que la terre offre de belles choses au regard de l'homme! Heidelberg et ses palais crevés, démantelés, perforés, éventrés, sont là au-dessous de moi. La ville se dessine plus bas dans la brume du soir... Voici le Rhin là-bas: ici le Neckar. Que de montagnes! La riche vallée! L'immense plaine! Jusque sous mes pieds de la verdure. Les oiseaux qui ont volé sur cette tour, les vents qui l'ont frappée de leur colère, y ont porté des graines, et voici des mauves, un liseron, de la gentiane, deux prunelliers, un acacia. Je m'assieds sur une pierre qu'un boulet de Louis XIV a fait éclater. Voici le rond du projectile. Que de noms sur ces granits! Comment, pas un bruit ne me vient aux oreilles? Tout au plus si le Neckar mugit assez fort pour que je l'entende. Douces brises! Oh! voici le soleil qui se couche. Encore une moitié de son disque. Plus qu'un filet lumineux. C'est fini. Les nuages sont empourprés de ses rayons. La soirée commence. Enfin, l'Angelus sonne... Je ne suis pas seul vivant sur ce point du globe.

Mais, avant moi, que d'autres ont passé là, sous ces poternes, dans ces cours, par ces

chemins de ronde, de ce Rittersaall dans cette Chapelle, de la Tour-Jamais-Vide dans la Salle du Guet.

Sur cette montagne, le *Mons Abraham* des temps reculés, le *Firus* du moyen-âge, l'*Heiligenberg* de notre époque, que de pieds se sont posés !

Jupiter et Mercure ont eu là des temples de par les Romains, ces grands envahisseurs du monde.

Avec leurs ruines Clovis fit un palais qu'habitèrent les Mérovingiens, puis les Carlovingiens.

Puis, avec leurs décombres, Louis de Germanie fit un monastère.

Attila a passé là ; Clovis y a demeuré ; Conrad s'y est assis ; Frédéric-Barbe-Rousse y a couché ; Charles le Téméraire y a serré la main de Frédéric le Victorieux ; Gustave-Adolphe y a campé ; Turenne l'a assiégé ; Custine l'a pris. Où sont-ils ?

Des palatins qui ont régné sur ces murs, beaucoup ont porté la pourpre impériale. Où sont-ils ?

Un pape, Jean XXII, Balthazar Kossa, y fut tenu en prison par Louis III, le Barbu, le Pieux, oui, le pieux, car il prenait les intérêts d'un Dieu oublié.

Deux fois le Seigneur du ciel a fait tomber ses foudres sur ces palais des seigneurs de la terre et les a incendiés.

Mélancthon a fait ici ses études.

Jean Hus y a été captif.

Luther et Calvin s'y sont réfugiés près de Jean-Casimir.

La guerre de Trente-Ans a bombardé, saccagé, éreinté ces magnifiques monuments du talent architectural de divers âges.

Aussi, pourquoi Frédéric V s'empara-t-il de la couronne de Bohême malgré son suzerain l'empereur Ferdinand, en 1619 ?

Et pourquoi, en 1687, malgré Louis XIV, qui y avait des droits par le mariage de son frère Philippe d'Orléans avec Élisabeth-Charlotte, fille de Charles-Louis, qui, en mourant, laissait sa fille héritière d'Heidelberg, en qui sa race finissait, le vieux Philippe-Guillaume amena-t-il la guerre de la succession d'Orléans, que Mélac, M. de Lorges et d'autres menèrent à si rude fin ?

Voici où Mélac, le Mélac si farouche qu'encore aujourd'hui on dit d'un mauvais drôle dans le pays le mot flétrissant : C'est un Mélac ! voici où Mélac a campé. Là étaient les canons de son artillerie, commandée par M. de Chamilly. Ici se tenait le régiment de Picardie, aux ordres de MM. de Coste et Despic. Rongée par sa base, la Tour-de-Frédéric a dû tomber, et dans le baptême de feu prendre le nom de Tour-Fendue.

Qu'elle fut terrible cette guerre de Mélac, l'homme de Louis XIV, cette guerre de la succession d'Orléans ! Et combien avait eu tort l'électeur palatin Philippe-Guillaume d'oublier que le roi de France brisait, comme le tonnerre, tout ce qui se dressait sur son

passage. Aussi ce bel Heidelberg fut-il pris, repris, démoli, rebâti, démoli encore, puis si profondément battu en brèche, lézardé, fendu, pourfendu, jeté au vent, que tout est ouvert ici, les portes et les fenêtres, les toits et les ravenelles, la maison de Dieu et celle de l'homme, et que la Tour-Jamais-Vide est vide !

Mais dans ces ombres qui se font, là, parmi ces ronces et ces broussailles, de ces sépulcres ouverts, de ces tombeaux profanés, ne serait-ce pas les grands squelettes de Louis le Barbu, de Frédéric le Victorieux, d'Othon-Henri, de Louis V, qui se lèveraient pour venir grelotter et gémir sur les ruines ? La pensée que trois empereurs, un pape, deux rois, y ont lancé leurs foudres sur leurs domaines doit leur être si amère dans leurs tombeaux ! Louis de Bavière, Adolphe de Nassau, Léopold d'Autriche n'ont-ils pas assiégé ces murs ? Pie II n'a-t-il pas poursuivi de son excommunication des esprits rebelles sous les tours de ce géant ? Gustave-Adolphe et Louis XIV n'ont-ils pas eu leurs armées campées sur les rampes de ces montagnes ?

Et de tous ces hommes passionnés, que reste-t-il ? Mais dans le vent de la nuit bien des voix lugubres doivent pousser leurs sanglots sur ces enceintes tombées.....

— Qu'est-ce ? dis-je en frémissant.

Emporté par les mille pensées qui roulaient leurs flots dans ma poitrine, je crus entendre le canon retentir dans la profondeur de la vallée. Je crus entendre le bruit de fantômes frôlant leurs suaires funèbres sur les plantes sèches de la tour et contre les granits des meurtrières. Je me levai, rapide et raide.....

— Enfin, le voici ! dit une voix...

C'était M. Verbedur qui me cherchait, après avoir envoyé mes camarades dans toutes les directions.

— Malheureux ! me dit-il, votre mère se meurt ! Elle vous croit tombé dans quelque abîme. Descendons bien vite pour la rassurer.

Je voulus regarder encore l'horizon. Il n'y avait plus d'horizon. Je m'étais oublié dans mes rêveries, et la nuit était venue, fraîche, chargée de douces senteurs. Les étoiles brillaient aux cieux. Que c'était beau !

— Chère ange de Dieu ! clamai-je en me jetant dans les bras de ma mère...

— Mon enfant ! fit-elle en me pressant sur son cœur.

Une demi-heure après, chers lecteurs, nous soupions au frais, abrités par des orangers et des tilleuls, à l'endroit même où jadis avaient été les petits fossés, comblés aujourd'hui, en face de la Tour-Fendue. Là, sur une pelouse verdoyante, une *restauration* s'est établie à l'usage des amateurs de ruines et de musique ; car, pendant que nous mangions, éclairés faiblement par quelques bougies qui tremblottaient au souffle de la nuit, un orchestre allemand assaisonnait de ses symphonies notre repas silencieux. Je dis silencieux, car si l'on causait aux autres tables, nous, nous gardions le silence. Comment ne pas être impressionné en face de ces ruines sans égale ? Non, pour moi, jamais soirée ne fut plus

délicieuse. Musique exquise, comme en savent faire les Allemands, vue des ruines; et avec cela, bientôt, une lune blanche, pure, douce, qui s'éleva lentement dans les cieus et vint blanchir le bel Heidelberg, ses tours, ses créneaux, les pignons ciselés de ses palais, les dentelles et les guipures des tourelles, de ses pâles rayons d'argent. C'était sublime! On pouvait croire que dans cette nuit mystérieuse et calme la magicienne Jetta allait reparaître sur les décombres pour débiter en vers étranges d'incompréhensibles prédictions, ou que les spectres des cinq races d'électeurs palatins qui avaient possédé successivement ce manoir, les Simmern, les Wittelsbach-Simmern, les Pfalz-Neubourg, les Salzbach, les Zœhringen, allaient se montrer parmi ces murailles à jour, ces parois enfumées et ces granits aux teintes chaudes.

Songez un peu combien dut être charmant notre retour à l'hôtel, par ce beau ciel de saphir de la belle vallée du Neckar, et le long de ses rives, lorsqu'à son murmure se joignaient, au loin, les cantilènes d'étudiants modulant en chœur quelque mélodie d'Haydn!

Nous avons vu Heidelberg sous les chauds rayons du jour, nous l'avions vu au soleil couchant, nous l'avions considéré sous un délicieux clair de lune, il nous restait à le contempler au lever du soleil.

J'en formais le projet, pendant la nuit, lorsque, soudain, nous sommes réveillés par des cris sinistres qui partent de la chambre de M. Verbedur. J'accours en même temps que mes camarades, réveillés comme moi. Quant à René, c'est comme un sourd carillon qui s'échappe des flancs de sa *cathédrale*, tant il ronfle fort! Je pensais trouver quelque assassin, debout, le poignard à la main, près du chevet de notre cher maître. Il n'en était rien. Tout prosaïquement, le digne homme rêvait..... qu'un affreux serpent le poursuivait dans des ruines sans issue.

C'étaient les sorbets de la veille qui rendaient mauvaise la digestion de son pauvre estomac.

Le calme rétabli, je repris mon projet. Voici comment je l'exécutai :

J'avais avisé, la veille, que sous les fenêtres de notre hôtel stationnaient une douzaine de calèches. A peine fit-il jour que je mis le nez à la fenêtre, et je vis avec bonheur un cocher assis sur son trône, et fumant déjà sa pipe pour chasser le brouillard du matin. Je lui jetai quelques kreutzers en disant :

— Allez boire le coup du matin, l'ami, et gardez-moi votre voiture. Il y aura une *bonne-main* solide.

Bonne-main veut dire pour-boire en ces contrées.

Sur ce je m'habille, je réveille mes camarades d'abord, M. Verbedur ensuite, pâle encore de l'effroi du dragon des ruines; enfin je vais déposer sur le front de ma mère un long baiser qui lui fait m'ouvrir ses bras.

— Mais qu'y a-t-il? me demande tout le monde ébahi.....

— Il y a, m'écriai-je, que le feu est à la maison!

Il fallait voir comme ma société se mit en mouvement. C'était à qui se dépêcherait le plus vite.

— Sauvez mes malles ! criait ma mère.

— Sauvons-nous d'abord ! répondis-je.

Bientôt tous, petits et grands, furent prêts. On descendit en hâte.....

— Mais il n'y a de feu nulle part... fit M. Verbedur, qui, ayant assez mal attaché le vêtement nécessaire, regardait à deux fois à mettre le nez dehors.

— En voiture ! en voiture ! dis-je.

— Mais ne partons pas sans nos malles... reprit ma mère.

— Nous les retrouverons... dis-je.

— Alors, où est donc le feu dont tu parles ? demanda-t-on.

— Sur le Koenigsthul, que le soleil dorera de ses premiers rayons quand nous atteindrons son siège royal... répondis-je.

Et faisant caser mon monde dans la calèche, en le serrant un peu, je prends place près du cocher.

— A la Fontaine-au-Loup, au Wolfsbrunn ! lui dis-je.

Nos deux coursiers volèrent. Mais on fut bientôt aux rampes de la montagne, puis, les rampes franchies, on aborda les hauteurs. Rien n'égalait le soin du cocher pour ses chevaux. Cet homme, je regrette de ne pas savoir son nom, était un cocher modèle. Je donnerais quelque chose pour que nos butors de France lui ressemblassent. Il se serait volontiers attelé à leur place pour leur éviter la fatigue.

Enfin,

*Par un chemin montant, sablonneux, malaisé,
Mais pas encore au soleil exposé...*

nous abordons un charmant chalet, où des buveurs allemands sont attablés déjà, fumant leur odieux calumet, et chantant des romances... françaises.

Quelle vue, chers lecteurs, quelle vue !

Nous n'y trouvons plus, il est vrai, le tilleul centenaire qui vit jadis Jetta, et qu'une cognée impie fit tomber sous le triste prétexte qu'il nuisait aux truites du bassin de la fontaine, lesquelles truites sont en effet des plus merveilleuses à voir ; mais, en échange, Heidelberg et ses admirables ruines sont à deux cents pieds au-dessous de nous. Nous les dominons de telle sorte qu'il est impossible que le moindre détail nous échappe. Ensuite la ville, encore endormie à cinq cents pieds de notre Olympe ; et puis la vallée, blanche de vapeurs ; et puis les plaines du Rhin miroitant aux premiers rayons de l'aube ; et puis l'Heilibengen et les ruines de ses temples, changés en palais, changés en moutiers, devenus décombres ; et puis l'Odenwald, et puis le Taunus, et puis le mont Tonnerre, et puis le

Koenigsthul et sa tour dont la crête brodée de pourpre rougit sous le soleil ; et puis des ombres , et puis des chants d'oiseaux , et puis le remous du fleuve , et puis la suave harmonie du matin , et sur tout cela le soleil qui se lève , tout nous plonge dans une profonde extase....

Avais-je eu raison d'amener là ma société ?

Ah ! si j'étais poète ! Ah ! si j'étais peintre !

Une heure après nous étions sur la grande terrasse du château d'Heidelberg , que nous n'avions pas vue la veille. Nous errions dans les fossés ; nous mesurions la Tour-Fendue , en détachant à grand'peine quelqu'une de ses pierres. Déjà quelques ombres d'étudiants erraient sous les hauts arbres du Friesenberg , et une vieille Anglaise , bas-bleu incompris , faisait des vers sous leur kiosque. Pendant ce temps , on nous préparait le déjeuner du matin à la Restauration où nous avons soupé au clair de lune ; si bien que , saturés de beautés , rafraîchis par l'air pur , l'estomac aiguisé par cette première fatigue de la journée , nous allons faire honneur aux œufs frais , au jambon de Mayence et au vin du Rhin qui nous attendent. Camarades de voyage , vous aurez comme moi , je l'espère , une place dans vos souvenirs pour ce déjeuner d'Heidelberg ?

Il est du devoir de ma reconnaissance de dire ici qu'un très-gentil jeune homme , sachant très-bien le français , vint nous trouver à l'heure de ce far-niente , et après nous avoir fait acheter de charmantes gravures des ruines , dont , avec beaucoup d'autres , je dois composer pour ma mère , selon ma coutume , un album de notre voyage , apprenant que l'on nous avait laissé ignorer l'existence d'un musée dans le château , s'offrit de nous le faire voir. Vous comprenez que , nos forces renouvelées , nous acceptons de grand cœur.

Je ne vous redirai pas les mille curiosités que nous passons en revue dans ce musée. Armures , vêtements , meubles , tapisseries , peintures , statues , monnaies , toutes choses ayant appartenu au château , viennent tour à tour exciter notre admiration. Ici , c'est une charte que l'on prétend remonter à Charlemagne , dont on nous montre la signature ; là , une bulle du pape Alexandre IV , à la date de 1225 ; plus loin , l'anneau de Luther ; partout de ces objets dont les singularités jadis ont un nom dans l'histoire , mais dont je n'entreprendrai pas le catalogue.

Enfin , saturés de voir , et guidés par notre intéressant cicerone , qui nous fait passer sous la Grande-Halle , nous allons prendre le *Chemin des Philosophes* , au-dessous du jardin de Clara de Detten.

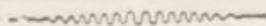
— Mais quelle est donc cette Claire de Detten dont le nom a souvent frappé mes oreilles depuis que nous parcourons ces ruines ? demande ma mère au complaisant jeune homme.

— Madame , répondit-il , Frédéric le Victorieux avait pris pour femme une jeune fille de sa cour , née à Augsbourg , de parents obscurs , mais qui méritait qu'un héros descendît

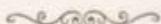
jusqu'à elle. Clara Detten possédait de grandes qualités ; il paraît toutefois que les charmes de sa voix surtout lui gagnèrent le prince. On sait que dans l'intimité Frédéric l'appelait sa belle chanteuse. Au reste, elle ne fut pas affectionnée de lui seul. Tout son siècle l'aima. Les poètes l'ont célébrée à l'envi. Entre les historiens, ce fut à qui parlerait des agréments de sa personne et des charmes de son esprit. La prospérité la laissa toujours bonne, douce, affable, sensible, heureuse d'obliger. Loin d'oublier les jours de son humilité, elle se plaisait à les rappeler. Le vallon du hameau de la montagne, qui était devenu son jardin, est le lieu qu'elle avait consacré à ces humbles souvenirs. C'est là qu'elle allait, nouvelle Esther, fuyant le faste de la cour, chercher dans la retraite et le silence une image de sa simplicité première. Sa postérité subsiste encore dans la noble famille des Lowenstein.

— C'est ainsi, fit madame Daurey, que la vertu laisse toujours un parfum derrière soi.....

Mes amis, pardonnez-moi, ou peut-être remerciez-moi d'arrêter enfin ma plume. Je termine. En arrivant dans la vieille cité d'Heidelberg, nous visitons son église, coupée en deux par un mur, et catholique d'un côté, protestante de l'autre ; la fameuse Université, qui possède la belle bibliothèque du château ; la *Maison des Chevaliers*, qui, à elle seule, mériterait dix pages ; le pont du Neckar, et enfin, harrassés, nous allons à l'hôtel Schreider, jouir d'un repos bien mérité.



IV.



Spire. — Souvenirs des temps passés. — *Manheim* et ses beautés. — Voyage à pied. — Un Etudiant allemand. — *Worms* et ses splendeurs. — Les Juifs de Worms. — Impressions et Paysages. — Le Baudet récalcitrant. — Le Fief de l'âne. — Une Aventure et ses suites. — *Darmstadt.* — Frédéric le Grand. — Aspects des Montagnes. — Bergstrasse et Odenwald.

— Quand nous serons à Spire, tout-à-l'heure, et que pour y arriver nous franchirons le Rhin, ce beau fleuve aura déjà rempli cent soixante-six lieues de son cours... dit Émile.

— Et ce fut à Spire qu'au III^e siècle, d'après Tacite, les Romains placèrent l'une de leurs plus importantes forteresses... ajouta Fernand; Drusus en fut le fondateur, et César y campa.

— Ajoute alors que les Huns l'ont indignement brûlée; mais que, rebâtie par Constantin, elle fut agrandie par Julien l'Apostat, mon misérable homonyme... fit Julien d'Harcourt.

— Et quelle est l'étymologie de ce nom Spire? demanda Gustave.

— Les Gaulois la nommaient *Neomagus*, et alors elle était la capitale des Némélis, répondit le docte Émile; après que Drusus y eut mis une forteresse, elle devint *Augusta Nemetum*; puis, à raison de la petite rivière Spira, qui coulait dans son voisinage, les Romains l'appelèrent *Spira*; maintenant les Allemands en ont fait *Speyer*, et les Français; Spire.

— Amis, comme moi, n'aimez-vous pas, continua mons Emile, à vous rappeler les faits qui se sont passés dans les lieux que vous visitez? Il me semble qu'alors je vis à deux fois, dans les temps passés et dans les temps présents.

— Alors, puisque tu es si fort sur l'antiquité, savant Emile, ne te mettrai-je pas, sans bonheur pour toi, au défi de me dire ce que fut jadis cette ville antique de Spire, vers laquelle nous cheminons, dit Fernand.

— Oh ! très-volontiers ! reprit Emile Daurey. Tu sauras donc, mon très-cher, que Dagobert, notre roi à nous, celui qui mettait sa culotte à l'envers, ayant fait là d'un temple de Mercure un couvent de Saint-Germain, y rappela les Carlovingiens qui l'habitèrent, et, après eux, les empereurs saxons.

Othon I^{er} y donna ensuite le premier tournoi.

Puis Conrad le Salique y bâtit le dôme ; vous savez qu'en Allemagne le dôme, *domus*, c'est la maison de Dieu, l'église, le munster, la cathédrale enfin, et qu'il en fit la capitale de l'empire.

— De la cathédrale ? dit Julien, le clown.

— Mauvais plaisant ! de Spire, dit Emile.

Ensuite Conrad II en a fait la sépulture des empereurs, si bien que tour à tour Conrad II, Henri III, Henri IV, Henri V, Conrad III, Philippe de Souabe, Rodolphe de Habsbourg, Adolphe de Nassau, Eubert d'Autriche, vinrent y prendre place dans le caveau de l'arrière-chœur.

J'ajouterai que Spire a subi onze sièges des Vandales, des Huns, des Allemands, des Français ; qu'elle a eu la Chambre impériale, qu'elle a possédé les Diètes dont maintenant Francfort a l'image, et que de grande cité la voici tombée à l'état de bourgade.

— Pauvre Spire, quel soupir ton souvenir m'inspire ! dit Julien. Oui, tu fus jadis la ville des Diètes, comme, là-haut, Bâle fut la cité des Conciles ; Francfort, là-bas, la ville des Elections, et Aix-la-Chapelle, plus loin, la ville des Sacres....

— Quelle érudition vous dépensez là, mes amis ! dit Gustave. Je regrette vraiment que nous n'ayons pas à notre suite quelque sténographe qui recueille les bribes de vos doctes discours.

— Tes vœux sont exaucés, mon bon ; voici René, gravement assis sur son baudet, qui a tiré ses crayons et son calpin, et il prend note de ce que vous dites, je le parie !

— Faisons-lui lire ce qu'il écrit... dit Emile.

— C'est cela... Ici, René, et pas de façons, ou nous te déposédons de ta bête... dirent les quatre écoliers.

— Contre la force il n'y a pas de résistance, articula gravement René, tout en donnant un coup de talon au baudet qui le portait. Messieurs, silence, écoutez !

Moi, René Maugras, je suis chargé de la rédaction du VI^e chapitre d'un ouvrage intitulé : EXCURSIONS SUR LES BORDS DU RHIN. La plume n'est pas plus mon fait que la langue, j'en fais ma coulpe. Je rumine, et voilà tout ! On le dit du moins. Néanmoins, je dois me soumettre. Donc j'écris mon chapitre, et pour ce, je n'ai qu'à transcrire les bavardages sans fin de mes compagnons de voyage ; de cette façon, je me tirerai d'affaire sans beaucoup de frais.

Mais il faut un petit préambule ; le voici :

Madame Daurey s'est trouvée fort souffrante le lendemain de nos longues excursions

dans les ruines d'Heidelberg. Je ne sais pas ce qu'ils avaient trouvé tous de si charmant à étudier tous ces granits, tous ces grès, et ces antiques maçonneries. Mais enfin, à chacun son goût. Donc madame Daurey, malade, a pris le parti d'aller directement à Francfort, où elle nous attendra à l'Hôtel du Cygne, *Schwern* en allemand. Nous avons tous voulu la suivre : mais, dans sa bonté, elle a exigé que nous ne perdissions rien de notre voyage. Alors le tyran Verbedur a transigé avec nous. Il a tenu à suivre la malade, et, pour nous éprouver, j'en suis certain, pour nous former, pour étudier notre tempérament, n'a-t-il pas eu la bonne idée de nous dire :

— Mes amis, voici cinq cents francs. Vous allez vous mettre au dos le sac de voyage, prendre le bâton à la main, couvrir votre tête de vos larges chapeaux de paille, revêtir vos blouses de coutil, et tous ensemble partir pour Schwetzingen, à pied, comme de vrais hommes, et de là vous rendre, à pied toujours, à Spire. Vous visiterez la ville. De là vous irez à Manheim, de Manheim à Worms, puis à Darmstadt, et enfin à Darmstadt vous prendrez le chemin de fer pour vous reposer et nous rejoindre à Francfort.

Tous mes camarades riaient sous cape en entendant ce discours, plus charmant pour eux que les brises du soir. Pour moi, fort mauvais marcheur, car j'ai l'infirmité de porter un gros corps, je rageais en dedans. Mais il fallait ne dire mot....

On me fit le trésorier de la bande, comme le plus sage de tous, et nous partîmes.

Franchement, en arrivant à Schwetzingen, qui n'est qu'à deux lieues d'Heidelberg, j'étais éreinté, tandis que mes drôles voletaient comme des papillons. Je fis alors un coup d'Etat. Laissant mes compagnons prendre l'avance, j'allai droit à un paysan qui travaillait dans la plaine à recueillir ses pommes de terre.

— Combien votre âne ? lui dis-je.

L'homme ne me comprit pas ; mais sa femme, qui a eu pour premier mari un soldat français resté dans le pays, dit :

— Ce monsieur veut acheter ton âne, mon vieux. Voilà une belle occasion de t'en défaire.

— Quinze thalers... dit le paysan dont la mine devint narquoise.

— Je vous en offre dix... répondis je.

— Donne-le, Fritz... fit la femme.

Bref, j'obtins mon âne, qui pour selle n'avait qu'un lambeau de vieille tapisserie, et me voilà à califourchon, rejoignant les amis au grand trot. Sans doute afin de les saluer et de me faire honneur, la bête se mit à braire en les voyant, comme si elle eût retrouvé sa famille. Je vous laisse à penser quels furent les rires et les sarcasmes qui m'accueillirent... Mais je m'inquiétais bien des calembourgs ; j'étais à l'aise, je laissai dire.

Au moins, comme un docteur dans sa chaire, je n'ai plus qu'à m'occuper de ma rédaction. Aussi j'écris toutes les billevesées de ces têtes folles :

— Quand nous serons à Spire, tout à l'heure....

C'est ce que vous avez déjà lu au début de ce chapitre, lecteurs, et je vous en fais grâce.

Excursions,

— Farceur de René ! cria Emile , son hypostase est-elle à l'aise là-dessus...

— Laisse-le donc sur son âne... dit Julien , qui se ressemble s'assemble. Pour nous , parlons de Spire. Tenez , voici sa cathédrale qui nous apparaît dans toute sa magnificence. Vous voyez que le soleil traite la vieille cité avec autant de magnificence que si elle était encore la reine de l'empire.

Bientôt , après avoir passé le Rhin dans un bac , nous entrons dans Spire. Je mets mon baudet à l'hôtellerie , je commande un déjeuner confortable par la bouche d'Emile , fort expert sur ce terrain , et nous voici prenant un guide qui nous dirige sans transition vers la basilique de Conrad II.

— Ce beau *morceau* , nous dit-il , est l'ouvrage de Conrad le Galien , et ce fut à l'occasion de la chute de son fils Conrad , qui périt en tombant de la plate-forme du château de Limbourg , que l'empereur , pour céder aux instances de sa pieuse femme Giselle , édifia ce dôme en l'honneur de la Vierge Marie , et pour apaiser le ciel. Toutefois , ils ne survécurent pas à son achèvement ; Conrad II , Henri III et Henri IV y mirent la dernière main , et y firent enterrer le fondateur , sa femme , et s'y réservèrent des places ainsi qu'à leurs successeurs.

C'est l'un des plus beaux édifices du XI^e siècle.

— Et elle est encore aujourd'hui d'une beauté sublime ! dit Emile.

— Ah ! monsieur , reprend le cicerone qui se pose en artiste et s'exprime en très-bon français , elle a bien été restaurée au XV^e siècle , mais vos compatriotes l'ont affreusement dévastée en 1689 , lorsque Louis XIV enleva de notre ville le siège de la Chambre impériale et la fit transférer à Wetzlaar. Elle fut encore remise en état vers 1772 , mais votre révolution ramena les Français en 1794 , et quels dégâts n'y firent-ils pas ! Ils étaient si peu chrétiens alors.....

— Dites qu'ils étaient fous... fit Julien , et ne vous gênez pas.

— Enfin , en 1816 , le roi de Bavière l'a relevée de ses désastres , et on a orné l'intérieur de ces fresques magnifiques.

— Magnifiques est le mot... dit Emile , qui lorgne les peintures en connaisseur et n'est pas très-sûr de son affaire.

— Ce munster a entendu la grande et éloquente voix de saint Bernard , qui y prêcha une croisade en présence de Conrad III de Hohenstaufen , reprend ce guide. Aussi , tout ému , le prince se couvrit de la croix , et comme le peuple enthousiasmé , voulant porter en triomphe le fameux prédicateur , faillit l'étouffer , l'empereur le mit à cheval sur son dos et le déroba respectueusement à la foule.

— Mais à propos , c'est dans cette même église , je crois , dit Gustave , que saint Bernard ajouta au cantique *Salve Regina* ces mots : *O clemens ! ô pia ! ô dulcis Virgo Maria !*

— Oui , c'est vrai , et ces mots doivent être gravés là sur une plaque de métal scellée

dans le pavé, de manière que le mot *Maria* est juste devant la Sainte Vierge... dit Fernand; j'ai lu cela quelque part.

— Meinhers, cela n'est plus; l'inscription a disparu. J'ignorais ce fait, car je suis protestant.... Mais je n'en aime pas moins les catholiques, et je vous avoue que, pour ma part, je crois plus au salut de l'âme des catholiques qui n'ont qu'une même foi; qu'à celui des protestants qui croient ce qu'il leur plaît de croire...

— L'aveu a son prix! fit Gustave.

Sur ce, notre homme nous conduit au tombeau des empereurs. Au-dessus s'élèvent des sarcophages en marbre rouge. Des épitaphes sont fixées sur ces dernières demeures des souverains. Lues horizontalement, et de sarcophage en sarcophage, ces épitaphes produisent ces vers :

Illus hic. — Pater hic. — Avus hic. — Proavus jacet istic.

Hinc proavi conj. — Hic Henrici senioris.

J'ai dit les noms des empereurs enterrés en ce lieu : les autres princes ont été emportés par le vent qui souffle, et sont tombés comme la paille de l'aire, Lothaire II, Frédéric-Barberousse, Henri VI, Othon IV, Frédéric II, Conrad IV, Guillaume, Richard de Cornouailles, Alphonse de Castille, les uns ici, les autres là; cet autre en Angleterre, cet autre encore en Espagne.

— A cette heure, montrez-nous la ville... dit Emile au guide en sortant de la cathédrale.

— Eh mon Dieu! répondit l'Allemand, la cathédrale exceptée, Spire n'a jamais pu se relever de ses ruines. Vous en aviez fait, en 1794, le chef-lieu du département du Mont-Tonnerre; 1815 l'a rendue à la Bavière : maintenant elle est la pauvre tête du Palatinat bavarois, et le siège d'un évêché catholique. Il y a cependant des antiquités...

— Des antiquités! interrompit Emile... Barbare, vous ne nous en disiez rien. Vite, vite aux antiquités.....

Alors nous allons voir l'*Alta-Porta*, vieille tour assez haute qui ne manque pas de physionomie aux yeux de l'archéologue; puis la *Tour des Païens*; le *Ritscher*, où se tenaient les Diètes de l'empire, et la *Monnaie*. Nous visitons aussi les ruines du *Palais des Templiers*, qui fut démoli en 1823, puis nous retournons à l'hôtel, où nous attend un repas bien mérité.

— Car, comme le dit Emile, si nous sommes dans la ville des Diètes, ce n'est pas un motif pour nous mettre à la diète.

Puis il ajoute tout aussitôt, en prenant une pose doctorale devant le garçon qui nous sert :

— En examinant cette *Tour des Païens*, tout-à-l'heure, je me rappelais que bien des points de ces contrées et d'autres ont leurs souvenirs des païens. Près d'Heidelberg, sur

Geilsberg, j'ai vu le *Trou des Païens*; à Winkel, je sais que nous verrons la *Rue des Païens*; enfin, à Wiesbaden, on m'a annoncé que je trouverais le *Mur des Païens*.

— Mais à Caub, où nous passerons aussi, il y a bien le *Pont des Païens*... dit Fernand.

— Tout cela prouve que les païens, Gaulois, Germains, Francks et Romains, ont passé par là avec leurs stupides idoles, et que, dépossédés des lieux qu'ils ont occupés, notre religion chrétienne n'a laissé subsister d'eux que des monuments ruinés comme leur Olympe. . dis je, moi, René.

— Quelle profondeur d'idées! clamèrent en chœur mes camarades.

Le lendemain, au point du jour, sages comme des philosophes, usant de notre liberté sans en abuser, ne nous permettant rien que ce que nous nous serions permis sous les yeux de notre cher maître, nous cheminions vers Manheim, mes amis à pied, comme de gais touristes, moi sur mon âne, comme un marchand de légumes du grand-duché de Bade.

Nous déjeunons à *Schifferstadt*, où Emile, en guise de trouvère, nous raconte qu'Othon IV, surnommé Othon le Grand, qui faisait le siège d'Eberstein, au-dessus de Baden-Baden, dont on voit les ruines, suspendit subitement ses manœuvres et fit annoncer un grand tournoi qui devait avoir lieu à Spire.

Les comtes d'Eberstein, profitant de la trêve, vinrent, eux aussi, à ce tournoi, qui réunit une foule de chevaliers de toute l'Europe.

Un bal suivit la fête militaire.

Au moment le plus animé des danses, on prévint en secret les trois Eberstein que, la nuit même, Othon devait reprendre les hostilités et attaquer leur château.

Le lendemain, au tournoi, Othon IV ouvre les barrières de la lice et somme les trois Eberstein de combattre, comme ils l'ont promis. On ne les trouve plus.

L'empereur, dans sa colère, fait aussitôt donner le signal d'un furieux assaut contre le château. Mais les trois frères, rentrés à temps, battent les troupes d'Othon.

Plein d'admiration, l'empereur négocie la paix et donne même sa fille pour femme à l'un des comtes.

— Terre! terre! criai-je quatre heures après à nos amis, en leur montrant, du haut de ma monture, Manheim qui nous apparaissait à l'horizon.

— Voici le théâtre de la gloire de Schiller, l'admirable poète allemand... dit Julien. C'est ici que la fameuse pièce *des Brigands* de cet auteur fut représentée en 1782. Là aussi, le poète épousa Laure Schwan, qui lui apporta le bonheur.

— Ce qui valait tout autant que la gloire, ajouta Gustave.

— Illustre antiquaire, incomparable tourbillon, deux titres bien différents, très-cher Emile enfin, dit Fernand, faites-nous l'historique de Manheim, vous, le flambeau des vieilleries et notre phare dans le tohu-bohu des chroniques...

— Mannus, le roi fabuleux des Teutons, est peut-être bien le fondateur de cette vieille cité... répondit Emile.

— Vieille !... interrompit Julien... Mais Manheim me semble tout neuf : ce beau badigeon blanc indique une cité moderne.

— *Nimium ne crede colori...* reprit Emile. Manheim est vieux, si vieux, qu'il y a des gens qui le confondent avec le *Mannheim* de la mythologie du nord, et qui veut dire *habitation des hommes*.

On trouve le nom de Manheim dans les chartes de 765; mais alors ce n'était qu'un hameau. L'électeur-palatin Frédéric IV, dont nous avons déjà entendu l'histoire à propos d'Heidelberg, fut le premier prince qui lui donna la vie. En 1606, il y construisit un château et y accueillit les protestants persécutés.

Cette nouvelle cité fut assiégée et saccagée par Tilly, en 1622. En 1652, elle fut reconstruite par Charles Louis, fils de l'infortuné prince d'Heidelberg, Frédéric V.

Mais la guerre de la succession d'Orléans lui amena les Français, qui la rasèrent totalement en 1688.

— Nos compatriotes n'aimaient pas la barbe à cette époque, dit Julien avec un grand sérieux.

— Reconstituée en 1698, par l'électeur Frédéric-Guillaume, son successeur, Charles-Philippe, en 1720, d'Heidelberg vint demeurer à Manheim. Alors Manheim eut une certaine splendeur : mais Charles-Théodore, électeur de Bavière en 1777, l'ayant quitté pour résider à Munich, Manheim tomba en décadence. Enfin, assiégée, bombardée, prise et reprise tour à tour par les Français et les Autrichiens, en 1794 et années suivantes, Manheim eut beaucoup à souffrir.

— Décidément, nous n'aurons que des *de profundis* à y chanter... fit encore Julien.

— Maintenant qu'elle appartient au grand-duché de Bade, continua Emile, elle se livre tout au commerce.

— Ça lui est facile, assise qu'elle est sur le Rhin et le Neckar... dit Fernand. C'est là qu'on y fabrique le tabac du Palatinat

— Alors nous y fumerons de bons cigares ! dit encore le bavard Julien.

— Moi, je trouve, dit Gustave, que tout en communiquant par un pont de bateaux avec la rive gauche du Rhin, et par un pont suspendu avec le Neckar ; nonobstant ses bateaux à vapeur et ses chemins de fer, Manheim est loin d'avoir l'aspect pittoresque des autres villes du Rhin.

— Elle ressemble à un œuf, continua Fernand. Voici ses deux larges rues qui se croisent et la divisent en quatre quartiers. Oh ! c'est singulier ! voyez donc sur ces murs, quartier P, quartier Q, quartier G, X...

— C'est une manière d'apprendre à lire aux habitants... dit Julien : s'ils ne sont pas lettrés, ce ne sera pas la faute des magistrats. Je trouve cette idée délicieuse.

— Voici le château, mes amis... reprit Gustave. Quelle façade... Diavolo! mille cinq... cents fenêtres; un, deux, trois... douze pavillons.....

— Et cinq cents chambres... ajouta un homme qui passait.

— Rien que ça? fit Julien. On devrait bien nous en prêter cinq seulement: nous ferions l'économie d'un hôtel...

— Meinherr!... dit un guide...

— Meinherr!... dirent vingt guides...

— Nous sommes Français, et ne connaissons pas votre iroquois... dit Julien.

— A moi la préférence, alors, dit un autre guide plus timide; je sais le français, moi, Messieurs, et je vous montrerai les curiosités de la ville...

— Qui sont? demanda Julien.

— Le cimetière...

— Bon! voilà cet homme, un vampire sans doute, qui nous propose le cimetière comme une curiosité... s'écria Julien.

— Oui, Monsieur, tous les étrangers le visitent.

— Et pour voir? fit Julien.

— Le tombeau du poète dramatique Kotzebue, et celui de son assassin, l'étudiant Sand... répondit le guide.

— Allons, allons tout de suite, fit Emile, toujours curieux de ce qui offrait une tragédie. Vous nous conterez là-bas votre assassinat, sur les lieux mêmes.

— Attendez donc au moins que j'aie mis mon âne quelque part... m'écriai-je, tout contrarié de me voir entouré d'une foule de gamins qui devisaient sur la longueur de mes jambes.

— Mets-le dans ta poche et porte-le à ton tour!... me cria Julien.

Et, sans souci de mon embarras, mes cruels amis me laissèrent en plan sur la place de Manheim. Heureusement un hôtel me montre sa légende bienfaisante: je confie mon baudet à un garçon, je demande l'heure du dîner de la table d'hôte, et me voilà galopant après mes infidèles.

Je les rejoignis au cimetière, juste au moment où le guide, entouré de mes compagnons, assis sur la tombe du poète, disait:

— Tout près du théâtre, à quelques pas de l'église et de l'ancien collège des Jésuites, se trouve une maison où, le 23 mars 1819, à cinq heures du soir, un étudiant d'Iéna, Louis Sand, frappa le poète Kotzebue de quatre coups de couteau. La victime mourut sur-le-champ, et on l'enterra le lendemain. Quant à Sand, il fut décapité sur cette place là-bas. Mais le peuple fit de ses funérailles une manifestation toute à sa gloire.

— A la gloire d'un assassin? dit Emile.

— Oui, Monsieur, parce que Kotzebue avait usé de son talent d'écrivain pour jeter sur

les hommes et les choses le venin de la haine, de la passion, du fiel le plus amer et de l'injustice la plus révoltante.

— Alors il a été puni par où il a péché.

Nous laissons là Kotzebue et Sand pour aller voir la ville. Mannheim n'a pas de monuments, et pour bien dire il n'y a qu'une rue : qui en a vu une, les a vues toutes. Rien n'est plus uniforme, plus régulier, plus gracieux à l'œil : mais par là même rien n'est plus monotone.

Alors nous dînons à l'Hôtel du Palatinat, dont je vous recommande, lecteurs, le vin et les carpes du Rhin ; après quoi, nous allons entendre la musique qu'une société de virtuoses fait entendre aux belles dames de Mannheim, sous les admirables arbres du parc, et enfin nous nous couchons.

Pour punir mes camarades de leur gourmandise de la veille, car ils ont trop bien dîné à l'Hôtel du Palatinat, comme c'est un vendredi qu'ils cheminent et que je chevauche de Mannheim à Worms, où nous nous rendons, je leur commande un déjeuner de Trapistes à *Frankenthal*, petite ville industrielle d'à peu près cinq mille habitants, jointe au Rhin par un canal. Et puis, comme je vois qu'Emile tire la jambe assez fort, et qu'il reste souvent à l'arrière de notre troupe, que souvent je précède, ainsi qu'un trompette envoyé à la découverte, je le fais monter sur ma bête, et m'impose à moi-même la pénitence de deux à trois lieues faites à pied.

Nous approchons de la ville, lorsque nous rejoignons un étudiant d'Heidelberg qui se rend à Worms, et qui, sachant le français, se met à nous dire que, comme nous, il a plaisir à courir les champs, et nous demande la permission de se joindre à notre troupe jusqu'à notre arrivée.

— Je serai de grand cœur votre cicerone, nous dit-il, et j'aurai gloire à faire à des Français les honneurs de ma patrie.

Et là-dessus le voilà qui nous raconte que, la veille, il a voyagé avec un autre Français, fort bon de caractère, assez instruit, et qui vient à distance, le jour même, de Mannheim à Worms. Le portrait qu'il nous fait de ce voyageur nous donne à penser que ce Français n'est autre que M. Verbedur.

— Cela n'est pas possible... dit Emile : M. Verbedur est avec ma mère ; et d'ailleurs, à quel propos marcherait-il à notre suite, en tapinois, et comme un espion...

— Pour s'assurer si nous nous conduisons en preux et chevaliers... dit Julien.

Mais bientôt nous cessons nos conjectures, et nous laissons M. Verbedur à lui-même.

— Quelle idée je me fais de Worms, et comme je l'attends avec impatience, tout en allant à elle et en l'appelant de tous mes vœux... dit Emile, qui a quitté sa monture pour se trouver plus en contact avec l'étudiant. J'ai tant de fois lu son nom dans l'histoire, que je me fais d'elle la plus belle idée...

— Vous vous représentez *Worms*, comme *Manheim*, tirée au cordeau, ses maisons mises en bataille comme les soldats d'un régiment? demanda notre nouveau camarade.

— Pas le moins du monde, reprit Emile : c'est une ville qui a vu les Gaulois, les Romains, les Barbares, les Francs, qui a subi le joug de bien des souverains; je me la représente toute convertie de rides, vieille, cassée par l'âge, mais belle dans sa vétusté.

— Eh bien! vous ne vous écarterez pas de la vérité, et vos paroles prouvent en faveur de votre judiciaire, reprit l'étudiant.

Figurez-vous de vieux remparts effondrés, soutenus par quelques tours éventrées, dix-huit, pas moins : ici la tour *Nideck*, ici la tour *Carrée*, *Frawenthurm*; j'en passe, et des plus belles. Représentez-vous dans cette enceinte de vieux murs, jusqu'à quatorze ruines d'églises, dont ceux qui en habitent les cryptes, ou tout au moins les échoppes laissées debout, ignorent les noms; entassez autour du *munster* de l'élégante *Sancta-Cæcilia* disparue, de *Saint-Mang* effacé, de *Saint-Johann* détruit, des groupes d'antiques maisons à pignons, de vieux palais lézardés; faites les rues étroites, tortueuses, comme votre antique *Lutèce* jadis; appelez vos jeunes idées d'artiste pour reproduire une cité comme en créait le moyen-âge, et vous aurez la vieille ville de *Worms*, que j'aime parce qu'elle a vu bien des âges, parce qu'elle ne ressemble en rien à tout ce qui est nivelé, tendu, raide, affecté, prétentieux, mais que tout, chez elle, est crénelé, dentelé, brodé, festonné, ouvré, fouillé, ruiné par la main du temps.

— Vous l'aimez, enfin, parce que c'est là que git le foyer de papa et de maman? dit Julien.

— Oui, je l'aime parce qu'elle est ma patrie, et que je suis fier de sa gloire passée...

Car, sachez-le, Messieurs,

Worms a vu vaincre César;

Attila passa un jour à la portée des flèches de ses murs;

Elle fut la *Vormatia* des Vangions;

Drusus changea son nom en celui de *Barmitomagus*;

Brunehaut résida dans son enceinte;

Charlemagne y épousa Fastrade;

Dans son jardin des Roses, Sigefroi vainquit un dragon;

En face de son *munster*, Chriemhil osa dire à Branchil :

« Arrière, vassale! la vassale ne passe pas avant la reine! »

A l'une de ses diètes, Luther discuta devant Charles-Quint; et avant de s'y rendre, osa dire :

« Y eût-il à *Worms* autant de diables que de tuiles sur les toits, j'irais de même. »

Worms fut la capitale des rois francs;

Elle eut la cour judiciaire des empereurs;

Worms possède des fresques byzantines, des peintures flamandes, des bas-reliefs de

divers siècles reculés, des chapelles au gothique fleuri, des tombeaux neo-paiens, des palais aux armoiries coloriées, des entre-colonnements peuplés de statuettes ;

Elle avait la *New-Thurm*, avec flèche aiguë et huit tourelles qui terminaient la pointe orientale de ses fortifications ;

Worms a sa voie romaine qui côtoie le Rhin ;

Worms a pour horizon les Vosges de France et le Taunus d'Allemagne ;

Elle n'a plus, il est vrai, sa magnifique porte de Mayence, ni l'église octogonale de Saint-Jean, ni le superbe cloître du munster ; mais, dans les champs qui l'entourent, elle montre encore sa nef de Notre-Dame ;

Et puis elle a Saint-Ruprecht, elle a son dôme !

— Vous êtes parfaitement plein de votre sujet, mon cher, et il est digne d'inspirer... fit Julien.

— Mais vous oubliez une chose, Meinherr, ajouta Emile : c'est que Worms est le berceau de la célèbre épopée des *Nibelungen* !

— Les *Nibelungen* ! qu'est-ce que cela ? m'écriai-je involontairement du haut de mon âne, qui trottait côte à côte avec ses camarades... Oh ! pardon... avec mes camarades.

— Monsieur, les *Nibelungen* sont un ancien poëme héroïque allemand, répondit l'étudiant, ainsi nommé de l'ancienne et puissante famille de l'antique Bourgogne. La funeste destinée de cette famille, victime de grandes et fortes passions, forme le sujet de l'épopée. Les héros sont Siegfried, fils du roi Sieeglin de Sunten, sur les bords du Rhin, et de Chriemhild, sœur de Gunther, roi des Bourguignons, et Gunther et Brunhild, dont l'origine septentrionale est fabuleuse. Siegfried est tué par Hugen, poussé par son beau-frère, jaloux d'un côté de satisfaire la haine de Brunhild, dont l'orgueil a été blessé par les paroles de Chriemhild que je vous ai dites, mais que vous n'avez pas recueillies, et excité de l'autre par l'envie de posséder ses immenses trésors. L'époque de ces événements remonte vraisemblablement au v^e siècle de l'ère chrétienne, et la scène est à Worms, où Chriemhild médite une vengeance qui amène la destruction de toute la famille.

— En résumé, de toutes les grandeurs de Worms, que reste-t-il ? dit Emile, toujours curieux de savoir à quoi s'en tenir.

— Monsieur, Worms, colonie romaine, capitale des Gaulois-Vangions, détruite par les Huns, rétablie par Clovis, dotée d'un évêché par Brunhilde, frère du palais de Dagobert, devenu ville libre de l'empire germanique, témoin de la paix conclue entre le pontife de Rome et Henri V, à l'occasion du différend de l'investiture ; spectatrice de tournois, de diètes et de conciles ; comprise dans la ligue des villes du Rhin, incendiée par les Suédois en 1602, mise à sac par la guerre de Trente-Ans, brûlée par celle de la Succession d'Orléans, témoin encore, en 1723, de l'alliance signée par l'Angleterre, la Savoie et la Hongrie, montre encore ses murailles écroulées pleines des monuments de l'antiquité et des arts.

— Et nous allons avoir le plaisir de les contempler... dit Fernand.

— Pas aujourd'hui, mon cher Français, car voici la nuit qui tombe, et nous avons encore une lieue à faire. L'obscurité sera complète quand nous arriverons. Vous n'aurez, pour ce soir, d'autre jouissance que de vous bien reposer à l'Hôtel du Rhin, et demain, de bonne heure, j'irai vous prendre. Ensemble nous visiterons mon beau vieux Worms, et après, vous accepterez d'un ami fraîchement éclos le déjeuner d'un frère.....

Chers lecteurs, je ne puis vous retenir à Worms trop long-temps : je vous dirai seulement qu'après une bonne nuit passée à l'Hôtel du Rhin, notre jeune Karl Rudiger vint nous prendre, selon le programme, et nous montra sa ville natale ; puis, après une visite détaillée à toutes les curiosités de Worms, il nous fit asseoir, malgré les difficultés que nous inspira sa courtoisie, à un festin paternel offert de la meilleure grâce.

En retour, nous le priâmes d'accepter, comme souvenir de ses amis d'un jour, une superbe pipe de Kummer. Car il faut vous avouer que le bon Rudiger fume comme... un Allemand.

— Franchement, cette ville de Worms était à étudier, surtout au point de vue de son ancienne architecture... disait Emile, lorsque nous prenions le chemin de Darmstadt par Bensheim, où nous passâmes le Rhin. J'ai surtout admiré la beauté des murs de la ville du côté du Rhin, aussi bien que des tours.

— Et la cathédrale donc, qui est un vénérable monument du VIII^e siècle... interrompit Julien. Ces vieilles de Worms devaient te plaire en effet. Pour mon compte, je me suis surpris à admirer les deux chœurs, coiffés de leurs coupoles et couronnés de leurs tours. Nous avons retrouvé là le style teutonique. Les voûtes ogivales sont du meilleur effet : et cependant les murailles nues inspirent la mélancolie.

— J'espère que la grande rose du chœur t'a égayé davantage : ses mille couleurs plaisent tant à l'œil... dit Gustave. Moi, j'ai eu plaisir à voir la colonnade extérieure, et, au sud, le riche portail du XIV^e siècle.

— Et que dites-vous de l'église de Saint-Martin, du XI^e? demanda Fernand. Sa grande porte est richement décorée, j'espère?

— Enfin tout est beau là, comme à Saint-Paul, comme à Notre-Dame, avec ses peintures de la mort de la Sainte Vierge, comme tout ce que renferme Worms : c'était à y passer huit jours... dit Emile.

— Ce que vous ne savez pas de Worms, fit Julien, car c'est à moi seul que Karl l'a raconté, c'est que cette ville est la patrie des Dalberg, la plus noble et la plus ancienne famille de la chevalerie allemande. Les services de ces Dalberg furent si éclatants, qu'à chaque couronnement le nouvel empereur, lorsqu'il créait des chevaliers, demandait d'abord :

« Est-ce qu'il n'y a pas un Dalberg ici? »

Et s'il y avait un Dalberg qui ne fût pas encore chevalier, c'était lui qui recevait le pre-

mier l'accolade. Suivant la tradition, le premier des Dalberg serait venu à Worms avec la 22^e légion romaine.

— Celle qui était à la prise de Jérusalem par Titus ? dit Gustave.

— Précisément, répondit Julien. Et, suivant une autre tradition que m'a racontée Rudiger, une colonie juive se serait établie à Worms 588 ans avant J.-C.

— Avant J.-C. ? dit Emile.

— Oui, mon très cher... continua Julien. Ce qu'il y a de positif, c'est qu'au moyen-âge, aucune ville d'Allemagne n'avait de communauté juive plus nombreuse, de synagogue plus ancienne.

— Je sais, par exemple, reprit Emile, que d'après la vieille chronique des Juifs de Worms, leurs ancêtres se seraient tellement plus dans cette ville, qu'ils ne pouvaient se décider au retour dans leur terre natale. Mais les prêtres de la terre promise les menacèrent de la punition divine, parce que Dieu avait commandé aux Juifs de célébrer leurs trois grandes fêtes à Jérusalem. A quoi les Juifs de Worms répondirent :

« Nous habitons déjà sur la terre promise, celle de Worms, qui est une petite Jérusalem, et notre synagogue un petit Temple. »

— A moi, Gustave Famido, ce matin, un homme de Worms me disait que la terre du cimetière des Juifs, dans la ville, a été apportée de Jérusalem...

— Eh bien ! tant mieux pour les Juifs, et silence sur Worms, en voilà assez comme cela ! dit Fernand. Occupons-nous du Rhin, des champs, des montagnes et des bois, et laissons les vieilles cités à leurs légendes et aux parietaires qui rongent leurs murailles....

— A propos, René, dit Emile, que feras-tu de ton âne quand nous allons arriver à Darmstadt, où le chemin de fer nous attend pour nous réunir à ma mère, à Francfort ?

— Mais tout bonnement je le revendrai, comme je l'ai acheté : ce sera pour le premier paysan venu une bonne fortune que maître Aliboron mis en vente... répondis-je.

— Oui, avec cela qu'il va si agréablement au galop, répondit mon interlocuteur, j'ai gagné un lombago à me servir de ta maudite bête...

— Allons donc ! Depuis cinq ou six jours que je l'enfourche perpétuellement, je m'en trouve fort bien, moi ! dis-je, et depuis que Férulus, c'est le nom que j'avais donné à mon âne, est à mon école, il a considérablement gagné : je puis dire que je l'ai formé, et qu'il a une valeur double de son estimation primitive...

— Alors, prouve-le, mon gros Silène, en lui faisant passer ce ruisseau, cria Julien en ricanant ; comme il n'y a pas de bac ici, force est à ton talent d'écuyer de passer cette petite rivière sur ta bête, ou toi de la porter dans tes bras, car je sais qu'en général les roussins d'Arcadie n'aiment pas les gués. Pour nous, voici de magnifiques pierres qui nous offrent un pont naturel.

Nous étions au pied du Mëlibocus, dont le sommet n'a pas moins de cinq cent trente-trois mètres de hauteur, à droite de notre route ; nous longions les dernières rampes de

l'Odenwald à gauche, et déjà nous apercevions les ruines des châteaux d'Alsbach et de Frunckenstein, lorsque nous arrivions à ce malencontreux ruisseau qui traverse le dernier village. Mes camarades franchissaient déjà la rivière à l'aide des pierres en question, quand ma farouche monture, se voyant face à face avec l'eau et peu sensible à l'harmonie de son courant, se prit à dresser les oreilles, à allonger l'arrière-train, à frapper du pied, et à pousser un si terrible cri de détresse, que les échos des montagnes en frémirent.

Mes amis, de l'autre rive où ils étaient arrivés, regardaient avec un rire qui n'avait rien de reconfortant, et je songeais à leur demander le secours de leurs bras pour faire avancer mon animal récalcitrant, lorsque soudain le terrible baudet, se laissant tomber sur le flanc dans l'endroit le plus marécageux, me jeta au milieu du plus affreux bourbier, dont la vase n'épargna même pas mon visage. Je fus un quart-d'heure à me débrouiller de ma chute et à me remettre sur pied. Et, lorsqu'enfin je repris la parfaite connaissance de ma position, je dois à mes amis de leur rendre cette justice qu'ils étaient fort empressés autour de moi....

Quant à l'âne, il galoppait dans la plaine, faisant mille cabrioles, prodiguant les péta-rades, et semblant fort heureux de jouir d'une liberté tout-à-fait illimitée.

Julien se chargea de le reprendre, et bientôt, en effet, il me l'amena soumis et dompté. Puis, une fois lavé, épongé, purifié, mais non séché, on me remit sur le bât, et, l'un tirant, l'autre poussant, on parvint à contraindre la bête de passer l'eau qui l'effrayait si fort.

Mais voilà qu'à peine de l'autre côté de la rivière, le vilain âne, au lieu de reculer comme naguère, se prend à fournir une course si précipitée, si rapide, qu'il me sembla que j'étais emporté sur le cheval Pégase, et qu'il m'enlevait vers l'Olympe à travers les airs.

Il ne s'arrêta plus, mes camarades courant à ma suite, de crainte d'accident, qu'au beau milieu du village de Frankenstein, à la porte d'une étable. Mais ce ne fut pas sans attirer toute la population, qu'il appela au dehors, sur les portes des maisons. Aussitôt un hurrah formidable fut poussé par la marmaille qui jouait, les femmes qui filaient, les hommes qui cheminaient :

— Le fief de l'âne ! le fief de l'âne !

C'était en allemand qu'ils criaient de la sorte ; mais j'eus, peu après, l'explication du cri, et je vous en donne la traduction.

Alors ce furent des rires, des clameurs, des pâmoisons sans fin. Une foule de paysans s'empressa autour de moi : l'un me tirait par la blouse, l'autre par les jambes.

— C'est un homme poisson ! disaient-ils en allemand ; il est tout mouillé... Il sort de l'eau....

Bref, mes amis arrivant, tout s'expliqua. On leur dit, et ils me l'ont raconté ensuite, qu'autrefois la ville de Darmstadt avait donné aux seigneurs de Frankenstein douze madlers de blé par an, sous le nom de *fief de l'âne*, à la condition que ceux-ci fourniraient un âne

sur lequel tout mari qui aurait été battu par sa femme traverserait le village. Or, cet usage s'était perpétué, et en ce moment, moi, pauvre René, j'étais pris pour l'un de ces infortunés époux.....

Jugez du rire de mes compagnons de voyage !

Une plus étrange circonstance vint mettre fin à cette étrange aventure. J'ai dit que mon âne s'était arrêté de lui-même à la porte d'une étable. C'était précisément l'étable qu'il avait occupée jadis, et dont la propriétaire, une brave femme, toute stupéfaite de revoir sa bête, se prit à pleurer, et saisissant la tête du baudet, l'embrassa de tout son cœur, au grand ébahissement de la foule.

Je ne reculai pas devant l'occasion de faire deux heureux. Avisant un paysan qui savait quelques mots de français, puisque c'était lui qui avait raconté l'histoire du fief de l'âne :

— Dites à cette femme, articulai-je le plus nettement possible, que, voyant sa grande affection pour un animal que la pauvreté l'avait forcée à vendre, sans doute, je lui en fais cadeau, et de grand cœur.

Parole d'honneur ! jamais il ne me sera donné de rendre quelqu'un plus heureux que ne le fut cette femme.

Après une collation, et quelques bouteilles de vin prises avec les paysans de Frankenstein, nous leur serrâmes les mains, et, reprenant notre route, deux heures après nous entrions dans la ville de Darmstadt, la capitale du grand-duché de Hesse-Darmstadt.

Autrefois castel romain, élevé à l'intention des Kats, peuplade fort remuante, Darmstadt avait été, jusqu'au XI^e siècle, un simple village, et n'obtint qu'en 1530 les droits de cité. Sous le landgrave Georges I^{er}, en 1567, elle devint sa résidence et acquit quelque splendeur. Mais, en 1647, les terribles Français la prirent. Il faut dire que, depuis 1814, Darmstadt est en grande prospérité.

Notre première station se fait à l'Hôtel de la Vigne : j'ai grand besoin de changer de vêtements, vous le concevez, lecteurs, et comme on en trouve difficilement à ma convenance, je suis obligé de prendre le paletot germanique d'un des garçons qui nous servent.

En second lieu nous parcourons la ville, et c'est bientôt fait.

Située à l'entrée de la montagne de *Bergstrasse*, Darmstadt se divise en ancienne et nouvelle cité. Les rues de la première, peu nombreuses, sont étroites et sombres ; les rues de la seconde, moins nombreuses encore, sont larges et spacieuses. Je signale surtout celle qui s'ouvre en face de l'embarcadère, *Luidgstrasse*, belle et fort longue, qui aboutit à une place décorée d'une colonne de bronze, piédestal de la statue du grand duc Louis I^{er}. C'est l'ouvrage de Schwanthaler. C'est à ce prince que la ville doit surtout ses embellissements. Un escalier en spirale nous permet d'arriver à la plate-forme du monument, et c'est jouissance, car de là notre vue s'étend, à la droite du Rhin, sur les chaînes du

Taunus, au nord, du Mélibocus à l'est, sur le mont Tonnerre plus bas ; puis en face sur la Bergstrasse et l'Odenwald, à l'ouest.

Nous nous rendons aussi au château du grand-duc, et nous y admirons de magnifiques collections d'histoire naturelle, des antiquités précieuses, une bibliothèque de cent soixante mille volumes, vingt-quatre mille manuscrits, et enfin une fort belle galerie de tableaux.

Je vous recommande aussi le nouveau palais, le théâtre, l'arsenal, l'église catholique et le palais des chambres.

Le soir venu, nous allons entendre la musique allemande sur les pelouses du parc, et non loin de l'orchestre, nous nous trouvons face à face avec un tombeau. C'est celui de la landgravine de Hesse, mère du grand-duc Louis I^{er}.

Sexu femina, ingenio vir !

Telle est la courte épitaphe qui le décore. En voulez-vous connaître l'auteur ? Frédéric le Grand !

Nous sommes au commencement de septembre, et déjà la rouille s'attache aux arbres et se confond avec la verdure. Pour aller à Francfort, dont nous prenons le chemin de fer, selon les instructions reçues, nous longeons la Bergstrasse, versant ouest de l'Odenwald d'un côté ; de l'autre, les premières ondulations du Taunus, et les dernières du Mélibocus. Ici, s'allongent leurs croupes avec leurs formes variées ; là, s'ouvrent des vallées charmantes ; plus loin, surgissent des villes et des villages riants au milieu de la verdure ; au-dessus, sur les hauteurs, au milieu de magnifiques vignobles, s'élèvent des châteaux ; au loin, le Rhin murmure et sillonne la plaine de son ruban d'or qui brille à travers les découpures des montagnes. Enfin, l'air et le climat sont des plus doux. Il y a certes, très-peu de chemins de fer, d'où le voyageur, commodément assis dans de délicieux wagons, puisse contempler une telle variété de paysages pittoresques.

Voici bientôt les clochers de Francfort qui nous apparaissent à l'horizon. Le visage d'Emile se colore ; c'est la preuve que son cœur bat à la pensée de sa mère qu'il va revoir...

Enfin le convoi s'arrête... Nous débarquons pour sauter aussitôt dans l'un des omnibus qui porte l'annonce de l'Hôtel du Cygne... Jugez de notre étonnement, lorsque nous nous y trouvons face à face avec M. Verbedur, arrivant avec nous, et par le même train...

Le digne homme, pour s'assurer de l'usage que nous ferions de notre liberté et veiller sur nous, nous suivant à distance et demeurant invisible, ne nous avait pas quittés d'une minute...

C'est là remplir son devoir de précepteur !

V.



Francfort-sur-Mein. — L'Hôtel du Cygne. — Le Suisse polyglotte. — Merveilleux-effet d'une calotte. — Ce que c'est qu'une ville libre. — Le Quartier des Juifs. — Monuments et Légendes. — Le Roemer et les Empereurs. — La Bulle d'or. — Nuit orageuse. — *Hombourg* et ses Héros. — Le Taunus. — Un Pâtre. — *Mayence.* — Un ci-devant jeune homme. — Erudition du Rédacteur. — Les Beautés de la ville. — Autrichiens et Prussiens. — *Wiesbaden.* — La Chapelle et ses Popes.

Avant de parler de la ville, laissez-moi parler d'un point imperceptible dans la ville, à savoir du Schwan-Hoff, l'Hôtel du Cygne. C'est un vrai coupe-gorge. On y assassine les voyageurs. Et, ce qu'il y a de plus horrible, c'est qu'il n'y a nul recours à la police contre ce guet-à-pens. On vous tue, et vous n'avez pas mot à dire. Vous crieriez comme un écorché, qu'on ne vous entendrait pas.

Croyez-moi sur parole, moi, Fernand Solmiré, et d'ailleurs lisez!

Nous arrivons à Francfort, n'est-ce pas? Notre premier soin n'est pas d'examiner les boulevards que nous traversons près du chemin de fer, ni le quai du Mein que nous suivons, ni les magnifiques hôtels qui le bordent à perte de vue, ni les clochers, ni les tours qui décorent la rive opposée, ni la belle rue de la Zeil où nous prenons gîte, ni le corps-de-garde orné de Prussiens au casque en cuir bouilli orné d'une pointe de cuivre, ni les Autrichiens blancs au chapeau retroussé, fièrement porteur de plumes de coq à la Freychutz, ni l'hôtel même du Cygne, et son gracieux cortège de garçons venant à notre rencontre pour nous faire honneur, mais bien de nous enquérir aussitôt de madame Daurey, Emile pour se jeter dans ses bras, nous tous, pour lui serrer la main, et lui demander des nouvelles de sa santé.

— Montame Toré? nous dit le Suisse, car l'hôtel du Cygne a un Suisse, non pas un Suisse équipé comme un suisse d'église, mais un Suisse en redingotte de couleur douteuse, un Suisse aux cheveux hérissés, aux moustaches formidables, à l'œil glauque, qui se tient là sous le portique; n'allez pas croire que ce soit pour tirer le cordon, fi donc! c'est

tout au plus bon pour le faubourg Saint-Germain, un pareil usage, mais pour répondre en toutes langues aux personnes qui se présentent, et combien il s'en présente, *benedetto Dio!* par jour, par heure, par minute, dans cet hôtel du Cygne, sans rien dire des nuits... Montame Toré, nous dit le Suisse, il n'etre bas izi... !

Cet homme parle aussi le français, vous voyez.

On s'explique : madame Daurey est à la promenade, peut-être ?

— Ia. No. Oh! montame Toré, pien, pien, une Frencheman ? Ia, il etre à la gambagne...

— Qu'est-ce que c'est que la gambagne ? dit Emile.

Bref : nous apprenons bientôt que la maîtresse de l'hôtel a un très-joli pavillon hors de la ville, sur les bords du Mein, et que madame Daurey, prise en amitié par cette dame, est allée passer la journée de la veille au-dehors, et se trouve encore à la campagne.

M. Verbedur ordonne de nous préparer des chambres, demande une calèche, et nous voici courant vers les boulevards qui ceignent Francfort, à la recherche de notre Sœur de Charité.

Savez-vous bien qu'ils ne sont nullement à dédaigner, ces boulevards ? Mais c'est une magnifique allée circulaire, plantée de beaux arbres, décorée du côté de la ville de bosquets du plus beau vert, qui se perpétuent dans tout le pourtour, et ornée de l'autre de délicieux hôtels, de charmantes villas, et au loin des bordures des collines et de frais rameaux.

Nous trouvons madame Daurey dans un exquis retiro, déjà tout occupée à donner de bons soins à une pauvre femme malade, qui la voit partir avec bien du regret. C'est un tableau touchant que le chagrin de cette brave mendicante, et le bonheur que le fils trouve à revoir sa mère, et la mère à serrer son fils dans ses bras.

Remontés en voiture, notre automédon, qui a reçu des ordres, nous conduit au point le plus éclairé de la promenade, près de la *Porte de Bockenheim*, où la musique autrichienne fait entendre ses plus beaux airs. Il y a foule. Grandes dames et beaux messieurs, officiers de tous grades, Prussiens et Autrichiens, soldats de toutes armes surtout, et quelques équipages, vont, viennent ou stationnent. Une chose me frappe, c'est que tous les yeux se portent sur nous. Qu'avons-nous d'extraordinaire ? Ah ! j'y suis ! Emile a eu la fantaisie de mettre aujourd'hui sa calotte d'étudiant d'Heidelberg. Elle est galonnée d'or. Comme avec cela, pour revoir sa mère, il a revêtu son plus joli costume de *gambagne*, et qu'il s'est placé passablement en évidence, nous avons bientôt la certitude que c'est en son honneur que la ville de Francfort reste ébahie, dans la personne de ses manants. Par manants, je veux dire ceux qui résident, *manens*, *manentis*, qui demeure. Merveilleux effet d'une calotte !

Vous n'oubliez pas que Francfort-sur-Mein est une *ville libre*, lecteurs, avec Lubeck, Hambourg et Brême, plus connues sous le nom de villes Hanséatiques, à cause de leurs

privilèges. Or, voisine du grand duché de Bade, des duchés de Hesse et de Nassau, libre enfin, et ne relevant que d'elle-même, Francfort est occupée par une nombreuse garnison de la Prusse, et une toute aussi nombreuse de l'Autriche. Au lieu d'un maître elle en a deux : voilà ce que c'est qu'une ville libre ! Il faut dire, par exemple, que c'est tout plaisir pour la ville à se voir sillonnée en tous sens par les pittoresques uniformes de l'infanterie blanche des Autrichiens, et des chasseurs d'Opéra-Comique prussiens.

C'est ainsi qu'à notre détour de rue, nous entendions une musique bruyante qui venait à nous. Aussitôt nous apparaît tout un bataillon, dont les armes ne brillaient plus qu'à travers une épaisse verdure. C'étaient les carabiniers qui revenaient du tir, et, comme les anciens Romains, les vainqueurs étaient couronnés de feuillages, tandis que leurs camarades tenaient des palmes à la main pour leur faire honneur.

Nous étions à un samedi ce jour-là, et nous nous trouvions à ce moment même, dans une rue étroite, sombre, humide, dont toutes les portes montraient des figures hâves et des toilettes plus que suspectes, tandis que les fenêtres étalaient des loques et des haillons de toutes sortes. Voici que nous passons près d'une maison dont quelques matrones jaunes et édentées faisaient les cariatides.

— Levez les yeux, nous dit notre cocher : là est né Rostchild.

— Le roi des banquiers et le banquier des rois ? dit Emile.

— Nous sommes donc dans le quartier des Juifs ? demandai-je.

— En plein ! me dit l'automédon.

Nous aurions bien tous désiré pénétrer dans une de leurs synagogues ; mais ce n'était pas l'heure, nous dit-on, et il fallut y renoncer. Toutes fois, je n'oublierai jamais cette population frétilant dans les rues où nous étions, toute d'un luxe de mauvais goût ou d'une misère profonde, frappée d'un anathème visible qui rend son allure suspecte, son œil hypocrite, et sa taille voutée.

Et c'est là, parmi cette tourbe, dans cette rue immonde, au sein de cette pauvre maison, qu'est né le moderne Crésus...

Mais qu'importe :

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux !

Nous voici sur le quai du Mein, dont la rue des Juifs est fort voisine ; image de la vie, le bonheur marche à côté de la calamité, et la richesse coudoie l'indigence. Cette partie de la ville se nomme Belle-Vue : les habitants, en effet, peuvent voir de leurs fenêtres les montagnes de l'Odenwald et la vallée supérieure du Mein.

Le pont qui couvre cette rivière et relie Francfort à son faubourg de Sachsenhausen, se montre à nous de profil d'abord, puis de face, quand nous atteignons la tête de la

Excursions.

Fahrgasse, qui y aboutit. Il est tout en grès. Sa date est de 1340. Sur un socle énorme, se dresse, au milieu, la statue colossale de Charlemagne, en granit, élevée en 1846.

— Jadis, me dit le cocher près duquel je suis assis pour prendre des notes, car c'est moi, Fernand Solmiré, qui suis chargé de la rédaction de ce chapitre, jadis il y avait sur le parapet du pont, là, un bras de pierre armé d'une hache, avec cette inscription :

Celui qui rompra la franchise de ce pont aura sa main sacrilège coupée.

Or, la franchise de ce pont consistait en ce que personne n'y devait être frappé.

— Et cette barre de fer que surmonte un coq doré, que veut-elle dire ? demandai-je.

— Ah ! ah ! écoutez notre histoire... dit en riant le phaéton en livrée :

L'architecte, qui avait l'entreprise de ce pont, devait le livrer à une époque convenue. Il n'avait plus que deux jours avant d'atteindre le terme fatal, quand assuré de l'impossibilité de mettre son œuvre à fin, notre artiste, au désespoir, invoqua le diable. Le diable ne se fit pas attendre.

— Ton travail sera terminé, lui dit maître Satan, si tu me livres le premier être qui passera le pont...

— C'est dit ! fit l'architecte.

Le diable acheva le pont pendant la nuit, et au point du jour, sous le travestissement d'un faquin, maître Satan attendit le passage de l'individu promis. Déjà de sa langue il se léchait les lèvres, lorsque paraît notre artiste, poussant devant lui fort précautionneusement un coq qui suivit le pont et le franchit le premier.

— Je suis volé ! fit le diable.

Et, au lieu d'une âme que voulait Satan, il prit le pauvre coq et, dans sa fureur, le jeta au travers du tablier du pont, ce qui fit un trou. Ce trou subsista toujours, car toute maçonnerie est immédiatement détruite par le diable. Aussi le couvrit-on de planches...

— Où est ce trou ? demandai-je fort curieusement.

Le cocher ne put le retrouver et s'en tint là dans son dire. Mais j'ai appris qu'autrefois, en effet, on ne couvrait le centre du pont que de planches afin de pouvoir les enlever au besoin, et interrompre de la sorte, très-facilement, les communications entre les deux rivages, en temps de guerre.

— Que veulent dire ces barraques dont on couvre le quai, et que l'on dresse dans toutes ces rues tortueuses qui l'avoisinent et qui entourent l'hôtel-de-ville, *Ræmer* ? dis-je au cocher.

— Monsieur, fit-il avec importance, la ville *libre* de Francfort, située sur la rive droite du Mein, est une des plus considérables de l'Allemagne. Par sa situation au point central, elle fait un commerce considérable. La richesse et le bien-être règnent dans ses murs.

— Excepté dans le quartier des Juifs ? dis-je.

— Oh ! c'est la nation maudite de Dieu , celle-là ! n'en parlons pas , reprit mon homme. Or, à Pâques , et au mois de septembre , nous avons une des plus belles foires de l'Europe. Elle ouvre dans quelques jours , on la prépare , et c'est pour cela qu'on dresse ces boutiques , et que marchands , bateleurs , mimes , saltimbanques et autres élèvent leurs cabines et leurs barraques.

Sur ce , nous arrivons au Rœmer.

Avant d'y entrer , M. Verbedur nous raconte magistralement , sur le perron qui domine l'antique place qui l'entoure , la généalogie de Francfort.

— Le nom de cette ville se montre pour la première fois dans les chroniques du temps de Charlemagne , nous dit-il. Ce prince opéra son passage sur le Mein , pour courir sus aux Saxons , et c'est pour cela que nous avons vu la statue tout-à-l'heure.

L'empereur Louis le Dévot donna à cette ville le droit de cité en 833.

Louis le Germanique , fils de notre Louis le Débonnaire , en fit la capitale de l'Autriche , et le *Sualoff* , que nous visiterons , et où nous ne trouverons qu'une antique chapelle et une vieille tour , datant de Louis le Germanique , est construit sur l'emplacement du palais qu'y occupèrent nos rois Carlovingiens.

L'empereur Frédéric II y établit , en 1249 , la grande foire qui ouvre ces jours-ci.

Charles IV , dans la fameuse *bulle d'or* , déclara Francfort ville électorale perpétuelle de l'empire.

Des sacres impériaux et de nombreux congrès princiers y eurent lieu au xvi^e et xvii^e siècles.

Custine , à la tête d'une armée française , la prit en 1792.

En 1806 , elle fut faite la capitale de la Confédération du Rhin.

En 1810 , elle devint la capitale du nouveau grand-duché de Francfort.

Enfin , par le traité de Vienne , en 1815 , elle fut nommée ville libre et siège de la diète germanique.

— Mais Francfort a-t-elle appartenu aux Romains , cher maître ? demande Emile.

— Sans doute , comme le monde entier... répondit notre illustre pédagogue. Les Romains y avaient fondé une colonie. Le site était trop beau pour qu'ils ne le remarquassent pas.

Après eux , et autour de la forteresse qu'ils avaient construite sur Mein , les Francs s'établirent et lui donnèrent leur nom de...

— Francfort ! ah ! je comprends , s'écria notre impétueux tourbillon.

— Maintenant , pénétrons dans le Rœmer. C'est un monument moins remarquable par son architecture que par les souvenirs historiques qui s'y rattachent. C'est là que les élections des empereurs eurent lieu pendant plusieurs siècles , et c'est à Aix-la-Chapelle qu'on les intronisait sur le trône et avec les insignes de Charlemagne , qui fut le plus grand empereur d'Allemagne comme le plus grand roi de France. Vous allez voir dans la grande

salle, dont voici les fenêtres au premier, peints à fresque, les portraits de tous les preux qui ont occupé le trône impérial depuis Conrad jusqu'à François II, le père de notre admirable et sainte Marie-Antoinette d'Autriche, femme de Louis XVI. C'est sur cette place, dit le Rœmberg, qu'avaient lieu les réjouissances publiques données au peuple à l'occasion des élections, et c'est de ce perron qu'on en faisait connaître les résultats.

Nous pouvons enfin satisfaire notre curiosité. Mais nous nous assurons bientôt que cette salle, où les nouveaux empereurs ceignaient la couronne du saint-empire romain, à part ses peintures, est fort ordinaire. Elle n'est pas même régulière.

La salle des élections est plus curieuse, dans ce sens que le mobilier et les tentures n'ont pas été changées depuis des siècles, et ont été le témoin de grandes scènes historiques.

On nous y montre la bulle d'or de Charles IV. C'est elle qui forme la grande charte, ou loi fondamentale de l'empire germanique, et qui sert encore aujourd'hui de règle dans les décisions de la diète. Cette bulle est écrite en latin sur vélin, avec un sceau d'or, de la grandeur d'une pièce de deux francs, attaché par un fil d'or.

— Ce nom de bulle dérive du latin *bullā*, nous dit le cicerone obligé, et signifie sceau. Pendant le règne de Napoléon, cette bulle d'or fut transférée de Francfort à Paris. Mais 1815 nous l'a rendue.

Du Rœmer, nous nous rendons, en passant près d'une petite maison faisant angle, à tourelles, et ornée du portrait de Luther, que ce réformateur a long-temps habitée, au palais de la diète germanique. Il n'y a rien à dire sur cette construction fort vulgaire.

Nous voyons aussi la bourse, dont les colonnes de la salle, ayant des chapiteaux à entonnoir, peints à fresque, produisent un effet assez original.

Puis, nous nous rendons à la tour d'Eschenheim.

— Qu'est-ce que la tour d'Eschenheim ? allez-vous me dire...

Le voici : dans la rue d'Eschenheim, s'élève une tour surmontée de cinq flèches, dont les quatre petites se groupent autour de la principale. Cette principale flèche est couronnée d'une girouette de fer blanc dans laquelle on remarque le chiffre 9 percé à jour.

Vous ne voyez rien d'extraordinaire jusque-là dans ce chiffre 9, que vous supposez percé sans doute par le ferblantier ? Il n'en est rien.

— Jean Winkelsée, un braconnier fameux, me dit le gardien de la tour qui raconte sa légende pour la dix-neuf mille cinq cent soixante-dix-septième fois, fut enfermé dans cette tour pour un délit de chasse assez grave; il avait tué trente-deux chevrettes et chevreuils dans un parc réservé ! Or, il était déjà depuis neuf jours dans cette prison, et le sommeil fuyait constamment ses paupières, car chaque fois qu'il allait s'endormir, la girouette, que vous voyez, grinçait à faire frémir au-dessus de sa tête. L'infortuné s'adressa aux juges. Il leur écrivit que s'il devenait libre, la ville serait témoin d'une preuve d'adresse qui ferait sa gloire, et qu'en souvenir de ses 9 nuits passées dans une cruelle

insomnie, il percerait, nonobstant la hauteur énorme de la tour, avec 9 balles, un magnifique 9 dans la terrible girouette.

Les juges répondirent ou qu'il percerait les 9 trous ou qu'il serait pendu.

Pauvre Winkelsée ! il n'y avait pas pour lui d'alternative. On lui apporte son arquebuse, il la charge, choisit ses balles, et le voici, au grand ébahissement des échevins et du peuple, qui ajuste, vise, et tire si bien, que vous, le voyez, les 9 balles ont percé les plus jolis 9 trous qu'il soit possible à un chasseur d'en faire, fût-il le plus habile mathématicien du monde.

Aussi vainement on lui proposa d'être capitaine des arquebusiers de la ville ; il refusa, le drôle, et, préférant au cri des girouettes le murmure du vent dans les bois, il s'en fut dans la Forêt-Noire.

Je remercie mon homme de son histoire, et M. Verbedure le paie. Car ici, comme par tous les pays que nous visitons, payer, payer toujours, c'est le dénouement éternel de la comédie. Encore sommes-nous assez heureux pour trouver à Francfort des gens qui parlent le français, car alors, comme en mille endroits, nous serions obligés de payer un interprète.

Nous remettons à demain, dimanche, à visiter les églises catholiques et les temples. L'heure du dîner approche, elle a même sonné depuis long temps à nos estomacs.

Ah ! mes amis, quelle nuit nous avons passée dans l'hôtel du Cygne, du cygne blanc encore ! On devrait l'appeler le serpent sonnette !

Il était minuit, et à dix heures nous nous étions dit : Bonsoir !

— Ponzoir ! avait sans doute répondu le fameux Suisse du vestibule, il n'y avre bas de ponzoir bour vous, mes mignons !

Donc il était minuit, et, couchés depuis deux heures, il ne nous avait pas été possible encore de fermer l'œil. Ce n'était pas une girouette grinçant sur sa flèche qui nous tourmentait nous, et nous livrait à l'insomnie, après une journée de fatigues ; mais figurez-vous qu'une sonnette retentissait à droite, et notre Suisse de beugler : *Au níméro 4 !* puis une sonnette de gauche de s'irriter, et le Suisse de hurler : *Au níméro 8 !* puis une cloche de tinter, et le Suisse de mugir : *Gez les Anclais di bremier !* Et quand l'un avait cessé, l'autre reprenait ; et quand cloches et sonnettes se taisaient, le Suisse clamait : *La borte ! oubrez la borte !*

— Dors-tu ? nous demandions-nous mutuellement.

Et personne ne dormait.

Mais voilà bien une autre affaire. Une heure du matin venait de sonner à tous les carillons de la ville, quand un bruit de tambours se fait entendre : puis au bruit de tambours se joint tout aussitôt le son strident de trompettes et de clairons.

— Est-ce que la ville libre deviendrait esclave et serait prise par surprise ? m'écriai-je.

— Non, dit Emile, c'est le Mein qui déborde, et ses flots jaunes s'approchent en mugissant.

Je ne veux pas allonger cet épisode, amis. Un incendie venait de se déclarer dans un faubourg, et la garnison prenait l'éveil pour aller au secours des infortunées victimes du sinistre. Mais l'incendie eut une fin, tandis que pendant les cinq jours que nous passons à Francfort, les sonnettes et les cloches de l'hôtel n'ont pas tari. Oh ! que j'ai dit de fois, avec je ne sais quel poète, Voltaire, je crois :

Persécuteurs du genre humain
Qui sonnez sans miséricorde,
Que n'avez vous au cou la corde
Que vous tenez en votre main !

Le lendemain, pâles comme des spectres, peu solides sur nos jambes, nous avons cependant visité les églises catholiques, où nous avons rempli nos devoirs de chrétiens, et les temples protestants qui avaient quelque beauté digne de fixer les regards.

Je signale tout d'abord la cathédrale, fondée par l'empereur Louis le Germanique. Jadis elle s'appelait Sainte-Marie; aujourd'hui c'est Saint-Sauveur. Voici pourquoi, dit-on :

Louis le Germanique fêtait Noël à Francfort; il y attendait l'ouverture de la diète qu'il avait convoquée. Alors le démon, sous les dehors d'un ange, vint trouver son fils Charles, et lui révéla qu'il devait être exclu du trône par la volonté secrète de son père, qui serait dépossédé pour cette injustice. Charles, effrayé, vient à l'église pour prier. Le démon le suit et souffle ces mots à l'oreille du prince :

— Tu as peur, et pourquoi? Je suis l'envoyé de Dieu, ne crains pas, et prends cette hostie que je t'offre en communion.

Hélas ! Charles, à peine en possession de l'hostie, devient fou. Il crie, saute, répand la terreur parmi les assistants... Enfin on l'emmène hors de l'église, et les prières des fidèles obtiennent bientôt sa guérison.

Ce Charles fut plus tard Charles le Gros. Vous savez de quelle couardise il se rendit coupable à l'endroit de Paris assiégé par les Normands; aussi fut-il déposé plus tard, et à Francfort même.

Le Suisse nous guide dans les travaux et les échafaudages de cette église que l'on répare, et nous apprend qu'elle a été reconstruite dans les années 1315 et 1338. La tour, privée de sa flèche, est du xv^e siècle. Il nous fait voir de fort beaux tombeaux, entre autres celui de l'empereur Gunther de Schwartzbourg. Il nous signale les magnifiques vitraux du chœur qui représentent des scènes de la vie du patron, saint Barthélemy. Enfin nous lui demandons à voir les tableaux de l'Annonciation, et un *Noli me tangere*

dont on fait grand éloge. Le brave homme, qui ne nous a compris que très-difficilement, reste comme un Dieu Terme, en face de nous, et ne nous répond plus.

Nous prions encore, mes amis avec ferveur, et moi, je l'avoue, avec peu d'attention. Je suis dominé par cette idée : que d'empereurs ont été sacrés dans cette enceinte ! où sont-ils à cette heure ? Les derniers pâtres de leur empire n'ont-ils pas eu du Seigneur un compte moins terrible à rendre et un accueil plus favorable ?

Vanitas vanitatum, et omnia vanitas!

Chers lecteurs, je vous recommande l'ascension de la tour de l'église paroissiale. La vue en est ravissante. Non-seulement la ville et ses environs vous apparaissent dans toute leur splendeur, mais aussi le Mein, la vallée et le Taunus, l'éternel Taunus qui l'encadre de la façon la plus pittoresque. Et puis au sud, les sommets de l'Odenwald ; à l'est, le mont Vogelsgebise, au sud-ouest, le mont Tonnerre, et partout la verdure, l'opulence, la prospérité.

Nous avons aussi visité le temple protestant de Saint-Paul, qui fut le siège du parlement allemand en 1848 et 1849.

Seul j'ai jeté un regard curieux dans l'église évangélique de Saint-Nicolas, qui date du XIII^e siècle et qui était la chapelle de Conrad III. Une multitude de tableaux en relief en décore les murailles.

Je me suis permis également de voir la chapelle luthérienne de Sainte-Catherine. Elle est du XVII^e, et contient des monuments dignes de remarque.

Il est de mon devoir de dire que nous avons été prendre des glaces sur la place que décore la statue de Goethe, né dans cette ville. Il n'est pas le seul grand homme dont se glorifie Francfort. Je suis obligé de signaler aussi Schlosser, historien ; Klinger, Brentano, Beltina d'Arnim, Børne, poètes ; et, si j'en passe, ce ne sont plus des meilleurs.

Hombourg ! Que nous avons envie de voir Hombourg ! Les journaux portent en si gros caractères, presque chaque jour, ce beau nom de Hombourg, qu'enfin nous décidons M. Verbedur à nous y conduire.

Hombourg d'ailleurs est tout près de Francfort. Une demi-heure de chemin de fer et une heure d'omnibus vous y conduisent. Donc le chemin de fer nous prend, et l'omnibus nous reçoit.

Or, voici qu'en face de nous, deux voyageurs, deux seulement, trouvent moyen de se glisser, l'un gros et silencieux comme un boyard en travail de digestion, l'autre mince et coquet comme un gentleman. Ce dernier est Autrichien : il arrive de l'exposition, et, parlant très-bien le français, nous donne des nouvelles de Paris, d'une voix timide d'abord, puis peu à peu s'enhardissant, nous apprend qu'il retourne à Vienne ; qu'il appartient à une maison de commerce ; que s'étant arrêté aux bains de Wisbaden, il a

voulu jouer; que d'abord il a perdu quarante francs, mais qu'ensuite il en a gagné soixante; puis qu'ayant eu la mauvaise chance de reperdre cent francs, il en est pour un vide dans sa bourse qu'il tient à réparer. C'est Hombourg qui rétablira l'équilibre détruit; il ne veut jouer que pour réparer sa perte. Une fois la somme recouvrée, il quittera le jeu, Hombourg et les bords du Rhin, pour rentrer en Autriche et méditer sur la leçon qu'il aura recue; que, du reste, la sagesse rend maître du jeu.

Sur ce, nous le quittons, car Hombourg est là qui nous montre sa rue longue, monotone et laide.

Hombourg est pourtant la capitale du landgraviat de Hesse-Hombourg. Mais si ses bains sont les plus fréquentés après ceux de Wisbaden, ce n'est pas à la beauté de la ville qu'ils le doivent, mais aux charmes ravissants des sites qui l'entourent. Nous commençons par les explorer, et, remontant la rue du village, car ce n'est qu'un village, nous arrivons au château du landgrave.

Jadis un castel romain, à gauche, à l'extrémité de cette rue, étalait sa masse gigantesque. Mais au XIII^e siècle, on le remplaça par un château, qui, à son tour, a fait place au donjon actuel qui est très-haut et au nouveau manoir bâti au XVII^e siècle. Les caves qui s'étendent sous le palais sont évidemment de construction romaine, ce qui prouve que les fondations du premier castel ont servi aux constructions qui l'ont remplacé.

On nous montre dans une galerie une fort belle collection d'antiquités romaines, trouvées dans le voisinage.

Nous remarquons aussi, dans la cour, la statue équestre en bronze du Landgrave Frédéric II. Voyez, si vous le jugez à propos, son histoire. Elle vous racontera sa victoire sur les Suédois, à Ferhbellin, en 1765.

Nous nous dirigeons ensuite vers le parc, très-vaste, assez accidenté, et heureusement arrosé d'une rivière dont les fort belles carpes nous divertissent par leur glotonnerie. Emile ne s'est-il pas avisé d'attacher un pain à une longue corde, et, du haut d'un pont, montrant aux poissons cet objet de leur convoitise, de les faire sauter d'une façon fort amusante!

A Hombourg, nous sommes très-proches du Taunus, sur le versant duquel est située la petite ville. Nous trouvons même une large allée qui de Hombourg mène au *Rothemberg*, élevé de cent quatre-vingt-sept mètres au-dessus du niveau de la mer. De ce Rothemberg, on découvre de magnifiques bois de sapins, des lacs remplis de saumons et de truites, et un rendez-vous de chasse.

— Là-bas, voyez-vous le *Scalberg*, dit un chevrier à Fernand qui l'interroge; si vous allez jusqu'à son sommet, vous trouverez les ruines d'un antique château-fort teutonique.

Mais nous nous contentons de rester sur le Rothemberg. En vain Emile nous désigne le *Teldberg*, le point le plus élevé du Taunus, qui n'a pas moins de huit cent trente-quatre

mètres, et dont le panorama doit être des plus grandioses, puisqu'il est en face du Rhin, des montagnes du Spessart, de l'Odenwald, du Tonnerre et des Vosges; nous le prions de réfléchir à la distance qui nous en sépare, et nous le privons d'aller voir la pyramide triangulaire placée à son sommet, qui indique les frontières des Etats de Nassau, de Hesse-Hombourg et de Francfort.

— Monsieur, me dit le chevrier, ne distinguez-vous pas sur le flanc du Feldberg, un rocher qui élève sa pointe grise?

— Parfaitement, mon bonhomme.

— Eh bien! Monsieur, quand je me suis fait berger, après les guerres de votre empereur, pendant lesquelles j'ai été prisonnier des Français, j'ai appris que ce rocher s'appelait le *Lit-de-Brunhilde*. On m'a dit son histoire, voulez-vous la connaître?

— On part, on part! cria M. Verbedur.

Brave homme! le laisser là en plan avec sa légende! cela me fit mal au cœur. Je lui donnai une pièce blanche et lui serrai la main. Le croirez-vous? Il me sembla plus heureux de la seconde chose que de la première.

On nous montre, de loin encore, les ruines de Hahstein et de Reifenberg. Mais que font les ruines de loin, si non un bel effet dans le paysage?

On nous signale aussi les débris d'un vieux mur, appelé dans le pays *Plahlgraben*. Il est attribué aux Celtes.

Si je me tais sur les légendes et diableries que l'on raconte sur le *château de Kænigstem*, sur les vallées de *Lorsbach*, sur le village d'*Epstem*, sur *Pisbach*, dont les aspects romantiques ne peuvent se décrire, c'est qu'il nous faut rentrer en hâte à Hombourg. Car voici qu'un orage se forme.

Nous allons donc aux bains, au Casino, aux salles des jeux... Oh! quel luxe, quelle magnificence, quelles richesses!

Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales.

Voilà donc le temple de cette horrible passion! Entendez-vous sonner l'or sous ces lambris dorés? Quelles physionomies impassibles que celles de tous ces joueurs! Des femmes, oui, des femmes; des vieillards, oui, des vieillards; des hommes jeunes, élégants; des personnages dont le bon ton appellerait ailleurs le respect, jouent, jouent encore, gagnent, perdent plus qu'ils ne gagnent, rejouent et reperdent... c'est affreux à voir...

Quid non mortalia pectora cogis,
Auri sacra fames?

On nous le dit: le cimetière est peuplé des cadavres de ceux qui, ayant tout perdu, tout!

cherchent un refuge contre le désespoir dans le suicide et la mort ! On le sait , et on joue. Nous voyons une femme qui vient de tout perdre ! nous voyons un vieillard qui s'isole en s'abritant dans un salon désert , et qui pleure...

— Mais voilà bien notre jeune Autrichien ? dit M. Verbedur.

— Pauvre enfant ! fait madame Daurey.

— J'ai perdu , Madame ! j'ai perdu ! nous dit-il en nous apercevant. J'ai perdu plus que je ne pouvais perdre... l'honneur de mon père , et... la vie de ma mère !

Et il sortit , s'éloigna rapidement et... disparut...

Madame Daurey voulait le rappeler pour lui faire entendre quelques douces paroles ; mais nous ne le retrouvâmes plus.

La chaleur était étouffante , et l'orage menaçait toujours. Aussi ce fut en vain que nous voulûmes prendre des rafaichissements au café du Casino , tenu par Chevet , de Paris ; la foule qui stationnait au tour des tables était si nombreuse , qu'au lieu d'attendre , nous remontâmes en omnibus pour regagner le chemin de fer.

Notre retour à Francfort le soir , fut la contre-partie de notre départ du matin. Un jeune notaire , avocat ou homme d'affaires se trouvait avec nous , et nous expliqua les mystères des jeux.

— Depuis que les jeux , chassés de France à cause de leur affreuse immoralité , se sont réfugiés sur les bords de notre Rhin , nous dit-il , le pays est perdu. Notez que si l'on gagne une ou deux fois ; l'on perd vingt. L'avantage est donc toujours pour la banque. Néanmoins le sens moral est tellement perverti par cette folle passion , que dans l'espoir d'un lucre immonde , nous voyons nos paysans , nos ouvriers , les gens du peuple , travailler toute la semaine , pour revenir à Hombourg jouer le dimanche , et y laisser tous , pour un qui gagne , le fruit de leurs labeurs et de leurs fatigues.

— Mais comment les souverains des petits Etats riverains du Rhin tolèrent-ils les jeux sur leurs terres ? demanda madame Daurey.

— Pourquoi ? Parce que l'amour de l'argent les possède , eux aussi , répondit notre compagnon de voyage. Ignorez-vous donc , Madame , que le fermier des jeux paie aux Etats : ici , deux millions annuels ; là , trois ; ailleurs , peut-être plus encore ; et qu'en outre ces fermiers sont tenus à élever des constructions monumentales , à créer des parcs , des promenades , à entretenir les routes ; sans compter que de tous les points de l'Europe , la société se donne rendez-vous à Hombourg , à Wisbaden , à Baden-Baden , à Ems , à Spa. , ce qui enrichit considérablement la contrée.

— Ainsi , à l'argent et à de tels avantages , on sacrifie le bien-être moral des peuples ? C'est affreux ! répartit notre excellente amie.

— Mais , ma mère , si l'on gagne ? hasarda Emile.

— Mon fils , répondit solennellement madame Daurey , la mère de Louis IX , Blanche de Castille , disait à son fils : J'aimerais mieux vous voir mourir que commettre un péché

mortel ! Moi je vous dirai : J'aimerais mieux vous voir mourir que devenir un joueur, car le jeu mène au baigne ou à l'échafaud !

Nous arrivions à Francfort... l'orage éclatait sur Hombourg : que n'enlevait-il dans ses tourbillons l'affreuse passion qui tyrannise ses héros !

Pauvre jeune Autrichien, en avons-nous reparlé depuis !

Le lendemain, tout impressionnés encore des drames de la veille, nous reprenons le chemin de fer, mais pour nous rendre à Mayence.

Nous avons la bonne fortune de nous trouver dans ce voyage face à face avec un officier prussien, tiré à quatre épingles, sentant d'une lieue son ci-devant jeune homme, faisant le *cavaliere serviente*, et se passant la langue sur les lèvres au souvenir du long séjour qu'il fit à Paris en 1815. Il est décoré de la croix de fer ; mais elle n'est pas tellement lourde qu'il ne se sente rajeuni dans ses récits de prouesse.

— Ici, nous dit-il, nous montrant la plaine de *Hachst*, le 11 octobre 1795, se livra une bataille entre les Français et les Autrichiens. Jourdan commandait et triompha.

— C'est le mot de la France : Triomphe ! fit Emile.

Je ne vous redirai pas notre long entretien ; il me faudrait plus d'espace que ces mémoires ne m'en accordent.

Nous arrivons à *Castel*, et la superbe Mayence nous apparaît avec ses dômes, ses flèches, ses clochers, ses tours et ses quais magnifiques. C'est comme une vision orientale. Elle baigne gracieusement ses pieds dans le fleuve, et repose mollement endormie sur la colline qui regarde le Taunus, le Hunsruch et le Westreich. Derrière le Mein, s'élèvent aussi le Mélibocus, l'Olzberg et d'autres points culminants, qui encadrent merveilleusement l'horizon.

Oui, j'ai derrière moi le *Castellum Moguntiacum* que Martius Agrippa, capitaine favori et gendre d'Auguste, éleva pour empêcher les Germains d'occuper la rive gauche :

J'ai devant moi le *Moguntia*, que Drusus éleva plus tard pour continuer la chaîne de forteresses qui tenait le Rhin captif ;

Voici sur les remparts, en face, le *Drussustein*, masse de pierres, appelée aussi *Eichelstein*, que l'on croit être un monument élevé au général romain Drusus, et là-bas, près de *Zalbach*, l'aqueduc que construisit le même Drusus, et qui se compose encore de cinquante-neuf colonnes ;

Ici, sur ces flots du fleuve dompté, Trajan fit bâtir un pont dont les débris sont encore visibles quand les eaux baissent ;

Là, sur la langue de terre qui s'avance entre le Rhin et le Mein, le même empereur Trajan éleva une forteresse que nos rois carlovingiens habitèrent sous le nom de *Kufstein*, aujourd'hui *Gustavburg*.

Dans cette ville de Mayence, la 22^e légion, qui avait assiégé Jérusalem avec Titus, tint garnison ;

Crescentius, venu avec elle, le saint évêque convertit ses habitants à la religion chrétienne ;

Mais alors une terrible persécution s'éleva contre les nouveaux chrétiens, et les murs de Mayence furent teints de sang : Crescentius et Hilarius en furent les premières victimes ;

Les Huns, les Vandales et les Allemands s'en emparèrent aux iv^e et vi^e siècles ;

Au vii^e, Dagobert vint la reprendre et s'y établir ;

En 712, l'évêque Sigebert l'entoura de murs ;

En 720, Charles Martel la délivra des Burgundes ;

Carloman et Pépin y nommèrent, en 745, saint Boniface archevêque, et y firent élever un vaste palais ;

Charlemagne y bâtit un pont qui fut brûlé en 813 ; il y éleva aussi, sur l'Abanusberg, un couvent et une école ; sa femme Fastrada y fut enterrée ;

Au xiii^e et xiv^e siècle, elle devint la résidence de quelques troubadours, et, en 1318, le plus célèbre de ces poètes guerriers, Henri Frauenlob, y fut enterré ;

En 1247, Mayence fondait la ligne des villes rhénanes et en devenait la reine ;

Dans la guerre de Trente-Ans, elle était cruellement affligée ;

A partir de 1631, Gustave-Adolphe de Suède en faisait le centre de ses opérations ;

Les Impériaux et les Français s'en emparèrent successivement en 1655 et 1644 ;

Au xvii^e siècle, l'électeur Philippe le Sage la relevait de ses ruines, et fondait le pont de bateaux ;

En 1792, elle était prise par Custine, sans coup-férir ;

Elle était assiégée et prise de nouveau par les Français en 1794, 1795, 1797, et ils s'y maintinrent jusqu'en 1815 ;

Enfin en 1857, la main criminelle d'un soldat, mettant le feu à la poudrière qui domine l'antique cité, faisait sauter un tiers de la ville, ébranlait tous ses monuments, et couvrait de cadavres et de décombres la ville toute entière.

Depuis 1815 Mayence est au grand duché de Hesse-Darmstadt, et se trouve la principale forteresse de la Confédération germanique.

Car avant de quitter Castel, où je lis sur un carnet ces détails écrits à l'avance, voyez ces fortifications qui se relient à celles de Mayence et les complètent. Voyez aussi cette superbe caserne réservée à la garnison autrichienne. Puis, passant le Rhin sur son magnifique pont, examinez comme ses eaux bleues refusent de se mêler aux ondes jaunâtres du Mein, qui se jette dans ce fleuve un peu plus haut que cette courbe gracieuse décrite par le Rhin avant de baigner Mayence.

Enfin nous entrons dans la ville triomphalement, dans une calèche, qui porte nos bagages à l'hôtel du Rhin, et, comme des gourmands, nous promène sans retard aux mets savoureux de la curiosité, c'est-à-dire à travers la ville.

Vraiment, rien n'est beau comme la vénérable cathédrale qui s'élève solennellement au centre de la cité; malheureusement elle est voilée par une foule d'édifices qui l'entourent. Le palais électoral qui occupe la droite sur le quai et le château qui s'élève à gauche, sont d'un effet magnifique. Nous passons en revue les portes *Neuve*, celles de *Gauthor*, de *Munster*, et sur le Rhin, la *Porte Rouge*. Nous trouvons fort belle, mais silencieuse comme un tombeau, la magnifique rue de Grosse-Bleiche-Strasse. A peine y rencontrons-nous quelques hulans au bonnet de fourrure, et des hussards à sabretache mal portée. Là, s'élèvent de nombreux palais, des hôtels seigneuriaux, l'arsenal, des casernes. La place de la Fontaine, celle de l'Obélisque, la bibliothèque, les musées, offrent de ces aspects qui flattent l'œil. Mais que de rues étroites, tortueuses, tristes, surtout dans le voisinage du Rhin. Les plus marchandes, *Schustergasse* et *Augustinergasse*, sont infiniment plus vivantes et plaisent davantage que celles beaucoup plus belles de *Thiermarlbestrâsse*, *Ludwigstrasse* et *Weibergartenstrasse*.

Nous remarquons une place fort étendue, la *Place du Château*. C'est là que les Autrichiens et les Prussiens qui tiennent garnison dans la ville, au nombre de huit mille hommes, ont tous les jours leurs grandes parades. C'est un fort vaste carré planté d'arbres qui forment une promenade très-agréable.

Tel est l'ensemble général de la ville. Mais vous concevez que c'est une promenade rapide que nous faisons de la sorte. Nous reprendrons ensuite l'examen de chaque monument. Bonjour, lecteur; nous allons au dîner, et certes nous lui ferons honneur.

Amis, si vous tenez à le savoir, nous avons passablement festoyé à la table de Meinherr Hanlein, au Rheinischer. J'entrerai même dans le détail en vous disant que nous avons trouvé parfait le fameux jambon, ce jambon si vanté de la ville de Mayence; le lièvre au sucre nous a plu passablement aussi; quant aux perdreaux-confitures, voyez-vous, c'est le chef-d'œuvre de la cuisine allemande.

Cela dit, transportez-vous avec nous à la cathédrale. C'est autour de ce vieux monument que se trouve la vraie Mayence, Mayence l'antique, la curieuse Mayence.

Cette cathédrale n'est pas la cathédrale bâtie par l'évêque Willigis, qui le premier en éleva les murailles. Non, la cathédrale de Willigis fut brûlée le jour même de son inauguration par les lampions qu'on avait allumés pour lui faire fête. Il ne resta de cette première église que deux tours rondes, et les portes de bronze.

On voulut utiliser les deux tours et les portes de bronze.

Alors vers 900, on éleva le chœur de l'est et le portail; en 1100 on fit la nef; et vers 1100 le chœur de l'ouest.

Il y a donc deux chœurs, comme vous voyez, lesquels chœurs sont reliés par la nef. On dirait deux églises soudées ensemble.

Alors on couvrit les chœurs de coupoles, ce qui fit deux, et on y joignit deux tours qui, avec les deux tours de Willigis, produisirent quatre tours.

Aussitôt on ferma l'église avec les portes de Willigis.

La cathédrale est donc bâtie en forme de croix à deux têtes. Mais que de désastres elle eut à subir. Elle fut incendiée en 1081, en 1137, en 1190. La foudre vint à son tour la frapper en 1767. De nouveau brûlée en 1793, par suite du bombardement opéré par les Français, on en fit un magasin à fourrages, car à cette époque désastreuse, MM. les Français, par ordre, ne devaient plus croire en Dieu.

Tous ces détails nous sont donnés par un Suisse taillé en Hercule, qui manie mieux sa hallebarde que la langue française, ce qui fait que je me permets de traduire ses récits. Il nous montre même des boulets fixés dans les murailles du cloître, et venant, dit-il, de MM. les Prussiens, voulant chasser les Français de la ville.

Nous remarquons les superbes boiseries du sanctuaire; la position qu'occupe l'orgue, à l'angle de la croix; la position du peuple qui les place de côté aux offices, puisqu'il y a deux chœurs et deux autels aux extrémités. Mais ce qui nous occupe le plus, ce sont les trente ou quarante tombeaux en marbre blanc et noir qui décorent chacune des colonnes de ce vaste édifice.

Je ne citerai que celui de Fastrada, femme de Charlemagne. C'est une simple pierre murale; mais son antiquité et les ossements qu'elle recouvre méritent seuls notre pèlerinage.

Cependant je ne dois pas omettre celui du trouvère Frédéric Frauenlob, qui est une pierre tombale, placée sous les arceaux du cloître. Un seul petit mot sur ce Frauenlob, le troubadour.

D'ailleurs je n'ai qu'à copier la légende que nous vend le Suisse.

« L'an du Seigneur 1317, la veille de Saint-André, Frauenlob a été enterré avec de grands honneurs dans le cloître de l'église principale de Mayence. De sa maison jusqu'à son dernier asile, il fut porté par des femmes qui poussèrent de grandes lamentations, à cause des louanges infinies qu'il avait décernées, dans ses poésies, au sexe féminin en général. De plus, il fut versé sur sa tombe une telle quantité de vin, qu'il se répandit dans tout le cloître. »

Le fait est qu'en stationnant sur ce tombeau, soit illusion, soit la présence du Suisse qui me parle d'assez près, une forte odeur de vin me monte au cerveau.

J'avais affaire à la poste, car j'écrivais à mon père; mais, selon l'habitude des écoliers, pour m'y rendre, je pris le chemin le plus long. Or, je flanais devant la façade d'un palais, lorsque demandant le nom à la sentinelle prussienne qui se panadait devant sa guérite, elle me répond :

— Z'est le sâteau du vrand-dug de Nazau... Z'était autrefois le balais de l'ordre deudonique...

— Merci... lui dis-je.

Et tout en m'en allant je m'expliquais à moi-même les paroles du Prussien.

— J'y suis, m'écriai-je. C'est le château du grand-duc de Nassau. Autrefois c'était le palais de l'ordre teutonique.

Sur ce, j'entends des tambours dont le bruit imitait assez bien celui de chaudrons. J'accours... et je me trouve en face de tout un régiment d'Autriche. Quand les soldats emboîtaient bien le pas, les tambours se reposaient. Quand ils s'étaient reposés et que les soldats désemboîtaient le pas, les tambours reprenaient. Je restai bien une heure à voir manœuvrer ces uniformes blancs. Puis je continuai ma route.

C'est une église que je trouve alors à ma gauche. J'entre : je suis dans la chapelle de saint Ignace. Je prie d'abord, mais je regarde ensuite. Rien n'est beau comme les peintures de la voûte; le maître-autel est surmonté d'une superbe auréole. Je proclame cette église la perle des édifices de Mayence.

Enfin j'arrive à la poste : je dépose mes lettres, et, comme la poste est à l'hôtel des Trois-Couronnes, je demande si je ne suis pas voisin d'un monument du moyen-âge, bâti en 1345. C'est l'hôtel même. J'apprends alors qu'à l'époque où Mayence appartenait à la France, notre grand empereur choisissait cet hôtel pour quartier-général. J'ajoute qu'il est situé sur une place angulaire assez curieuse.

De Francfort nous avons été à Hombourg; de Mayence, nous allons à Wisbaden, dont nous prenons le rail-way à Castel, près du fort Montebello!

Mais quelle différence de Wisbaden à Hombourg. Rien n'est coquet, gracieux, charmant, comme cette capitale du grand-duché de Nassau.

Quel peuple que le peuple romain! Ne connaissait-il pas déjà, lui aussi, l'effet salutaire des *Fontes-Mattiaci*, Wisbaden? Au moins n'avait-il pas les jeux. Son jeu, à lui, c'étaient les *Castels*. Soyez surs qu'ils avaient un fort à Wisbaden.

— Messieurs, venez avec un vieux soldat, décoré d'une jambe de bois par les Français, au siège d'Anvers, et vous verrez qu'il n'est pas amputé de la langue... nous dit une sorte d'invalidé à notre descente du chemin de fer.

Et, sans attendre notre réponse, notre homme se met en mouvement et nous précède par une avenue de sycomores digne de Versailles. Nous avons la ville à notre gauche, et enfin nous atteignons les bains.

Cet invalide tient parole; écoutez sa langue :

— Voici l'édifice principal de Wisbaden, le *Kurmsaal*; il est orné d'une somptueuse colonnade, et, pendant que de fort belles boutiques forment des arcades, des décors intérieurs en font un édifice d'une grande magnificence.

Les plantations qui l'entourent, en vallées, en collines, en lac, produisent le plus bel effet. Les pelouses sont d'une fraîcheur irréprochable. Voyez, Messieurs et Madame, comme le beau monde se donne ici rendez-vous. C'est que la journée est des plus belles; et puis tout-à-l'heure, la musique va se faire entendre. Tenez, n'entendez-vous pas ses premiers accords. Là-bas, c'est la rampe du *Sonnienberg*; son sommet est couronné des

ruines d'un vieux château. Sur la colline, là, vous apercevez un délicieux château d'été. C'est celui de la grande-duchesse-mère. Il est peu de sites plus gracieux ; et, des fenêtres, on a une vue ravissante.

Ne vous inquiétez pas de cette foule, Madame... Ah ! c'est votre fils que vous cherchez ? le voici qui pêche dans le lac ; qu'il prenne garde de se faire prendre.

On joue dans ces salles. Si Madame le désire, je la ferai pénétrer... Mais Madame aime mieux entendre la musique. Oh ! les Prussiens sont habiles. Si Madame et Messieurs avaient le temps, je leur ferais voir la ruine de Frausteim, là, dans la vallée. Mais je vois que la société aime mieux rester ici...

— Non, dit Emile, nous avons suffisamment vu Wiesbade, allons voir la ville, et puis, attendez-moi d'abord...

Et voilà notre Emile qui disparaît sous les galeries du Kurmsaal. Il ne reparait qu'un quart-d'heure après, et remet fort mystérieusement à sa mère une boîte qui me paraît être un écrin. En effet, c'est une fort belle parure de gros grenats que ce bon fils offre à sa mère... Et si quelque chose égale le bonheur de l'enfant, c'est le bonheur de madame Dauray, dont les yeux se mouillent de larmes.

— Tu as pensé à moi ? lui dit-elle.

— Et vous, mère, ne pensez-vous pas toujours à moi ? répond-il.

L'invalidé reprend son tic-tac :

— Madame et Messieurs, ne craignez pas la fatigue ; ce que je veux vous faire voir mérite que nous nous avancions vers le *Néroberg*, dans la vallée de Néron. C'est l'affaire d'une heure.

Rien n'est curieux, en effet, comme la contrée que nous montre notre guide. Une foule de promeneurs circulent dans tous les sens, car c'est un dimanche, et tous les habitants de Wiesbade, de Mayence et d'ailleurs, sont en fête dans le voisinage. On entend au loin les échos de musiques joyeuses et de fanfares retentissantes.

Pendant que nous admirons les vallées, les collines, les bois, le *Néroberg*, notre invalidé marche toujours.

Enfin, se tournant vers nous :

— Regardez ! dit-il.

Nous avons devant nous un temple grec, à quatre coupes dorées, accompagnant un dôme doré aussi, et surmonté de croix grecques d'où pendent des chaînes d'or. La construction est d'une exquise beauté. Des escaliers nous permettent de gravir jusqu'au monument qui se dresse à l'entrée d'un bois, sur la rampe du *Néroberg*.

— Hâtons-nous, dit l'invalidé, les popes vont peut-être commencer l'office.

Nous sommes bientôt dans l'intérieur de l'édifice. Marbres riches, peintures parfaites, or, argent, velours, tapis, tout y est d'une suprême richesse.

Ce temple n'est autre chose qu'un tombeau? Quelle sublime beauté dans cette statue couchée!

— C'est l'épouse du grand-duc de Nassau, morte il y a dix ans, à la fleur de son printemps, nous dit le guide. Le grand-duc, désolé, lui a élevé ce monument, qui a coûté quatre millions. Il vient souvent y prier, et quelquefois sa nouvelle jeune femme l'accompagne. La princesse était russe, elle appartenait à la religion grecque. Aussi ce sont des popes qui sont chargés du service qui se fait tous les jours.

Comme on nous a mis des pantoufles de feutre aux pieds, pour épargner le marbre et le velours, le calme règne en ce lieu funéraire. Aussi nos cœurs s'élèvent vers Dieu, lorsque soudain, des entrailles de la terre sort un chant mélancolique et lugubre, qui nous remue les entrailles.

C'est l'office qui commence. Il nous faut sortir. Mais, au moins, nous avons eu le temps d'admirer cet admirable monument de l'amour conjugal.

En sortant, nous rencontrons quelques popes qui arrivent, et, dans une des cellules du temple, nous en voyons d'autres qui causent et rient... Hélas! on s'habitue si facilement à la pensée, à la présence de la mort!

Pour moi, je descends tout impressionné, et, nonobstant les promeneurs que nous trouvons; les bruits de fêtes qui plânent dans l'air; deux Français que nous rencontrons dans la ville, et qui, entendant la langue française retentir à leurs oreilles, viennent nous dire qu'ils sont des Français exilés depuis trente ans, et nous demander des nouvelles de la patrie; le bel aspect de la ville, ses jolies rues, ses belles places, son riche palais du duc, son Grand-Théâtre, je rentre fort sombre à Mayence, et je remarque que madame Daurey, que M. Verbedur, que tous mes camarades ont subi les mêmes impressions que moi-même.

J'oubliais de dire que notre invalide reçut cinq florins de notre cher maître, et que de joie, voulant faire un entrechat, il se mit les quatre fers en l'air.

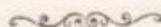
Mais en se relevant, il disait avec l'accent de l'allégresse :

— J'aime mieux les Français que les Anglais, moi! Les Français ne sont pas fiers: ils vous serrent volontiers la main, sans compter qu'à Anvers ils m'ont serré le pied à le couper, les coquins! Enfin, ce qui est fait est fait. Tout de même, j'aurais eu du plaisir à vous conduire, Madame et Messieurs, par de-là le Taunus, là derrière: je vous aurais montré le *Trompeter*. Figurez-vous qu'à l'endroit dont je parle, un trompette français fut cerné par un régiment d'Autrichiens. On lui mit vingt sabres sur la poitrine, et il allait mourir, lorsqu'il demanda, comme dernière faveur, de jouer son air favori avec son cher instrument. On le lui permit. Le trompette sonna. Mais alors, à ce signal, voilà quarante Français qui arrivent au galop, et pif, paf, pan! à bas mes Autrichiens. Quels braves que ces Français!

Nous étions déjà loin que notre terrible bavard parlait encore.....

Excursions.

VI.



Le Mélibocus. — Physionomie d'un bateau à vapeur. — *Biberich*. — La sœur de Charité. — *Eberbach*. — *Ingelheim*. — *Winkel*. — *Johannisberg*. — *Rudesheim*. — *Creuzenach*. — *Bingen*. — *Bacharach*. — *Pfalz*. — *Crab*. — *Oberwesel*. — L'Echo et les Rescifs. — Légendes. — Le Chat et la Souris. — Les deux Frères. — *Boppard*. — *Braubach*. — *Rhense*. — *Koenigstul*. — *Lahneck*. — *Stolzenfels*. — *Capellen*. — *Adieux*. — Les Français sont des Zéros.

Je suis de l'avis de M. Verbedur. J'aime les fleuves, comme lui; comme lui je m'intéresse à leur histoire que les flots jaseurs et familiers racontent en murmurant. Ils naissent d'une goutte d'eau et tombent de la fente d'un rocher, ou bien ils sortent de quelqu'humble source, cachée sous la mousse verte et le cresson fleuri; puis ce sont de petits ruisseaux joyeux, qui courent en gazouillant sur les cailloux polis et le sable argenté: ils ne disent pas grand'chose encore, mais la voix leur vient, d'abord douce et plaintive. Alors ils chantent mainte idylle écoutée avec recueillement par les saules au front incliné. Bientôt ils grandissent et deviennent sérieux; ils arrivent dans les villes, se gonflent en passant entre les rives de granit. Adieu les bords fleuris! Ils mugissent sous les arches des ponts; ils se mêlent à la vie turbulente des cités. Souvent le sang se mêle à leurs eaux troublées, et ils roulent des cadavres avec leurs flots. Enfin ils se précipitent loin des hommes, ils se déploient avec majesté dans les vastes plaines: les montagnes se déchirent pour les laisser passer, et ils portent aux mers, c'est-à-dire à l'oubli, leurs souvenirs avec leurs ondes.

Après un assez long séjour à Mayence, un matin, des fenêtres de notre hôtel, ouvrant sur le Rhin et dominant Castel, Wisbaden, le Mélibocus, le Taunus, le Mein, les campagnes verdoyantes et les villages qui les animent, je disais adieu à cette partie des bords du Rhin que nous allions quitter. Le Mélibocus surtout attirait mon regard. Tant de peuples de l'antiquité s'étaient disputé ses rampes fécondes pour y fixer leurs

demeures, que je les évoquais par la pensée. Mais la réalité du moment me fit bientôt sortir de mes rêves.

On parlait de Mayence ce jour-là. Je dis donc un tendre adieu à la ville du Mein, *Mainz*, car Mayence veut dire Cité du Mein, et je me rendis sur le bateau à vapeur en partance, d'où le signal nous était donné pour venir y prendre place.

Le pont, déjà encombré de voyageurs, fut bientôt envahi par un nombreux cortège de messieurs en habits noirs, des croix sur la poitrine, se faisant de grandes salutations, et de dames en toilettes superbes, auxquels on avait réservé le haut bout de l'avant. Tout chacun se demandait quels étaient ces personnages. Les Anglais, assez nombreux, les lorgnaient; les Français, plus curieux encore, tournaient à l'entour. On se casait dans leur voisinage. Ici, quelques prêtres achevaient leur breviaire; là, de charmantes jeunes filles formaient des jeux sous le regard maternel. Des chasseurs attachaient leurs chiens aux banquettes du bastingage; des dames se plaçaient en cercle sous la tente qui abritait du soleil pour broder, lire et deviser tout à la fois. A l'arrière, la foule des soldats, des paysans, des hommes de commerce, des nourrices, des valets et des femmes de chambre était plus compacte encore, et s'ébaudissait au grand soleil.

Cependant, la *Concordia* ne parlait pas. Impatienté, moi, Emile Daurey, qui écris ces lignes, je courus à la découverte.

— Ma mère, dis-je à mon retour, savez-vous quel est l'illustre voyageur que vous croyiez un cardinal ou un archevêque en voyage? C'est le duc de Brabant. Sa longue redingotte noire vous a trompée. L'héritier du trône de Belgique, et la duchesse, sa femme, rien que ça! On charge leurs voitures de poste à l'arrière, et c'est pour cela que nous ne partons pas. Le prince arrive d'un long voyage en Orient. Mais voici le signal...

En effet, on part. Monseigneur dort, assis sur un fauteuil qui n'a rien de royal...

Que Mayence offre un aspect magnifique à notre départ! Je ne me figure pas autrement Constantinople, tant, au beau soleil de ce jour, Mayence, ses forêts de tours, de dômes, de bastions, de clochers, de môles, de colonnes, produisent un effet magique dans les blondes vapeurs du midi.

J'avise un élève du Conservatoire de musique de Paris. Sa casquette bleue me révèle l'homme. Est-il donc malade que, nonobstant la chaleur, il se tient enveloppé de son manteau? Ma mère, assise près de nous, qui examinons les rivages, donne déjà ses consolations à une aimable jeune fille qui lui raconte ses malheurs et la nécessité où elle est de quitter sa patrie pour aller en Irlande remplir les fonctions d'institutrice. M. Verbedur se promène avec un des prêtres qui priaient tout-à-l'heure.

Que ces rives du Rhin sont délicieuses! Que ses eaux sont belles! Quelle animation, quel mouvement! Ici des jardins, là des maisons de campagne, partout des fabriques, admirable série de magnificences que nous offrent la nature et les œuvres des hommes!

Voici déjà *Biberich*, charmante habitation princière, résidence d'été du duc de Nassau.

Y a-t-il rien de gracieux comme cette façade imposante qui se reflète dans les vagues du Rhin, avec les antiques châtaigniers et les saules, groupés autour d'une grande fontaine. On voit au centre du parc s'élever un autre château gothique. Il est construit, dit-on, sur les ruines du vieux castel de Penzeneau.

Le château moderne, du XVIII^e siècle, consiste en une façade principale et deux ailes. L'une de ces ailes s'étend presque jusqu'aux bords du Rhin, et l'autre prend sa direction vers le jardin. Au centre s'élève un dôme majestueux porté par huit colonnes dans le mode ionique. C'est l'œuvre du célèbre artiste Skell.

— Oh ! jeune homme, me dit le capitaine, vous prenez des notes ? C'est bien, cela ! On voit que vous avez le désir de profiter de votre voyage. Parfait ! Tenez, j'ai mon lieutenant, là, qui sait le français, comme moi ; consultez-le. Vous aurez en lui tout un livre.

Et le brave homme me présente à son second, qui, fort heureux de la mission qu'on lui confie, retrousse les poils de sa moustache, allume un cigare, et, fier de son importance, me dit :

— Sur cette rive droite, voyez ce village : c'est *Schierstein* ; à côté, là, distinguez-vous des ruines ? Ce sont celles du château de *Frauenstein*.

Sur cette rive gauche, observez *Niederwalluf*. Il occupe une langue de terre qui s'avance dans le Rhin. La chapelle en ruine qui s'élève sur la colline est l'église de Saint-Jean, la plus ancienne du pays.

— Comme ces montagnes boisées de chênes puissants, avec leurs couleurs sombres, forment un agréable contraste avec le vert tendre des vignes, dis-je à mon cicerone. Y a-t-il rien de plus beau ?

— Tout est contraste dans la nature, me répond-il.

Puis, après avoir jeté au vent une bouffée de tabac, il continue :

— Cette petite ville de la rive droite est *Eberbach*, ou *Erbach*, avec une ancienne abbaye transformée en maison pénitentiaire.

Des moines délégués par saint Bernard fondèrent ce moustier...

— Croiriez-vous, Monsieur, dis-je au lieutenant, que la solitude et le charme du site me rappellent la situation de Clairvaux, que j'ai visité, et dont notre France a fait aussi une prison ?

— Je l'admets très-volontiers, me répond-il. Or, j'ai lu dans une vieille chronique qu'Eberbach était une solitude entourée d'épaisses forêts et de montagnes. Là, comme à votre Clairvaux, personne ne devait être oisif, mais chacun devait s'occuper de son travail. On y trouvait, au milieu du jour, le calme de la nuit, qu'interrompaient à peine le bruit des travailleurs et les chants à la gloire de Dieu. L'église renferme un grand nombre de monuments intéressants au point de vue de l'histoire et de l'art...

— Et on ose dire encore que la vie des religieux était toute d'oisiveté ! dis-je en haussant les épaules.

— Regardez de ce côté maintenant... fit mon cicerone en dirigeant mon regard, voici *Eltvil*...

— Sa vieille tour me paraît fort curieuse, ébréchée comme elle est au milieu des fraîches villas qui l'entourent... dis-je.

— C'est là que, en 1349, le roi Gunther de Schwarzbourg abdiqua forcément en faveur de Charles IV. La chronique de Limbourg raconte que son médecin présentait au prince une patère de vin du Rhin dont il vantait la générosité. Le roi le fit boire le premier, et le médecin obéit courageusement. Gunther but ensuite. Tous deux alors tombèrent raides morts.

— Histoire de la vie ? La mort ! répartis-je. Mais quel est ce hameau voisin d'Eltvil ?

— *Kiderich*, jadis fort visité des pèlerins. On y remarque la chapelle de Saint-Michel, avec sa tour gothique et son escalier en spirale. On y admire surtout les arabesques de la tour et les ogives des croisées. La ruine qui le domine est *Scharfentteim*.

Mon savant lieutenant allait continuer ses descriptions, lorsqu'il se fait un mouvement sur le bateau. Je vois ma bonne mère s'élançer tout d'abord, le visage animé... Je cours... C'était le jeune élève du Conservatoire de Paris qui s'affaissait sur lui-même. Un voyageur grand et fort empressé soutenait d'un côté l'intéressant malade ; de l'autre, ma mère s'empara de son bras. On descend aussitôt à l'entrepont. Mille soins sont prodigués. C'est alors que ma tendre mère révèle son noble cœur et se montre Sœur de charité. Le mot, le mot fatal de choléra est prononcé : le pauvre jeune homme en a tous les symptômes ! C'est égal : rien n'éloigne ma mère. N'est-ce pas un motif de plus, au contraire, pour qu'elle se dévoue ? La voici donc qui prescrit, qui ordonne, qui va, qui vient, demandant les remèdes nécessaires, les appliquant avec sagesse et sangfroid, consolant le frère de l'infortuné, car le voyageur grand et empressé n'est autre que son frère, reconfortant le malade par de bonnes paroles, lui rendant toute son énergie pour lutter contre le fléau, et se montrant si forte de ses lumières et de son dévouement que notre jeune élève ne l'appelle plus que sa mère ! Le médecin du duc de Brabant, instruit de ce qui se passe, accourt. Il juge le cas fort dangereux ; mais en même temps il approuve tout ce qu'a fait ma mère, la félicite de son intelligence et de son zèle, et la prie de continuer ses bons soins. Pour calmer le malade et lui donner l'espérance que le danger n'existe pas, et il est formidable, cependant ! elle me fait lui serrer la main ; M. Verbedur en fait autant que moi, et nous laissons ensuite ma mère et le frère du jeune homme continuer leur œuvre.

Je retrouve mon lieutenant, qui, tout à son rôle, me dit alors :

— Autour de cette montagne, que l'on nomme *Johannisberg*, se groupent sur les rives du fleuve, *Oestrich*, *Mittelheim* et *Winkel*.

Ce dernier village fut jadis habité par l'évêque Rabanus de Mayence. La légende dit sérieusement que le saint prélat bannit de Winkel toutes les souris parce qu'elles avaient rongé son bréviaire.

— L'exorcisme joue un grand rôle au moyen-âge... dis-je.

— En face, sur cette rive gauche, voici *Nieder-Ingelheim*...

— Le fameux château que Charlemagne fit construire en 770, tant admiré par les contemporains, et détruit par Richard de Cornouailles, en 1270?... m'écriai-je. A Heidelberg, j'ai vu de magnifiques colonnes qui proviennent de ce manoir royal.

— En effet. Mais ici nous avons un autre souvenir de Charlemagne. C'est une large voie. Sur la route qui d'Ingelheim conduit à Mayence, on voit un obélisque avec cette inscription :

Route de Charlemagne, achetée par Napoléon I^{er}, Emp. des Français.

— Ce sont là deux noms qui méritent d'être associés... dis-je. Mais vous avez parlé tout-à-l'heure du Johannisberg, sur la rive droite, continuai-je en traversant le bateau; est-ce donc là le célèbre vignoble du prince de Metternich?

— Oui, et cette construction, sur sa rampe sud, couvent en 1106, abbaye en 1130, démolie pendant la guerre de Trente-Ans, échut, au XVIII^e siècle, à l'évêque de Tulde, qui éleva le château que vous voyez. Il a été la propriété du prince d'Orange en 1802, de Kellermann, un de vos illustres généraux, en 1805, et, en 1815, l'Autriche le donna à M. de Metternich. Du balcon que vous apercevez, la vue est ravissante. Mais ce qui en fait le trésor, ce sont les vins.

Ces vignes de l'Allemagne, ces légères collines, ces campagnes d'un type ionien, repris le lieutenant, sont habitées par un peuple sain, plein de sève et de cœur. Ce pays a toujours été un Eldorado. Dès que le soleil couchant dore les hauteurs, le Rhin s'anime sous les nacelles des promeneurs, tandis que ses rives sont égayées par les costumes pittoresques des paysans du voisinage. Toujours attaché aux mœurs de ses pères, ce peuple demeure fidèle à son antique religion : il sème des fleurs devant les saints et couronne leurs statues.

— Seriez-vous catholique? demandai-je au lieutenant.

— Et je m'en fais gloire... répondit-il.

— Voici *Geisenheim* sur la rive gauche. Les plaisirs de la table régnaient ici en souverains.

— Quelle largeur a donc le Rhin en cet endroit? Ce n'est plus un fleuve, c'est une mer.

— Il ne mesure pas moins de huit cent trente-quatre mètres... me dit mon cicerone. A Geisenhem, continue-t-il, l'électeur de Mayence, Jean de Schönborn, rédigea le projet du traité de paix de Westphalie. Il y travailla aussi, de concert avec Liebnitz, à la réunion des Eglises catholique et protestante. Mais cette réunion est certes bien impossible. L'orgueil et la soumission ne peuvent se fondre ensemble.

Voici *Rudeseim*, qui produit d'excellents vins. Il est assis sur la rive droite, et arrête l'élargissement du Rhin.

Remarquez cette tour et ce castel du ix^e siècle.

— Et ces hauteurs ravissantes qui le dominent, quel nom leur donne-t-on ?

— *Niederwal*. Elles supportent un magnifique temple du temps des Romains. Mais tournez-vous de ce côté, sur la rive gauche...

— Mon Dieu, que vous avez fait d'admirables choses ! dis-je avec l'accent de l'enthousiasme. Que c'est beau !

— J'espère que c'est quelque peu grandiose, n'est-ce pas ?

Voici d'abord *Bingen*, d'origine romaine, maintenant charmante petite ville du grand-duché de Nassau. Son église paroissiale, de 1403, se fait remarquer par les belles sculptures de son portail.

Au-dessus de la ville, sur ce mamelon, n'admirez-vous pas cette délicieuse ruine de *Klopp*, où, suivant la tradition, l'empereur Henri IV aurait été retenu prisonnier par son fils ?

Au pied de Bingen, venant se jeter dans le Rhin, remarquez la belle rivière, la *Nabe*, qui arrive d'une vallée délicieuse. Ce pont qui la couvre est construit sur les arches d'un pont de Drusus.

— On trouve ce Drusus sur toutes les rives du Rhin...

— Au-dessus de Klopp, regardez ce *Mont Saint-Roch*. Il a une chapelle fameuse par son pèlerinage.

Remarquez-vous comme la vallée du Rhin commence à se rétrécir, et se trouve bordée de rochers volcaniques, avec leurs saillies effrayantes, leurs aspects sauvages, leurs formes pittoresques et leurs vieux châteaux ruinés ? Le Rhin ne coula pas toujours entre ces rochers. Quand jadis les volcans brûlaient où vous voyez ces roches grises gigantesques, le Rhin prenait cette direction sans doute.

— Dites-moi, lieutenant, cette belle vallée de la Nabe a-t-elle quelque ville fameuse ?

— *Creuzenach*, qui a des sources minérales. Ses environs sont les plus beaux dont une ville allemande puisse s'enorgueillir.

Plus loin que Creuzenach s'élève un rocher de porphyre, le *Rheingrafstein*, d'une hauteur de deux cent quarante-cinq mètres, que surmontent les ruines d'un château, ancienne résidence des rhingraves. On ne saurait imaginer rien de plus délicieux que la vue de ce gigantesque rocher rouge quand le soleil couchant lui envoie ses derniers rayons, et quand les vagues ondulées de la Nabe, se reflétant sur le porphyre, font scintiller, se croiser et se confondre tous les reflets d'un prisme mouvant. A propos de ce vieux manoir de Rheingrafstein, tout farci de légendes, une seule petite historiette, pendant que notre *Concordia* fait escale à Bingen, et que toutes ces belles dames, que je croyais appartenir à la suite du duc de Brabant, mais qui tout au moins le connaissent, nous quittent...

— Je crois bien, dis-je, ce sont les proches parentes du duc de Nassau : voyez d'ailleurs les équipages qui les attendent. Mais dites-moi votre légende.

— Le rhingrave avait une fois réuni la fleur des chevaliers du voisinage dans un banquet somptueux. Tout-à-coup le noble personnage se fait apporter une botte oubliée par un courrier, et la remplissant de vin : « A celui qui videra cette coupe, mon village de Huffelsheim ! » dit-il. Tous les chevaliers, même les plus intrépides, reculent. Boos de Waldech saisit la botte, le farouche capitaine ! Il porte la santé des convives, vide cette étrange amphore, et s'écrie : « Sire rhingrave, le courrier n'a-t-il pas laissé encore une botte ? Je voudrais joindre Roxheim à Huffelsheim. » Je vous laisse à penser si l'on rit !... Mais revenons à notre vallée du Rhin : ses flots coulent rapidement ici, le bateau file...

— Quelle est cette tour qui s'élève comme un fantôme au milieu des vagues ? m'écriai-je en admiration devant une ruine du plus charmant effet.

— La *Tour des Souris*... me dit mon Allemand. On dit, à son occasion, que Hatto I^{er}, de Mayence, homme cruel et méchant, fit périr, dans une grange incendiée, près de la tour, une foule de paysans qui étaient venus lui demander du pain, et qu'il comparait leurs cris à ceux des souris.

Nous entrons dans le *Rhingau*, contrée féconde en bons vins. Ce passage étroit du Rhin, resserré entre des montagnes de roches, se nomme *Bingenloch*, trou de Bingen.

Voici, sur la rive droite, *Ehrenfels*, château qui fut jadis la résidence des archevêques de Mayence. Pendant la guerre de Trente-Ans, le trésor de leur cathédrale y fut caché. Le rocher qui supporte le château nous le montre comme un nid d'hirondelles, et il est comme le portail de l'immense passage que le Rhin s'est frayé à travers les montagnes.

Jusqu'ici, de Mayence à Bingen, par exemple, se sont étendues de vastes campagnes, où l'œil découvre une perspective sans limites. Mais les montagnes qui s'entrouvrent pour vous laisser passer, les rochers qui se hérissent pour suspendre sur vos têtes l'éternelle menace de leur chute, les villages penchés sur la croupe des collines et dont les dernières maisons descendent jusqu'au Rhin, comme pour goûter la fraîcheur de ses eaux, et les longs défilés, et les gorges sombres avec les schistes et les granits qui les surplombent, et les profondes déchirures qui laissent entrevoir les vertes vallées, tout cela commence ici. Oui, ici commence la série des manoirs élevés sur des rochers à peine accessibles, et qui devinrent le refuge de châtelains, vrais brigands dont la vie n'était que meurtres, pillages et paillardise.

Le Rhin a des *burgs* de rochers, excroissances de ses montagnes, où se retiraient, après le pillage et la guerre, ses sauvages barons, comme votre Seine a des villas de stuc habitées par les *lionnes* de la fashion moderne, comme la Loire a des châteaux de pierre de taille où vécurent, de leur vie opulente et fastueuse, les seigneurs de Henri III et de François I^{er}.

Ainsi, sur cette rive gauche, voyez déjà *Reinstein*, qui n'est plus une ruine, car on l'a

restauré magnifiquement. Il appartenait aux Waldecks, dont vous avez vu l'un des chevaliers boire le vin de la *botte* tout-à-l'heure. Mais, compris parmi les brigands, ils furent pendus sur l'ordre de Rodolphe de Habsbourg.

Là, remarquez *Sooneck*, château du XII^e siècle, également sur la rive gauche, aujourd'hui domaine du prince Charles de Prusse. C'est l'un des plus gracieux manoirs des bords du Rhin.

— En effet, bâti sur un rocher dentelé, il produit l'effet le plus pittoresque... dis-je à mon complaisant lieutenant.

Sur ce, je lui demandai la permission d'aller près de ma mère savoir des nouvelles du malade. Hélas ! le mal faisait des progrès effrayants. Le pauvre Edmond, c'est le nom du jeune élève du Conservatoire, comprenait sa position, et, malgré les exhortations de ma mère, se livrait à un chagrin qui lui nuisait d'autant plus que son frère, le cœur brisé, partageait son abattement. Je remontai fort triste, ne prêtant qu'une oreille distraite à mon ami le lieutenant de la *Concordia*.

Nous atteignons en ce moment l'embouchure de la *Wisper*, et j'aperçois *Lorch* sur la rive droite. Mais *Lorch* n'est plus qu'un village, et il a dû être jadis une cité, à juger par la beauté de son église, que mon cicérone me dit décorée de nombreux monuments.

— Nous sommes en plein Rhingau, reprit le lieutenant ; si vous avez bien remarqué, mon jeune ami, de Biberich à Bingen, le Rhin coule droit vers le sud et expose ses rivages au grand soleil. En outre, les montagnes les abritent. De là une étonnante fertilité pour les terres qui produisent le meilleur vin qu'on puisse boire. Je dois ajouter que le sol du Rhingau formait autrefois le fond d'un lac immense dans lequel le Rhin avait déposé ses eaux et sa vase avant qu'il eût la force de se tracer un chemin à travers ces roches volcaniques. Aussi nous sommes si fiers de nos vins du Rhingau, que je veux vous en faire juger la saveur.

Je crois que mon lieutenant, qui avait la langue sèche de trop fumer, parlait ici pour son propre compte : car il but la bouteille de vin du Rhin qu'il fit venir pendant que je trempais à peine mes lèvres dans mon verre. Du reste, j'y gagnai une nouvelle ardeur de la part de mon narrateur, qui reprit de plus belle :

— Sur la rive gauche, voici *Oberdiebach*, sans importance. Mais examinez un peu ces ruines du château de *Furtemberg*, et celles de *Stahleck*, ancien manoir des Hohenstaufen, aujourd'hui à la reine de Prusse. Le premier est bien conservé ; quant au second, il n'en reste que deux tours puissantes. Là, jadis, Guelf et Stauf conclurent une alliance qui remua le monde. Que de décombres il faut franchir pour atteindre la seule voûte qui reste debout ! On voit encore cependant quelques murailles de salles splendides, et on y jouit d'une vue incomparablement belle.

Figurez vous, lecteurs, que mon lieutenant parlait encore, lorsque soudain je me trouvai en face d'une vision magique. Une ville antique, protégée par douze tours, accompagnée

des ruines superbes d'un château-fort, décorée des débris à jour de délicieux arceaux, de vieux clochers, d'un pêle-mêle magique d'antiques édifices, tourelles inclinées, façade crevant de rire, pignons en crête de coq, balcons fantastiques; de rochers et de collines verdoyantes, tel était le paysage que j'avais sous les yeux. Il y a de tout dans cette enceinte oubliée par les guerres et les sièges : on voit qu'elle a été celtique, gauloise, romaine, gothique. Assurément elle ne sera jamais moderne.

— C'est *Bacharach* que vous avez là sur la rive gauche, en face de vous, me dit mon bon Allemand. *Bacharach*, *Ara Bacchi* du temps des Romains, a vu jadis s'élever un autel au dieu du vin sur ce rocher qui se trouve entre la rive et le milieu du fleuve. Ce roc n'est aujourd'hui visible que pendant les sécheresses de l'été. Cet endroit était bien propre à servir au placement des images qui veillaient à la conservation des vignes chéries de Bacchus. On dit que l'aspect de cette ville, fort pittoresque, comme vous le voyez, présente en miniature celui de Jérusalem.

— Mais quelles sont les admirables ruines qui gisent au pied du château? demandai-je.

— Les ruines de l'église de *Saint-Werner*, martyrisé à Oberwesel, un peu plus loin, qui offrent un beau modèle d'architecture gothique, et d'une époque où ce genre avait atteint le plus haut degré de perfection.

— En vérité, m'écriai-je, les peintures délicieuses que Walter-Scott nous fait de ses abbayes dans ses inimitables romans ne valent pas cette exquise réalité.

— Habituez-vous aux merveilles, mon cher; d'autres vous attendent, dit l'Allemand en se tournant vers la rive droite. Tenez, voici *Caub*, maintenant; c'est une petite ville du duché de Nassau, dont le nom signifie cuve, et ses armoiries montrent saint Thioneste assis dans une cuve. Ce qui fait la beauté de cette ville, c'est la ruine du vieux manoir de *Gutenfels*. Peu de châteaux ont eu autant de prévôts de distinction. Adolphe de Nassau, plus tard roi d'Allemagne, en 1387, y fut installé comme gouverneur; et pendant la guerre de Trente-Ans, Gustave-Adolphe de Suède l'habita.

— Seigneur lieutenant, m'écriai-je avec admiration, quel est ce castel construit au milieu même du Rhin, et dont les nombreuses tours et tourelles, surmontées de drapeaux et de banderolles, ressemblent à un immense vaisseau?

— *Pfalz*, qui veut dire Palatinat, répondit mon interlocuteur. Il fut construit en 1320, par le palatin Louis de Bavière, pour le prélèvement de l'octroi, et une bulle papale mit ce prince au ban de l'empire parce qu'il abritait, en un château protégé par les flots du Rhin qui l'entouraient, ses exactions et ses crimes.

Un fait qui vous intéressera d'une manière plus directe, ajouta le lieutenant, c'est qu'ici même, en 1814, le général Blucher passa le Rhin pour entrer en France.

En vérité, lecteurs, nous n'avons pas un moment de repos. Nos yeux se fatiguent à contempler sans relâche de nouvelles richesses historiques, artistiques, sublimes de beauté au milieu d'une nature ravissante.

Sur la rive droite, c'est *Oberwesel*, et je doute que sur les bords du Rhin il y ait une ville qui offre une plus grande variété de sites. Le sublime, le pittoresque, le merveilleux y forment un ensemble admirable. Soit que la vue plane sur la ville, sur les vieilles murailles crénelées, sur les tours, sur les églises, sur les collines environnantes, sur les ravins couverts d'arbres ou sur les vignes, tout y enchante l'œil.

C'est tellement admirable que je vais prier ma mère de porter un regard fortif sur ce magnifique tableau : mais son malade l'emporte sur sa curiosité, et, sœur des anges, elle préfère l'œuvre que le ciel lui a confiée aux jouissances terrestres du voyage.

— Cette ville est fort ancienne, me dit le lieutenant, qui a été obligé de s'éloigner un moment. Les Romains l'ont appelée *Vesalia*. De grands événements s'y passèrent. En 1689, elle fut prise, pillée, incendiée et détruite par les Français. Elle était remarquable alors par ses églises, ses couvents, ses clochers, ses cloches même et la somptuosité de ses autels.

Près de ces vieilles murailles, là, à côté du Rhin, vous pouvez voir les restes pittoresques de la chapelle gothique qui fut érigée à saint Werner, jeune et innocente victime que les juifs firent, là même, expirer dans d'affreux supplices. On y voyait autrefois le pilier de bois auquel il fut attaché.

— La tour ronde qui domine, vue de ce point, est charmante... dis-je à mon causeur.

— C'est la fière *Tour des Bœufs*.

— Mais, dominant la ville de toute sa haute taille, sur cette roche escarpée, quel est ce castel qui menace les cieux ?

— Le château des *Schonberg*, illustre famille du maréchal de ce nom, dont l'origine remonte jusqu'à Charlemagne. Le maréchal dont je parle, étant en Irlande pour tenir tête au roi Jacques, fut tué le 4^{er} juin 1690, à la bataille de la Boyne.

Voyez comme, sur le rocher à pic de *Rostein*, qui fait face à *Oberwesel*, et qui est tout d'ardoises, l'industrie humaine a établi une série successive de vastes marches entièrement tapissées de vignes.

Et ici, en revenant à la rive gauche, apercevez-vous ce petit village niché sur les rochers ? C'est *Orben*. Mais on appelle toute la côte *Saint-Goarsbett*, parce que ce fut dans ce lieu solitaire et stérile qu'un saint du nom de Goar vint fixer sa demeure et prêcher l'Évangile aux pauvres pêcheurs du fleuve.

— Le Rhin est-il donc poissonneux en cet endroit ?

— Plus, beaucoup plus qu'ailleurs. Il suffit de jeter des filets le long de ce rocher pour prendre de magnifiques saumons.

— Voici sept roches à fleur d'eau qui doivent gêner beaucoup la navigation ? demandai-je.

— Ce sont les *Sept-Sœurs*, rescifs fort périlleux en effet, dit l'Allemand. On prétend que sept jeunes filles habitaient jadis le château de *Schonberg*, mais que, méchantes et cruelles

vis-à-vis des pauvres tenanciers, elles furent changées en ces rochers, devenus très-hostiles aux bateliers du Rhin.

— Veuillez m'accompagner, ajouta mon lieutenant : je dois ici présider à une opération imaginée pour l'agrément des voyageurs.

Alors le bon jeune homme me conduisit à l'avant du navire, où des matelots s'empres-
saient autour d'une petite pièce d'artillerie.

— Feu ! dit le lieutenant.

Aussitôt un bruit formidable retentit, répété cinq fois d'une façon très-distincte par les échos du rivage. Les passagers furent effrayés et se demandèrent d'où partait cette canonnade.

— Remarquez, me dit le lieutenant, que le Rhin fait ici un détour subit et coule autour de la base de ce vaste rocher de basalte que l'on nomme *Lurlexberg*. Il y produit le plus merveilleux écho de l'Europe. Admirez-le : l'expérience va se renouveler. Un second coup de canon fut tiré, et se reproduisit cinq fois avec un épouvantable fracas.

— Cet écho, connu depuis des siècles, a inspiré des poètes. On le dit moins puissant que jadis, reprit mon cicérone, et la cause en est que bien des roches de sa masse s'en sont détachées. Vous croirez volontiers que cet accident de nature a enfanté bien des légendes : je ne vous les redirai pas toutes : je vous raconterai seulement que ce rocher fut habité par une sirène du nom de *Lorelex*. Elle fascinait par son chant délicieux tous les bateliers et les faisait échouer contre son rocher. Enfin, attirée, elle aussi, par la beauté d'un jeune marinier, elle voulut le regarder de trop près, et s'engloutit dans le Rhin.

— Laissons la fable et parlons de ces réalités magiques qui poussent ici sur vos rochers comme de magnifiques excroissances de ces mêmes rochers, m'écriai-je. Quel est ce manoir par exemple ?

— Ah ! vous aimez cette vallée de ruines qu'arrose le Rhin, à ce qu'il me semble, mon jeune Français ? C'est bien cela ! répondit mon Rheingrave. On vous en servira de ces fleurs de nos montagnes, de ces loupes de roches, de ces excroissances de pierre, et plus que vous n'en voudrez peut-être. Donc, sur cette rive droite, c'est *Saint-Goarhausen*, et au-dessus de *Saint-Goarhausen*, c'est le *Katz*, ou le *Chat*... si vous voulez.

Plus loin, là-bas, je vous montrerai, sur la même rive, mais nous le voyons déjà d'ici, au-dessus de *Welmich*, fameux par ses mines d'argent et de plomb, le *Manoir de Thurmburg*, ou la *Souris*.

— Etranges surnoms ! le Chat et la Souris !

— Voici à quel propos. Les frères suzerains de *Katz*, en voyant bâtir de l'autre côté du ravin de leur château cet autre château que *Cuno*, archevêque de Trèves, rendait fort et puissant, le nommèrent par dérision : la *Souris* ! Et ils ajoutaient : *La Souris sera bientôt dévorée par le Chat*.

— Eh bien ! qu'advint-il ?

— L'archevêque fit si bonne contenance que ses nouveaux ennemis ne songèrent pas même à réaliser leurs menaces.

— Que de ruines, et quelles belles ruines ! m'écriai-je. Et sur tout cela un soleil flamboyant, un ciel bleu... Et au-dessous de tout cela, des eaux frémissantes, des montagnes dentelées, des pampres aux collines, des arbres sur les précipices, des rivages fleuris, des villes....

— Oui, sur la rive gauche, voici *Saint-Goar*. C'est à un homme de Dieu, à un saint venu pour travailler au bonheur de ses semblables, à un ermite réfugié dans ces rochers pour prêcher l'Évangile du Seigneur, que peu à peu cette petite cité dut son origine et ses développements. La légende lui attribue grand nombre de miracles. Ainsi, maudé un jour à une assemblée que présidait l'archevêque de Trèves, le saint accrocha son manteau à un rayon de soleil. A la mort de saint Goar, Pepin et Charlemagne dotèrent richement son ermitage, afin que les voyageurs y trouvassent un asile. Vous concevez que les habitants arrivèrent. Bientôt l'ermitage devint un monastère, et le monastère eut un tonneau plus fameux que celui d'Heidelberg. Il ne désemplassait jamais ! Un jour le père sommelier oublia de fermer le robinet. Ne vous effrayez pas ! Une araignée vint, tissa vite une toile, et pas une goutte ne s'échappa du tonneau merveilleux.

— Je crois que Saint-Goar a quelques monuments du moyen-âge ?

— Oui, l'église qui, du VII^e siècle d'abord, fut brûlée en 1137, et rebâtie en 1469; puis la maison des Templiers; mais l'édifice le plus ancien est encore le *Château du Palatin*, sur cette route de Bubenheim.

— Quelle délicieuse ruine !

— Vous avez bon goût, mon ami : c'est *Rheinfels*, construit en 1245, par le comte de Katzenelnbogen, qui y prélevait un droit sur les navires. Le château fut assiégé, mais non pris, en 1255, par les armées rhénanes des rives du Rhin, ce qui donna l'idée de la Ligue germanique; mais les Français furent plus heureux en 1693. En 1806, pris de nouveau par vos compatriotes, ils le mirent en l'état où vous le voyez.

En quittant l'étroit passage du Rhin que nous suivions depuis Bingen, et dont les beautés sauvages me frappaient d'admiration, je vis le fleuve, en face de Saint-Goar, s'élargir et ressembler à un lac délicieux entouré de hautes montagnes.

Alors nous passons devant Welmich, dont j'ai parlé, en face de *Hirzenach*, comme *Rheinfels*, sur la rive gauche, puis sous le *Couvent de Bornhofen*, qui a une église d'une structure fort curieuse. Mais ce qui me frappe le plus, ce sont les ruines de deux manoirs huchés sur les roches de la rive droite, en face l'un de l'autre, comme deux chasseurs d'aigles qui se feraient signaux.

Pendant que des musiciens, montés sur notre *Concordia*, à Saint-Goar, nous donnent leur sérénade, et pendant que j'ai été apprendre que notre cher malade devient plus malade encore, hélas ! mon lieutenant me dit :

— Ces deux châteaux se nomment *Liebenstein*, et *Sternfels*, ou les *Deux-Frères*. Ils furent construits par deux frères qui devaient partager l'héritage paternel avec une sœur aveugle. Aidés par son infirmité, ces misérables la trompèrent. Elle reçut infiniment moins qu'eux. Mais le ciel bénit sa pauvre portion, et elle s'en servit pour faire construire trois petites chapelles. Quant aux deux frères, unis dans leur mauvaise action, ils furent bientôt ennemis acharnés. Un jour cependant ils se donnent rendez-vous pour la chasse. Celui des deux qui s'éveillerait le premier devait éveiller l'autre. Or, *Liebenstein* s'étant levé le premier et voyant encore fermés les volets de *Sternfels*, y décocha une flèche pour donner le signal. En ce moment, *Sternfels* poussait les volets. Aussi reçut-il la flèche en pleine poitrine. Pour expier ce fratricide, *Liebenstein* partit pour la Terre-Sainte, où il mourut.

Les deux châteaux tombèrent alors en des mains étrangères.

— Diavolo ! m'écriai-je, en interrompant mon cicerone, j'espère que cette ville, qui nous arrive sur la rive gauche, doit être d'une antique origine.

— *Boppart*, me dit le lieutenant, le *Bodobriga* des Romains, qui se vante d'avoir été la résidence du capitaine des Balistaires. Ce fut une forteresse, un castel, une place forte des Romains, et des empereurs y résidèrent. Dans des temps plus rapprochés de nous, *Boppart* joua son rôle dans les cités de l'empire d'Allemagne.

— Mais quelle admirable église elle possède, dis-je avec enthousiasme. Voyez donc les belles tours à pointes pyramidales, et comme elles sont reliées entre elles par une galerie aérienne.

— On la nomme *Oltäsbourg*, cette église qui vous plaît tant. Mais, du reste, *Boppart* n'offre qu'un aspect sombre et triste. Elle est si déchue de sa grandeur première, depuis que, créée ville impériale, elle fut cédée, en 1312, par l'empereur Henri VII à son frère Baudouin, archevêque de Trèves, qui la réunit à l'électorat. Car alors, ayant tenté de reprendre sa liberté, elle fut envahie, et ses habitants furent contraints de démolir leur belle grue et d'en apporter les matériaux pour la construction du château archiepiscopal.

Elle comptait jadis plusieurs couvents, dont le principal, celui de *Marienberg*, qui est situé au-dessus de la ville, avait autrefois le nom de *Haut-Couvent*, parce que toutes ses nonnes descendaient de la maison des palatins.

— Quel est aujourd'hui son emploi ? demandai-je.

— Etablissement hydrothérapique... fit le lieutenant.

Ici, vous le voyez, continua mon Allemand, le fleuve roule ses eaux à travers des prairies fertiles qui s'étendent, sur la rive droite, jusqu'au petit village de *Kamp*, situé d'une façon charmante au revers de ces collines. Ce village de *Kamp* tire son nom d'un camp romain dont on a découvert les vestiges à différentes époques.

— Et ce manoir parfaitement conservé, quoique remontant au moins au XII^e siècle, là, non loin de Kamp, quel est-il?

— *Marxburg*... et plus loin, sur la même rive droite, *Braubach*, à qui *Marxburg*, devenu prison d'état, appartient.

Voyez comme *Braubach* est pittoresque, noblement assis au tournant du Rhin, dans le voisinage de mines d'argent, de cuivre et de plomb. C'est une cité d'antique origine, car de vieilles chartes du XII^e siècle parlent d'elle. En 1288, elle fut déclarée ville libre par l'empereur Rodolphe I^{er}.

Voyez-vous maintenant sur la rive gauche les montagnes du *Hundsruok*, dont le nom veut dire *Station des Huns*? Les Huns ont, en effet, habité cette contrée jusques à *Brey*, ce petit village tout entouré de jardins. Chassés par l'empereur Gratien, ce fut ici qu'ils traversèrent le Rhin.

— Et, sur cette même rive gauche, quelle est cette petite ville qui pose ses pieds dans le fleuve.

— *Rhense*, qui, en 660, échut aux électeurs de Cologne, et, au XIV^e siècle, fut érigée en lieu de réunion pour l'élection des empereurs.

— Alors c'est ici qu'est le fameux *Kœnigsthul*, *Siège des Rois*?

— Précisément. Sur cette grande route, près de la ville, voyez-vous trois noyers centenaires? Oui. Eh bien! sous ces noyers, il y a trois bornes. C'est là le *Kœnigsthul*.

Le premier empereur élu à *Rhense* fut Henri VII de Luxembourg.

Charles IV, ayant été élu, à son tour, accorda exemption d'impôts à *Rhense*, à la condition d'entretenir le *Kœnigsthul*.

Jadis, ce *Kœnigsthul* était un édifice formé de sept voûtes ouvertes et supporté par neuf piliers, dont un au centre. Sous les voûtes étaient des sièges de marbre pour les électeurs. La circonférence de cette construction était de quarante aunes. Si l'on y sonnait de la trompette, chacun des électeurs du Rhin pouvait l'entendre de son château.

Le château de l'électeur de Mayence était *Lahneck*, là, sur la rive droite, au-dessous de *Braubach*;

Le château de l'électeur de Trèves était *Stolzenfels*, là, sur la rive gauche, au-dessous de *Rhense*;

Le château de l'électeur de Cologne était *Rhense* même;

Et enfin le château de l'électeur du Palatinat était *Marxburg*, que vous avez vu au-dessus de *Braubach*.

En 1338, se tint à *Rhense* un célèbre congrès des électeurs. Il avait pour but de s'opposer à l'intervention des papes dans le choix des empereurs.

Maintenant la superstition populaire fait du *Kœnigsthul* le rendez-vous des sorciers, surtout depuis qu'en 1400, dans cette petite chapelle qui regarde les trois noyers, les

électeurs prononcèrent la déchéance de Venceslas, roi de Bohême, et lui substituèrent le palatin Ruppert.

— Au-dessous des ruines de Lahneck, quel est ce village?

— *Oberlanhstein*, qui n'a rien de curieux. Mais les ruines de Lahneck, fondé au XIII^e siècle, méritent d'être visitées. La cour en est fort remarquable. La tour et les vitraux antiques sont très-bien conservés.

— Mais *Oberlanhstein* a lui aussi des fortifications parfaitement sauvées. Les murs et les tours qui l'entourent sont telles qu'on les a créés jadis. Je crois qu'on trouverait difficilement un meilleur spécimen des forteresses d'autrefois.

— Ce qu'il y a de beau, mon cher Français, ce sont surtout ces tours de *Solzenfels*, là, près de ce village nommé *Capellen*, sur la rive gauche.

De *Capellen*, un sentier monte, à cent mètres au-dessus du Rhin, au château fondé au XIII^e siècle par l'archevêque Arnold de Trèves, et qui fut la résidence de ces prélats au XIII^e et XIV^e siècles. Son nom veut dire *Fier-Rocher*.

— Et certes ! sur ce bloc escarpé il mérite et porte bien son nom hardi.

— Isabelle d'Angleterre, la fiancée de l'empereur Frédéric II de Hohenstaufen, y reçut l'hospitalité. On y servit les truites du Rhin, le chevreuil de la Forêt-Noire, et le vin d'Oberwesel. Le chroniqueur dit : « Que l'on mangea bien, que l'on but mieux, et que la vierge royale dansa beaucoup. »

— Au moins, n'est-il pas en ruines.

— Ce n'est pas de la faute des Français, qui le détruisirent en 1688. En 1825, Coblenz donna ses ruines au roi de Prusse actuel, qui le fit restaurer dans le style antique, et qui y passe certain jour de chaque été. Les salles et les galeries renferment nombre d'objets d'art, d'antiquités, d'armes rares, la salle des chevaliers, surtout.

C'est là qu'en 1814, le général de Saint-Priest passa le Rhin avec son armée.

— Et, en face, sur la rive droite, quel nom donnez-vous à cette chapelle?

— *Saint-Jean*. C'est un monument très-curieux du XII^e siècle. On raconte qu'une nuit, les cloches de cette église se mirent d'elles-mêmes en mouvement.

Remarquez, à côté de *Saint-Jean*, cette gorge étroite, et les deux villages de *Niederlanhstein* et de *Horscheim*, que sépare un ruisseau. En cet endroit, se promène, dans les nuits saintes, mais surtout aux jours de kermesses, une nonne richement vêtue, à l'air grave et doux. Elle ne moleste personne : mais on en a peur.

Là, jadis, s'élevait le couvent de *Zachern*.

— Je conçois : on a voulu à tout prix une légende, à défaut de ruines.

— Et cette puissante forteresse, en si parfait état, sur la rive droite?

— *Ehrenbreitstein*... le Sébastopol de l'Allemagne.

— Et cette rivière, sur la rive gauche?

— La Moselle.

— Et au confluent de la Moselle et du Rhin ?

— *Coblentz.*

— Merci, cher lieutenant, dis-je à mon complaisant cicerone, merci des jouissances que vous m'avez procurées et des connaissances que j'ai reçues de vous. Je suis émerveillé du ravissant tableau qui s'est offert à mes regards, sous mille formes variées : montagnes surmontées de tours blanchies par le temps ; fertiles prairies ; vergers fleurissants ; forêts, vignes et pampres ; tout contribue en ces lieux magnifiques à charmer l'œil du voyageur qui veut s'instruire. Merci, encore merci. Si jamais nous devons nous revoir, je souhaite que cela soit dans notre cité parisienne. Là, je pourrai vous servir de pilote, au milieu de ses rues sans nombre, comme vous avez été le mien au milieu de ces rochers sauvages, stériles, mais grandioses et pleins de souvenirs. Adieu. Recevez ma carte ; donnez-moi votre nom en échange, pour que je vous nomme en mon cœur, et serrons-nous la main.

J'achevais à peine cette dernière et douce marque de ma gratitude affectueuse, que le capitaine vint me dire :

— Jeune homme, votre mère vous appelle. Accompagnez-la, et suivez ce triste cortège.

Et il me montrait du doigt l'intéressant malade que M. Verbedur portait d'un côté, pendant que le frère désolé de M. Edmond le soutenait de l'autre. Je m'approchai de ma mère : elle était pâle et tremblait de douleur.

— Il est au plus mal, me dit-elle : vois, c'est le visage d'un mourant qui remonte aux cieux.

Et le malade priait, en regardant le ciel, le beau ciel bleu, pour la dernière fois, peut-être.

Le duc de Brabant, son altesse royale la duchesse, et leur suite, et tous les voyageurs, nous saluèrent avec respect et sympathie.

— Pauvre jeune homme ! A la fleur de l'âge ! disait-on.

Le médecin du duc dit un dernier mot de recommandation à ma mère. Après quoi, nous atteignîmes l'escale de Coblentz.

Un quart d'heure après, nous étions à l'hôtel de Belle-Vue. Edmond reposait dans un bon lit, en face du fleuve et de ses rivages luxuriants. Son frère pleurait et se livrait à mille angoisses. Ma mère le consolait et fortifiait le malade de ses bons soins. En même temps, un médecin anglais, arrivant de Sébastopol, nous affirmait que le malade allait mieux déjà. Aussi nous laissions-nous aller à l'espérance, et osions-nous rire quand l'Anglais, enchanté de la vaillance de nos soldats sous les murs de Sébastopol, nous disait :

— Vos Français sont des zéros, Madame !

— Des héros, voulez-vous dire, docteur ? répondait ma mère.

— Ce sont de vrais zéros... Madame !

Excursions.

VII.

L'Amour fraternel. — Une Résurrection. — *Coblentz*. — Etudes bachiques. — *Ems*, sa vallée, ses bains et ses jeux. — *Ehrenbreitstein*. — *Trèves*. — Souvenirs de la plaine de *Coblentz*. — L'île de *Niedewerth*. — *Engers*. — *Weissenthurm*. — Le général *Hoche*. — *Monrepos*. — *Newied*. — *Andernach*. — *Brolh*. — *Ahrweiler*. — *Sinzig*. — *Rémagen*. — *Rolandseck*. — Les sept Montagnes.

— Un volcan. — *Druchenfels*. — *Godesberg*. — *Bonn*.

Eh bien ! oui , moi , Julien d'Harcourt , habitué à rire de tout , à tout railler , à ne voir jamais assez les choses sous leur côté sérieux , j'ai les larmes aux yeux , comme tous mes camarades . Oui , ma fibre lacrymale s'est ouverte , et je pleure , en voyant le noble tableau d'un amour fraternel aux abois , parce qu'il est frappé dans la personne d'un être aimé , chéri , que menace la mort .

M. Edmond ne va pas mieux : au contraire , son état inspire de vives inquiétudes . On vient de prévenir sa famille par le télégraphe électrique . Mais si le pauvre jeune homme se tord sous la violence du mal , il y a vraiment bonheur à voir sa foi vive lui inspirer vis-à-vis de Dieu le recours le plus fervent . Et , pendant qu'il prie , pendant qu'il invoque la Vierge des cieux , dont nous implorons le secours avec lui , il y a d'autre part un angle de ce triste tableau , qui nous révèle que tous les cœurs ne sont pas infectés de la lèpre de l'égoïsme . Le frère de M. Edmond , le cœur brisé , l'âme navrée , la tête perdue , se multiplie , crée , invente , imagine , cherche tout ce qui peut apporter du soulagement au malade . L'œil fixe , il scrute ses douleurs , les symptômes , les effets , le mal ; puis , interrogeant madame Daurey , dont les conseils sont pour lui des ordres , il va , vient , sonne , demande , applique , agit , et regarde le ciel , qu'il invoque à son tour .

Tant de soins , tant d'angoisses , tant de prières , ne peuvent rester sans fléchir le maître de la vie et de la mort.

Cette fois , M. Edmond va mieux. Mais c'est un mieux réel ; c'est un véritable retour au bien-être. Aussi quelle joie pour nous tous , quel bonheur pour M. Louis , le frère si tourmenté du cholérique , quel soulagement pour notre sœur de Charité !

Nous respirons tous...

Mais savez-vous que M. Edmond est un artiste qui donne les plus belles espérances ? Savez-vous que M. Louis est également un artiste dont les succès nous sont connus , maintenant qu'il nous révèle son nom ? Savez-vous que M. Edmond et M. Louis sont , l'un et l'autre , les frères de madame M... C... , la gracieuse et tant aimée fauvette de notre Paris. Oui , cette éminente artiste , si noblement connue , si fièrement aimée de notre public , est leur sœur. Car , nés tous à Bruxelles , ils se sont faits , par leur talent , les merveilles de notre capitale de France. Mais ils sont si modestes , que je ne dois pas les blesser dans leur vertu.

C'en est fait , M. Edmond ne court plus aucun danger : il boit , il sourit , il parle , il nous serre les mains. Personne ne portera son deuil , et nous aurons , au contraire , des fleurs à lui offrir pour sa résurrection. Car il est guéri ! Voyez : le voilà qui se soulève et s'appuie sur le coude pour voir passer un bateau à vapeur chargé de musiciens faisant retentir l'air de leur harmonieuse musique militaire , au lever du soleil , le lendemain de notre arrivée à Coblenz.

Donc , en joie , camarades ! Allons remercier Dieu dans ses temples , et courons visiter Coblenz.

Vous rappelez-vous d'un certain officier prussien , qui vint avec nous de Francfort à Mayence , et que nous avons gratifié de la qualification de ci-devant jeune homme ? Il me semble qu'on vous a dit combien il était galant chevalier. Or , au moment où nous sortions pour notre visite , le premier personnage que j'aperçois sur le quai , n'est ce pas mon Prussien ? Vous dire avec quel empressement il offrit son bras à madame Daurey , est un de ces détails qui échappent à la plume. Pour apprécier , il faut avoir vu. Le voici donc nous pilotant dans la ville.

Bâti sur un terrain triangulaire formé par le confluent de la Moselle et du Rhin , Coblenz a pris son nom de sa position. Les Romains l'appelèrent *Confluentes* , témoin Amien-Marcellin qui dit , en parlant de l'armée romaine en marche vers le Rhin :

— *Per quos tractus nec civitas ulla visitur , nec castellum , nisi quod apud Confluentes ; locum ita cognominatur ubi amnis Mosella confunditur Rheno.*

Or , Drusus , l'infatigable Drusus , qui avait jugé le rocher faisant face à Coblenz , de l'autre côté du Rhin , y construisit une forteresse , *Castellum* , et depuis ce castel jusqu'à Ehrenbreistein , le rocher a toujours été gardé militairement.

La ville romaine Confluentes, devenue Coblentz, couvrait le terrain qu'on appelle en ce moment *Alter Hoff*. C'est la vieille ville.

En l'an 9, Jules César y fit passer son armée sur un pont de bateaux.

Sous la domination des Francs, les rois d'Austrasie lui donnèrent le nom de *Cophelnuici*. Alors elle avait un palais qui devint parfois la résidence des empereurs d'Allemagne.

En 806, il se tint dans l'église collégiale un grand concile, auquel trois rois et onze évêques assistèrent.

En 860, Charles le Chauve y signa la paix avec Louis le Germanique.

Coblentz fut, à cette époque, l'extrême limite des excursions des Normands.

Abandonnée au duc de Lorraine, en 842, Coblentz appartient alternativement à la France et à l'Allemagne, jusqu'en 1018.

Alors l'empereur Henri II la donna à Pappo, archevêque de Trèves, et en fit une ville épiscopale.

L'année 1252 la vit entourer de murailles.

Pendant la guerre de Trente-Ans, elle eut à subir des sièges, en 1632, de la part des Suédois, puis des Français, et enfin des Impériaux, en 1636.

En 1688, bombardée par M. de Boufflers, Vauban et le roi Louis XIV en personne, elle souffre beaucoup, mais n'en résiste pas moins.

De 1779 à 1787, elle est embellie et considérablement augmentée par le prince Clément. Aussi ne la nomme-t-on plus que *Clemenstadt*, divisée en *Altstadt*, ou vieille cité, et *Neustadt*, ou ville neuve. Mais l'usage reprend bientôt le dessus, et elle reste toujours Coblentz.

Au début de notre révolution, elle sert d'asile à l'émigration de notre noblesse française, et devient le prix du triomphe du jeune et habile général Marceau, après quelques heures de siège seulement.

Alors, jusqu'en 1814, elle devient le chef-lieu du département de Rhin et Moselle.

En 1815, elle redevient Prussienne, avec toute la province rhénane.

Nous remarquons d'abord que la vieille ville, malgré toute son irrégularité, a cependant plusieurs rues belles et larges. Ses maisons y sont presque toutes à trois étages. La plus longue et la plus vivante de toutes est celle qui, commençant près du Rhin, va jusqu'au pont de la Moselle.

Le pont, construit sous l'archevêque Baudouin, en 1343, et achevé seulement en 1440, mène à la route de Cologne. Il ne manque pas de caractère, quoiqu'un peu étroit. Ses arches sont au nombre de quatorze. Du centre de ce pont, la vue sur le Rhin a quelque chose de féérique.

On nous a signalé le monument le plus original, sur l'une des places de la vieille ville, et nous nous empressons de le visiter. Ce n'est autre chose qu'une épigramme que l'on

a voulu nous décocher. Sur la place de Saint-Castor, en effet, nous trouvons une misérable fontaine. Notre Prussien s'empresse de nous lire ce qui suit, gravé sur le granit :

1812

MÉMORABLE PAR LA CAMPAGNE CONTRE LES RUSSES,
SOUS LE PRÉFECTORAT DE JULES DOAZAN.

— Ce Jules Doazan, préfet du Rhin et Moselle, s'était trop hâté d'inaugurer cette fontaine, en la dédiant au souvenir de cette année 1812 et de la campagne de Russie si fatale aux Français! ajoute notre ci-devant jeune homme. Car le comte de Saint-Priest, général russe, passe le Rhin à Coblenz en 1813, et investit la ville défendue par un corps d'armée française et par une redoute. Or, nonobstant ce, les Russes entrent dans la ville. Les Prussiens, car, en résumé, les gens de Coblenz, quoique département français, étaient Prussiens, les Prussiens, dis-je, illuminent aussitôt, et le colonel Mardenko est nommé commandant de la ville. Certes, il respecte la fontaine, comme monument d'utilité publique. Mais, trouvant son plaisir à ridiculer la France en laissant cette inscription, il se contente de faire ajouter au-dessous ce que vous voyez :

VU ET APPROUVÉ PAR LE COMMANDANT RUSSE DE COBLENZ,
1813.

— Diavolo! s'écrie M. Verbedur, c'était tirer à brûle-pourpoint, cela.

Et depuis 1812 et 1813, le monument et son inscription demeurent et demeureront longtemps encore peut-être. Mais voici Saint-Castor, sur cette place même, laissons la fontaine et allons à l'église. Cette antique basilique, qui ne date que du IX^e siècle, pas plus que cela, mérite un peu mieux notre intérêt que les saillies de MM. Doazan et Mardenko.

Sept grandes marches conduisent au portail, qui ne remonte qu'à 1805. Mais l'intérieur rachète ce que l'extérieur offre de trop moderne. La voûte repose sur des colonnes de style corinthien. Des peintures décorent les murailles. Les confessionnaux sont découverts et permettent de voir le prêtre et le pénitent. Quelle foule dans la nef, et quel profond recueillement! On dit la messe. L'orgue joue. Quinze à vingt voix font entendre d'assez pauvre musique. Mais ce n'est pas la musique qui m'occupe, c'est la piété des fidèles. On est heureux quand on voit Dieu régner sur son peuple et son peuple honorer Dieu. Après l'office, nous pouvons circuler.

Voici d'abord le tombeau de sainte Rizza, petite-fille de Louis le Dévoit. Une légende écrite en gothique, et que je déchiffre, ne me laisse aucun doute. Il est à gauche, en entrant.

Ensuite, voici le sépulcre de l'archevêque Cuno de Falkenstein, et celui de Werner de Koenigstein.

Là, sous cette voûte, l'empereur Henri IV a pardonné à son fils rebelle ;

Ici Louis de Bavière a reçu le serment d'hommage des princes de l'empire.

On nous présente un reliquaire d'or, présent de l'empereur Othon de Brunswick.

Sur cet autel, regardez, sans trop admirer, *une copie* de la *Descente de Croix* de Rubens.

Dans le chœur, voyez et admirez les quatre magnifiques tableaux peints par le célèbre Zick.

Sortons. Jetez un long regard sur ce cimetière.... Savez-vous bien que ce fut là que le grand saint Bernard prêcha la Croisade ?

Nous allons nous éloigner. Des deux clochers de Saint-Castor, mes yeux redescendent au portail... Hélas ! il est peint en rouge, en rose, etc. Au fait, ce portail est du XIX^e siècle.

Un mot sur le patron de cette église. Saint Castor étudiait pour recevoir le sacerdoce, et venait de recevoir la dignité de diacre des mains de saint Maxime, évêque de Trèves, lorsqu'il prit la résolution de se faire ermite. Il choisit pour séjour une grotte sauvage, près de Carden, sur la Moselle. Ce fut là qu'il passa sa vie, employée à la conversion des païens. Lorsqu'il mourut, l'archevêque de Trèves, Hetti, envoya son corps à Coblenz, où on l'honore dans l'église qu'on lui érigea.

Je vous parlerais de l'église de Saint-Florin, qui est un beau monument de style byzantin, si j'en avais vu autre chose que l'extérieur. Mais comme elle appartient au culte protestant, et que chez les protestants les églises ne sont ouvertes que le dimanche, je suis réduit au mutisme.

Je ne vous dirai rien non plus de l'ancien château archiépiscopal, qui renferme un fort bel escalier en spirale. Mais comme je m'y présentais, le piston d'une machine à vapeur qui y fonctionne me refusa très-nettement l'entrée. C'est à cette heure un établissement industriel. C'est pourtant là qu'en 1609 fut conclue la fameuse ligue catholique. Ce monument méritait bien d'être conservé. Ses dehors ne laissent pas de plaire à l'œil.

L'église des Jésuites, dont un bedeau, gibbeux et jaune comme une momie, nous fait les honneurs, est du XVIII^e siècle, et mérite un examen à cause de la fusion des styles gothique et néo-italien que l'on y remarque.

Laissez-moi vous signaler aussi :

L'ancien château électoral, construit sous le règne de Clément Venassas, qui sert de résidence royale depuis 1842, après qu'en 1792 il eut abrité les comtes de Provence et d'Artois, depuis Louis XVIII et Charles X, et dont la chapelle est ornée de belles fresques ;

Le Palais de l'Ordre Teutonique ;

Le Tribunal des Echevins ;

Et la Halle des Marchands.

Notre ci-devant jeune homme, grand amateur de l'art lyrique, veut exciter notre enthousiasme, en face du théâtre, en nous disant vingt fois peut-être que Coblentz est la patrie d'Henriette Sontag, si *famuse misiçien*, c'est son expression, mais il fait *fasco*. Aussi, pour se dédommager, nous conduit-il à la nouvelle ville.

Nous y arrivons par une rue toute parisienne qui commence au pont de bateaux, gravit la colline entre deux haies de belles maisons et d'assez jolies boutiques, et, au milieu de cette rue, tournant à gauche, nous trouvons une place immense, fort bien plantée de beaux arbres, gazonnée, bordée de magnifiques hôtels sur un côté, montrant une vaste caserne de l'autre, le château moderne sur un troisième plan, et servant de débouché à d'assez larges rues. C'est la place du Château. Il ne manque à cette grande place... que du monde. J'y ai compté trois soldats qui semblaient fort ennuyés, et un campagnard en sabots.

Le soir venu, nous étions à l'hôtel, empressés de serrer la main à notre cher Edmond. Le mieux se prononçait de manière à ne plus laisser la moindre place à l'inquiétude. M. Louis ne le quittait pas d'une minute toujours. Madame Daurey gardait sa chambre, épuisée de fatigue qu'elle était.

M. Verbedur nous réunit alors, et comme il faisait un admirable clair de lune, il nous conduisit sur le pont de bateaux, d'où nous pouvions voir et la ville endormie déjà sous les pâles rayons de l'astre, mais dont les tours et les clochers brillaient en babillant les heures, et le terrible rocher qui fut un *burg* des Gaulois, un *castel* sous les Romains, l'*Irmstein* du x^e siècle, et enfin l'*Ehrenbreitstein* d'aujourd'hui. Je perdrais mon temps à vous peindre cette masse titanique couronnée d'une forteresse dont les plus formidables instruments de guerre n'ont pu jamais entamer le granit.

Vainement ce monstrueux colosse, élevé de huit cents pieds au-dessus du Rhin, et qui a un puits de six cents pieds creusé dans le roc vif, fut assiégé par les Français vers le sud, pendant qu'une armée de quarante mille hommes livrait l'assaut vers le nord, à l'époque de la guerre avec la Suède : il fut imprenable.

Vainement le jeune général républicain Marceau l'assiégea durant un mois en 1795, et à deux reprises différentes en 1799, il ne se rendit pas.

Aussi le contemplions nous avec admiration, apprenant de la bouche de notre cher maître qu'*Ehrenbreitstein* veut dire *la large pierre de l'honneur*, lorsque les tambours de ses casemates firent entendre la retraite dans son voisinage. Puis, au bruit des tambours succéda les fanfares harmonieuses de musique guerrière. Mais cette musique retentit tout près de nous, à l'extrémité du pont, du côté du Rhin opposé à Coblentz, à l'endroit jadis nommé *Klein*, ou le Petit-Coblentz, dont il n'existe plus d'autre trace qu'une maisonnette appuyée à un large et long jardin. Une grille en assez mauvais état forme la porte qu'éclairaient deux lampions fumeux, et, comme nous voyons entrer des gens de toutes sortes, nous aussi nous pénétrons.

D'abord nous nous trouvons quelque peu dans l'obscurité, sous une allée de tilleuls : mais ensuite le jour se fait à un centre occupé par une musique composée de militaires prussiens, éclairés par un misérable lustre sous lequel un tonneau gît, présentant son embouchure au gosier desséché des virtuoses. Et il faut croire que de souffler dans leurs instruments dessèche beaucoup le gosier de ces messieurs, car à peine ont-ils fini quelque grand air, une walse, ou une sohtisch, qu'incontinent ils lèvent un cruel assaut à la pièce de.... bière. Puis tout autour, en rangs pressés, des hommes, des enfants, des vieillards, des jeunes filles, des soldats, des officiers, des bourgeois, des manants de tous les calibres, la choppe à la main, et ne la quittant jamais, boivent, fument, reboivent, refument, jusqu'à extinction... Jugez si nous avons envie de rire! M. Verbedur, qui nous a jeté dans ce guépier, n'osant plus reculer, s'installe bravement sur l'un des bancs. Notez que, pour ménager l'espace, il n'y a pas de tables. Mais à peine sommes-nous assis à ses côtés, que voici une grande et vigoureuse Allemande qui vient, d'autorité, armer chacun de nous d'une choppe monstrueuse, toute pleine d'une bière mousseuse; et nous met à la main une pipe toute chargée d'un âcre tabac. Je vous déclare que nous avons bu la bière : quant au tabac, nous l'avons laissé pour des bouches germaniques plus généreuses que les nôtres. M. Verbedur voulut faire bonne contenance; mais, après quelques symphonies prussiennes, nous lui rendîmes un grand service en lui demandant de nous sortir de cette région d'effrayants buveurs, si effrayants, qu'un verre vide était aussitôt remplacé par un verre plein!

Le lendemain, je sortis seul. Le hasard me porta vers le pont de la Moselle. Je le franchis, car je voyais à fort peu de distance s'élever une pyramide, à gauche de la route. J'approche et je lis :

ICI REPOSE
MARCEAU, NÉ A CHARTRES,
SOLDAT A SEIZE ANS, GÉNÉRAL A VINGT-DEUX !
IL MOURUT EN COMBATTANT POUR SA PATRIE,
LE DERNIER JOUR DE L'AN IV DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.
QUI QUE TU SOIS,
AMI OU ENNEMI DE CE JEUNE HÉROS,
RESPECTE SES CENDRES.

Ainsi l'Europe est couverte des dépouilles mortelles de nos héros : près de Baden-Baden, c'était Turenne; ici, c'est Marceau; bientôt, ce sera Hoche que nous rencontrerons sur notre route.

Je revenais tout pensif vers Coblenz, et j'avais à peine un regard distrait pour les armes des Prussiens qui brillaient au soleil sur la place d'Armes d'Ehreinbretstein, lorsque Emile, tout étouffé, vint à moi :

— Je te cherche, me dit-il, hâte-toi, car nous allons à Ems.

En effet, une large et antique calèche, déjà fleurie des visages de mes camarades, de M. Verbedur et de madame Daurey, attendait devant la porte de notre hôtel.

Nous partons. Pont de bateaux. La brasserie où hier M. Verbedur représenta si dignement l'Université de France parmi les cruches de bière allemandes. Charmants paysages. A notre droite, de l'autre côté du Rhin, sur les hauteurs de Coblenz, la forteresse du Petersberg; derrière nous, l'Ehreinbreitstein. Montagnes couronnées de nouvelles ruines aussi belles que celles du Rhin. Vallée de la *Lahn*, rivière chargée de minerai. Forges et fonderies. *Ems* dans une situation charmante, au pied de collines abruptes, sauvages les unes, verdoyantes et boisées les autres. Hôtels superbes. Maisons fort belles. Nous nous arrêtons à l'Hôtel d'Angleterre.

Nous visitons les Bains, qui, eux aussi, ont été connus des Romains. On compte quinze sources chaudes, dont la température est de 18 à 44 degrés Réaumur. Les dames s'en trouvent parfaitement pour les maux d'estomac et les pâles couleurs; les hommes contre la goutte, les paralysies, les rhumatismes.

Il n'est pas jusqu'aux chevaux, aux mulets, aux animaux de toutes sortes, qui n'aient à s'applaudir de leur générosité. Nous voyons plusieurs quadrupèdes plongés dans les eaux et attachés à des pieux pendant des heures entières.

Ems est très-animé. Il y a une foule de gens attirés là, les uns par le site, qui est ravissant, les autres par l'amour de la société, un certain nombre par le désir de se guérir, un plus grand nombre encore par le jeu. Oui, par le jeu : car on joue aussi à Ems.... Et dans la salle des jeux, ce n'a pas été sans un profond dégoût que nous avons vu une toute jeune fille jeter à profusion, sous les yeux de sa prétendue mère, une vraie mère ne pourrait commettre un tel crime, ses pièces d'or sur le tapis vert d'où le râteau des croupiers les faisait tomber dans la gueule du monstre que l'on nomme le Fermier des Jeux.

Nous sortons indignés.

Il est soir quand nous rentrons à Coblenz. Décidément Edmond est sauvé, et, dans son bonheur, Louis se permet un cigare! Excellent frère! Tant qu'Edmond fut en danger, il prenait un gilet pour un bonnet de coton, et une tasse pour une bassinoire. Maintenant, le plaisir lui rend toutes ses facultés, et ce n'est pas sans fête pour nous que nous le décidons à venir prendre place à table.

Hier, quand Emile vint me chercher du côté de la pyramide du général Marceau, nous avons eu la surprise d'un délicieux et microscopique steamer, manœuvrant avec grâce sur la Moselle, et qui avait nom : *la Ville-de-Trèves*. Je ne sais comment mon cher camarade a manœuvré à son tour, mais à notre réveil, ce matin, il est venu, tout triomphant, nous dire que nous allions à Trèves...

Mon beau Rhin, nous te disons adieu pour un jour! nous te reviendrons ensuite... Permetts-nous de naviguer quelques heures sur un fleuve qui nous parlera de la France, d'où

il vient ! Il est si doux d'entendre le langage de la patrie ! Et puis , la vallée de la Meuse est si riche en beautés naturelles , en souvenirs historiques , en grandeurs pittoresques , que ce serait dommage de ne pas jeter un regard sur ses richesses.

Savez-vous bien qu'il y a quinze cents ans , Ausone , un poète romain , s'éprit d'un tel amour pour la Moselle , qu'il la chanta dans ses poésies ? C'était un personnage consulaire qu'Ausone ! Il se signalait parmi les *Epigones* par le goût et le savoir. Bordeaux , qui l'avait vu naître , se glorifiait de ses talents , et la Moselle peut être fière d'avoir su allumer la verve d'un tel héros.

En réalité , la vallée , le long de laquelle glisse notre joli petit steamer , comme une mouette qui court au rivage , est délicieuse et pleine d'aspects romantiques. La rivière décrit en tout sens des courbes gracieuses ; le caractère du pays est plus méridional , et la végétation plus luxuriante que sur les bords du vénérable Rhin. La contrée montre souvent les teintes chaudes de l'argile schisteuse , et ces tons rougeâtres nous reposent des rochers d'ardoise de la vallée du Rhin. Enfin , quant aux souvenirs , écoutez M. Verbedur :

— C'est ici , dans l'angle que forment le Rhin et la Moselle , que Jules César battit les Osipètes et les Teuctères.

Voici *Moselweis* , le *Vicus ambitianus* des Romains , la patrie de Caligula , dont le nom signifie *botte gauloise*.

Ici , remarquez *Diebelich* , colline que de vieilles chroniques désignent comme le lieu de rendez-vous des sorcières.

Là , *Cobern* , avec les ruines de deux châteaux et une fort belle chapelle du *xiii^e* siècle.

Plus loin , *Gondorf* , avec le château des célèbres comtes de La Layen et une maison des Templiers du *xiv^e* siècle.

Distinguez-vous le village de *Brodenbach* ? Le château qui le domine est celui d'*Erenburg* , la plus belle ruine de ces rivages.

Et puis *Mozelkren* , manoir archiépiscopal du *xiii^e* siècle.

Et puis *Mæden* , d'où ce sentier , là , monte à *Elz* , vieux burg romantique.

Et puis *Treis* , délicieux hameau entouré d'une rangée de collines , en forme d'amphithéâtre , avec deux fort anciens châteaux.

Maintenant c'est *Cochem* , ville ancienne , admirablement située , fameuse par les saillies , vraies ou fausses , de ses habitants , les Gascons de l'Allemagne.

Au-dessus de la ville , vous voyez les deux châteaux de Cochem et de Metternich-Winneburg. Au *xi^e* siècle , le premier était à la palatine Richenza , reine de Pologne ; le second le palais d'été des archevêques de Trèves , aux *xiv^e* et *xvi^e* siècles.

— Je gage que le refrain de la complainte sera encore : Détruit par les Français... dit Emile.

— En 1689 , sous les ordres du maréchal de Boufflers... achève M. Verbedur.

L'autre manoir est le berceau de l'illustre famille dont la diplomatie européenne a possédé le dernier rejeton, M. de Metternich.

Nous passons devant *Beilstein*; *Bremme*, qui gît dans un profond bassin; *Alft*, au confluent de la petite rivière d'Issbach, avec des ruines; *Pruenderich*, que les mines de *Marienburg* rendent fameux; *Enchirelh*, avec des colonnes antiques qui révèlent un temple romain; et *Trarbach*, qui mérite une mention spéciale.

Trarbach, chers lecteurs, est une petite ville située à l'issue d'une charmante vallée, avec des mines de plomb, de cuivre, etc. On y remarque une vieille église gothique et les restes d'un château. Ce fut dans ce manoir que Lauretta de Sponheim osa retenir prisonnier le puissant Baudouin de Trèves, frère d'un empereur d'Allemagne, oncle du roi de Bohême.

M. Verbedur nous raconte ainsi la légende :

— Se fiant à un armistice, Baudouin, accompagné de quelques hommes seulement, descend la Moselle dans une barque. Mais, au pied de son château, la comtesse Lauretta avait barré la rivière à l'aide d'une énorme chaîne tendue entre les deux rives. Avant d'arriver à cette chaîne, Baudouin se voit entouré de nacelles armées... Il est fait prisonnier et amené au château... Il n'y resta pas, car le pape intervint, et Baudouin paya sa rançon. On dit que cet argent fut employé aux fortifications de Trarbach.

Enfin, voici *Traben*, où Louis XIV fit bâtir le Fort-Royal, en 1681, lequel fort fut rasé après la paix de Riswick; *Neumagen*, le *Noviomagus* des Romains, avec des ruines du palais de Constantin; et *Pfaelzel*, qui jadis avait un couvent fondé par la fille de Dagobert, en 653, jadis résidence d'empereurs romains, puis des rois francs. J'ajoute que Pfaelzel est le théâtre de la fameuse légende de Geneviève de Brabant. Vous me permettez de la taire, n'est-ce pas ?

La Moselle décrit une dernière courbe, et, sur le rivage, voyez, c'est notre ville de *Trèves*.

— Ausone a dit de Trèves, nous crie Emile, qui feuillette un bouquin :

« Cette seconde ville de l'empire romain est la plus riche, la plus heureuse, la plus glorieuse, la plus éminente, la plus grande de toutes les villes en deçà des Alpes ! »

— Alors, Monsieur, ajoute un voyageur en costume de gentleman, et sentant le patchouli d'une lieue, si du temps des Romains *Augusta Trevirorum* était digne de tels éloges, alors qu'elle possédait *Imperatores mundi*, cette gloire lui reste encore aujourd'hui, car aucune ville de l'Occident, après la ville éternelle, ne conserve des restes plus grandioses.

— Qu'est-ce que c'est que la ville éternelle ? me demande René, se cachant quelque peu par pudeur...

— Rome ! lui crié-je.

— Elle est même plus ancienne que Rome... ajoute le fashionable. Ecoutez cette fière devise :

Ante Romam Treviris stetit annos mille trecentis.

— Vous savez le latin, Monsieur? demande malignement Emile.

— Je m'en flatte... répondit le dandy.

— Alors, dites *annis*, et non pas *annos*... fit notre grammairien.

— Si vous êtes aussi fort en histoire qu'en latin, mon cher ami, reprit le jeune muscadin, vous saurez que quand Jules César fit la conquête de Trèves, en 55, elle était la capitale florissante de la puissante tribu des Gaulois-Belges.

— Je sais cela en effet, Monsieur, répondit Emile, et j'ajoute que l'empereur Auguste y établit une colonie romaine, avec un sénat et une municipalité. Les empereurs Chlore, Constantin, Julien, Valentinien, Valence, Gratien, et Théodose en firent leur résidence pendant leur séjour dans les Gaules.

— Et le Code romain renferme plus de cent lois datées de Trèves... ajouta notre jeune homme en incrustant un lorgnon dans la cavité de l'orbite oculaire.

— Monsieur est étudiant en droit? se permit de dire Emile.

— Oui, mon ami...

— Monsieur m'honore en me donnant le titre d'ami, ajouta Emile que vexait cette appellation familière. Mais il me permettra de lui demander si ce lorgnon ne nuit pas à sa vue au lieu de la servir?

Le jeune voyageur rougit imperceptiblement; mais pour se donner une contenance, il tira d'un porte-cigares en maroquin armorié un panatelas qu'il alluma sans retard avec beaucoup de grâce.

— Vous êtes bien jeune pour fumer, Monsieur, dit l'imperturbable Emile, et vous me permettez de vous faire remarquer que Madame aime peu l'odeur du tabac. En outre, il paraît que l'usage du cigare fatigue la poitrine, loin de lui être salutaire.

Nous nous étions groupés autour de l'étranger qu'Emile aiguillonnait de la sorte, et nous craignons un orage, lorsqu'Emile, gardant un sang-froid merveilleux, reprit en nous regardant :

— Le christianisme a été prêché à Trèves, en l'an 50, par saint Euchare.

— Et l'évêché, devenu ensuite archevêché, le plus ancien de l'Allemagne, fut fondé en 327 par l'impératrice Hélène, qui en fit évêque le Grec Ogritius, interrompit le voyageur. Lactance, Athanase, Ambroise, Jérôme et le grand Augustin disent dans leurs œuvres que c'est à l'église de Trèves qu'ils doivent leur instruction. Athanase y vécut en exil, et on y exécuta Priscillien comme hérétique.

— Décidément, vous êtes très-fort sur l'histoire de Trèves, Monsieur, je vous en félicite... dit Emile.

— Moins que vous, Monsieur, reprit l'étranger avec une courtoisie qui remit en bonne humeur notre camarade.

— Oh ! Monsieur !... fit-il avec une modestie parfaite, j'ai des leçons à recevoir de vous...

— Au contraire, Monsieur... fit le muscadin, et comme je suis de Trèves, il me sera fort agréable de passer quelques heures avec vous et votre société pour vous en faire les honneurs. Voici le steamer qui s'arrête : descendons, et regardez-moi comme votre guide.

La réconciliation était faite, et l'amitié succédait à une sourde antipathie. Nous en profitons pour nous mettre à la remorque du jeune Trévire, qui met son lorgnon dans sa poche, jette son cigare, offre son bras à madame Daurey avec une politesse exquise, et salue M. Verbedur avec un sourire.

Nous entrons dans la ville.

— Notre belle cité de Trèves a eu beaucoup à souffrir, dit-il en regardant où est Emile. Ravagée en 406 par les Vandales, et en 834 et 884, quatre fois par les Normands, elle est devenue cependant la résidence des rois francs.

— Mais lors du partage de l'empire, elle fut donnée à la Lorraine, et, avec celle-ci, à l'empire germanique, en 923... achève Emile, qui décidément veut continuer pacifiquement la lutte du savoir.

— Votre fils est piquant comme un Gaulois, vif comme un Français, et fort en histoire comme un académicien, Madame, dit le jeune homme à madame Daurey.

— Il fait l'éloge de son digne précepteur, alors... répond la mère d'Emile.

Ici M. Verbedur et notre beau cicerone se saluent fort généreusement. Puis ce dernier reprend aussitôt :

— Au XII^e siècle, Trèves fut érigée en archevêché et en électorat. Son archevêque-électeur fut archichancelier de l'empire. Pendant le XIV^e siècle, notre cité dut supporter des luttes continuelles avec les archevêques, qui, pour cette raison, transférèrent leur résidence à Coblenz.

En 1473, il y fut fondé une université, supprimée en 1798 par les Français.

En 1522, François de Sickingen l'assiégea inutilement.

Olivier, l'un des disciples de Calvin, fit, en 1759, l'essai d'introduire la réforme à Trèves : mais l'électeur Jean repoussa la nouvelle doctrine, et ma belle patrie eut le bonheur de rester catholique.

— Bravo ! fit Emile.

— Aux XVII^e et XVIII^e siècles, Trèves fut prise et reprise...

— Ah ! voilà les Français sur l'horizon... dit Madame Daurey.

— En 1632, par les Français, continua le jeune dandy avec un sourire; puis par les Espagnols, en 1645; par les Français encore, en 1684; et, en 1704, par les Anglais, sous les ordres de Marlborough.

De 1794 jusqu'en 1814, elle fit partie de la France; depuis, elle échet à la Prusse. Le dernier archevêque-électeur de Trèves, Clément Venceslas, est celui qui a si noblement décoré Coblenz.

Vous le voyez, notre ville est assise dans un bassin qu'entourent de superbes collines. Elle est composée de la cité et de douze faubourgs. Elle renferme une grande quantité de jardins dans son enceinte. Un pont en pierres joint les deux rives de la Moselle. Les arches de ce pont remontent à Auguste, en 28.

Vous allez le remarquer, peu de villes, je n'en excepte même pas celles de l'Italie que j'ai visitées, offrent autant de monuments anciens.

Cette *Tour des Pâiens* est le reste du vieux palais des empereurs romains.

Ces *Thermes*, voisins de notre place des Manœuvres, appartenaient au palais de Constantin.

Cette église protestante n'est autre que la basilique romaine du même prince.

Sortons de la ville par ce point... Voici l'*Amphithéâtre*...

— Qu'il est vaste! qu'il est beau! criions-nous tous...

— Moins cependant que les Arènes de Nîmes, dit Emile, qui aime beaucoup à rappeler ses souvenirs de voyages.

— Il n'a pas moins de soixante-dix-huit mètres de long sur cinquante-deux de large... dit M. Herder, dont le nom nous est révélé par l'un de ses parents qui lui serre la main.

— Quoi! s'écrie M. Verbedur, en prenant une pose mélodramatique, c'est donc là que Constantin assistait à ces cruels spectacles où les prisonniers francs étaient livrés par milliers à la fureur des bêtes féroces!

— Et quand les infortunés athlètes avaient épuisé la rage de ces animaux, ils devaient combattre, jusqu'à la mort, les uns contre les autres! ajoutai-je.

— Six mille spectateurs trouvaient place dans ce vaste édifice... reprend M. Herder.

Jé laisse de côté les restes d'un aqueduc, continua-t-il, et vous conduis à la *Porte-Noire*. C'est un monument du style toscan, avec deux tours, deux portails et trois étages. Elle est nommée *Porte-Noire* à cause de sa couleur noire.

— C'est une construction romaine... fit M. Verbedur, et c'est, en ce genre, le monument le plus important que possède l'Allemagne.

— Dire que les légions des empereurs et les empereurs mêmes dont nous parle Tacite sont passés sous cette voûte! Ces pierres les ont vus... dit Emile avec l'accent de l'antiquaire.

— Au XI^e siècle, reprend notre nouvel ami, sa plate-forme servit de demeure à un anachorète, Siméon de Sinaï, canonisé par l'évêque Poppo, qui transforma la *Porte-Noire* en chapelle. Après avoir servi de magasin à l'armée de Napoléon I^{er}, elle fut rétablie par le gouvernement prussien, qui en a fait un Musée des antiquités trouvées dans le voisinage de Trèves.

— J'aime mieux cela... dit madame Daurey.

J'abrège, chers lecteurs. Nous visitons la place du Marché, qui est ornée d'une colonne surmontée d'une croix; elle possède aussi une fort belle fontaine, et son Hôtel-de-Ville, du xv^e siècle, est maintenant devenu une taverne.

Nous voyons ensuite la cathédrale de Saint-Pierre. Sans contredit, c'est la plus ancienne de l'Europe septentrionale, car elle fut fondée en 328, par l'impératrice Hélène. Au xi^e siècle, elle fut agrandie. Elle est irrégulière dans sa forme et possède de riches autels et une galerie en marbre. Nous y trouvons les tombeaux de plusieurs archevêques. Mais ce qui fait sa gloire et son trésor, c'est la relique précieuse de la Tunique sans couture de N. S. J.-C. Nous la vénérons sans pouvoir obtenir qu'on nous la montre.

L'église Notre-Dame, l'un des plus beaux morceaux de l'architecture allemande, contiguë à la cathédrale, date du xiii^e siècle. Sur les douze piliers qui entourent le portail, on nous fait remarquer les statues des Apôtres. Ce portail lui-même est orné de magnifiques sculptures représentant les scènes de la Passion.

Je m'arrête. Je n'ai plus rien à vous dire sur Trèves, si ce n'est que nous dinons à merveille à l'Hôtel de Venise. Madame Daurey avait obtenu de M. Herder qu'il serait notre convive. Il y fait très-bonne figure et ne se met plus le lorgnon dans l'œil. Seulement, au sortir de table, il offre un cigare à M. Verbedur, qui s'empresse de faire la moue, en souvenir de la brasserie de Coblentz.

Nous voici de retour à Coblentz. Nous nous y reposons tout un jour près de notre cher convalescent, qui parle déjà de son départ pour Paris. Quant à nous, après maintes promesses de les revoir, nous quittons MM. Edmond et Louis, et, nous embarquant sur la *Victoria*, nous partons pour Cologne.

Ile de Niederwerth, salut! Salut à ton monastère et à son église du xvi^e siècle, remarquable par ses vitraux et ses boiseries. Château appuyé au moustier, toi qui vis pendant quelques mois, en 1357, le roi Edouard III d'Angleterre, salut!

Voici *Vallendar*, *Mola Romanorum*;

Bendorf, avec une vieille basilique;

Friedrichberg, orné d'un parc superbe;

Sayn, où l'on a trouvé de magnifiques ruines romaines, et dont Frédéric, premier comte de Sayn, à son retour d'une campagne contre les Maures, en Espagne, a bâti le burg immense;

Le vieux *Mur d'Engers*, d'origine romaine;

Et *Engers* avec son beau manoir.

Ce fut là, où vous voyez un banc de sable au milieu du Rhin, que César passa le Rhin avec ses légions.

Ce fut là aussi que le général Hoche, en 1797, opéra son passage avec ses régiments.

Là encore ce jeune héros mourut... empoisonné par des mains envieuses qui l'avaient convié à un repas, en Bretagne.

— Eh ! l'ami ! quel est cet obélisque ? dis-je à un matelot qui parlait français.

— La tombe d'un des vôtres, me dit-il, Hoche, l'intrépide Hoche, enterré là, à *Weisenthurm*, ou la *Tour-Blanche*, comme vous diriez.

Je salue les restes de notre compatriote, et j'appelle mes camarades pour lui faire rendre le même honneur, car nous pouvons lire sur le socle :

AU GÉNÉRAL HOCHÉ, L'ARMÉE DE SAMBRE-ET-MEUSE.

Après quoi notre *damchishff*, bateau à vapeur, lecteurs, ne vous effrayez pas de ce mot, fait escale à Newied.

— Qu'est-ce que *Newied* ? dis-je à un voyageur qui consultait un album en le comparant à la vue magnifique que nous avons sous les yeux.

— *Newied*, Monsieur, me répondit-il, est le nid le plus gracieux des bords du Rhin. Voyez, que lui manque-t-il pour plaire à l'œil ? Fleuve élargi comme un lac devant lui, croupes gracieuses de collines verdoyantes, champs cultivés, vignes, prairies, vergers, maisons blanches, rues propres indiquant l'aisance, palais, église, quartier de Frères moraves, vrais artistes ! c'est un frais Eldorado qu'en 1657, hier par conséquent, fondait le comte Frédéric, qui le destina pour asile aux persécutés du globe.

Et puis *Irlick* sur sa gauche ; le joli château de *Bonrepos*, près des ruines de deux villes romaines enfouies, mais que chaque jour découvre le soc de la charrue ; le parc princier de *Nothhausen*, la magnifique vallée de la *Wied* qui l'arrose, l'abbaye de *Romersdorf*, *villa romana* que je vous signale là-bas ; une chaussée romaine, vers *Heddersdorf*, voilà le *Newied* que vous avez sous les yeux.

— C'est magnifique, Monsieur ; mais permettez-moi de vous demander ce que l'on trouve de curieux dans les villes romaines dont vous me parlez ?

— Des fragments de murs, un castel, plusieurs bains chauds, *caldaria*, les restes d'un long aqueduc, des pierres portant les noms des 8^e, 21^e et 23^e légions, une *Vénus Gradiens*, une *Diana Venatrix*, un Mercure jouant de la flûte, un Génie avec une corne d'abondance, des monnaies, des médailles, un *Sacellum* ou petit temple, et chaque jour mille autres objets.

Emile, notre amateur d'antiquités, avait entendu ces derniers mots. Il courut à sa mère, et voulait à tout prix descendre à *Newied*. Mais son désir imprévu ne put être exaucé : notre *damchishff* se remettait en route.

Sur ce, je m'étais trouvé face à face avec un capucin que bien des gens semblaient fuir, par respect peut-être, peut-être aussi par bêtise. Ce fut un motif pour que je lui fisse politesse, et elle fut entière. Nous causâmes. C'était un homme sage et profond. Mes amis,

me voyant en relation ouverte avec lui, vinrent lui former une petite cour, et, comme moi, l'entourer de leur courtoisie. Il n'y eut pas jusqu'à madame Daurey qui ne s'empressât de lui donner des preuves de sa vénération. Il se rendait à Cologne, qu'il se proposa de nous faire voir. Il avait beaucoup lu, beaucoup vu, beaucoup étudié, beaucoup voyagé. Certes ! il y avait plus de valeur dans la bosse gauche de son cerveau proéminent que dans toutes les têtes de ces commis-voyageurs ou de ces marchands enrichis dans un commerce sans horizons qui tout-à-l'heure le regardaient avec dédain. Il nous sut gré de nos avances.

— Je méditais sur la vanité des choses de la terre, nous dit-il, et il suffisait de ce petit coin du monde qui s'étend de Coblenz, que nous quittons, à Andernach, où nous allons toucher, pour m'inspirer la preuve de cette instabilité de la vie. Ce fut là le théâtre de luttes longues, sanglantes et terribles entre Charles le Chauve et Louis le Germanique. Là, eurent lieu successivement les combats, en 940, des ducs de Franconie et de Lorraine et Othon I^{er}; en 1114, des démêlés entre Henri V et l'archevêque de Cologne; en 1198, des batailles entre Othon de Brunswick et Philippe de Souabe; et puis maints épisodes cruels de la guerre de Trente-Ans, de celle de la Succession d'Orléans ou d'Espagne, car Andernach fut pris en 1688...

— Par les Français ? s'empessa de dire Emile.

— Oui, par les terribles Français... dit en riant le capucin. Et puis, que d'événements divers n'amena pas sur ces rivages votre fatale révolution française.

Tenez, voici la vieille ville d'*Andernach* que je vous annonçais. Voyez, sur la rive gauche, comme ses tours, ses pinacles, ses édifices en ruines s'élèvent au milieu d'un vaste amphithéâtre de montagnes de basalte dont les flancs noirs donnent à ces lieux un aspect sombre et antique.

Ammien Marcellin, dans son Histoire de Julien, l'appelle *Antumnacum*, et dit qu'elle était déjà remarquable en 359.

Cellarius la nomma *Antonacum*.

Sous le règne de César, Drusus y érigea une des cinquante tours qui la rendirent célèbre, mais que détruisit Civilis, le général batave qui fit un si terrible *Tumultus Gallicus*, sous Galba, le vieil empereur.

Elle devint ensuite ville frontière de l'empire et quartier-général d'un préfet militaire.

Les rois d'Austrasie y bâtirent un palais dont le roi Sigebert fut le dernier possesseur.

On lit dans les chroniques d'Andernach que l'on pêchait dans le Rhin des fenêtres de ce palais, ce qui ferait croire que le Rhin s'est éloigné de son ancien lit, car ces ruines que vous voyez, qui sont les restes de ce palais, sont bien à quinze mètres du rivage.

Elle perdit de son importance lorsqu'elle devint le domaine des électeurs de Cologne. Ce fut alors seulement que cessa une coutume barbare qui y existait depuis des siècles et d'après laquelle on prêchait, au milieu de cette place que vous entrevoyez, un sermon contre les habitants de *Lintz*. Cette cérémonie burlesque remplissait les auditeurs d'une

Excursions.

telle rage qu'ils auraient infailliblement assassiné tout individu de Lintz qui se serait trouvé alors sur leur passage.

— Mais à quoi, dis-je, peut-on attribuer une pareille animosité ?

— A un combat qui eut lieu sous Charles-Quint, et dans lequel les habitants de Lintz massacrèrent ceux d'Andernach et de Rheineck.

L'église paroissiale, qui est fort ancienne et consacrée à sainte Geneviève, est remarquable par ses beaux reliefs. L'empereur Valentinien et un fils de Frédéric Barberousse y sont enterrés. Mais j'ai vainement cherché quelque trace de leurs tombeaux.

Sous les fondements de l'Hôtel-de-Ville se trouvent de vastes souterrains appelés les *Bains des Juifs* par le peuple : mais ce sont des thermes romains.

On suppose que c'est à ce peuple que l'on doit cette porte de Coblenz que vous avez vue en arrivant et qu'on nomme *Romerthor*. C'est fort probable.

Mais ce qu'il y a de plus beau comme ruines, ce sont ces imposants et pittoresques débris du palais des rois et du château archiépiscopal.

Vous allez voir maintenant, sur le Rhin, une tour sphérique appelée le *Rheinkrahn*. Elle est tout simplement destinée à porter une grue qui sert à embarquer les meules dont Andernach fait un grand commerce, comme vous le voyez là sur le rivage, ainsi que du tufa et du trass.

Voici également, hors de la ville, une autre vieille tour dont les flancs battus par les éléments ont défilé leur rage depuis bien des siècles. On y voit les anciennes armoiries de la ville. C'est un grand donjon octogone qui date de 1520.

— Quel est ce beau château, situé au pied d'un haut rocher escarpé, dont les flancs noirs ainsi que les ruines dont est hérissée sa cime annoncent le ravage des siècles ? demanda madame Daurey.

— Ces ruines d'*Hammerstein*, aujourd'hui couvertes de ronces et de lierres, ne rappellent guère l'imposant château-fort qui était défendu de trois puissantes tours ; et en voyant ce pauvre village d'*Ober-Hammerstein*, on est loin de supposer que c'était autrefois une ville fortifiée. Le dernier héritier du burg et du village fut le comte Othon, qui, s'étant rendu odieux par ses rapines et ses cruautés, s'attira la vengeance de l'empereur Henri II, qui rasa les murailles et endommagea le burg.

Suivant une chronique impériale, le moine Hildebrand, plus tard pape sous le nom de Grégoire VII, étant fort jeune encore, fut détenu dans une tour de ce burg. En 1106, il servit aussi d'asile à Henri IV, en guerre contre le souverain pontife dont nous venons de parler.

Sur notre gauche, au fond de la plaine, ne voyez-vous pas miroiter des eaux dans les feux du soleil couchant ?

— Parfaitement... répondis-je.

— C'est le lac de *Laach*. Ce lac a la forme d'un cratère de volcan, et ceci ne vous éton-

nera pas quand vous saurez que toute la contrée est volcanique. Sur le rivage du lac, au sud-ouest, voyez-vous les clochers et les tours d'une abbaye? C'est celle de Laach, un des monuments les plus beaux et les plus importants de l'architecture allemande des XI^e et XII^e siècles. L'église, bâtie en forme de croix, est du plus pur style bysantin. Elle a trois nefs, deux chœurs et six tourelles.

— Alors c'est *Brokl* que nous avons sur la rive gauche? dis-je à notre bon moine.

— Précisément, fit-il. Et là, tout près du village, sur le sommet de la montagne, vous apercevez le manoir de *Rheineck*, que le conseiller de Bethman-Holweg a fait construire sur l'emplacement de l'ancienne ruine. La terrasse du jardin offre une vue ravissante.

Voici la petite ville de *Blankenheim*, où est la source de l'*Ahr*.

— Et ce château? demanda notre cher maître.

— *Ahremberg*, berceau de l'illustre famille ducale... dit le pèlerin.

Cependant, à mesure que nous descendions le fleuve, la contrée s'élargissait sur ses deux rives. Ici dominait une masse de montagnes pierreuses couvertes en partie de vignes. Là c'étaient, dans le lointain, les châteaux d'*Osbruck* et de *Landskron*, dont les hautes murailles semblaient se perdre dans les nues. Et puis on voyait les ruines du vieux burg d'*Argenfels* couchées sur leur rocher sauvage. Au loin, près de l'endroit où l'*Ahr* se jette dans le Rhin, apparaissait *Sinzig*, mais à quelque distance du fleuve.

Là, d'après notre cicerone, avait eu lieu une bataille entre Constantin et Maxime.

Là aussi, à *Sinzig*, dans la vieille église, bâtie avec de la pierre de tufa, se voit une chapelle dans laquelle on trouva, il y a trois cents ans, un cadavre desséché comme une momie. Les Français transportèrent cette relique à Paris: mais on l'a restituée depuis.

Du temps de Frédéric Barberousse, *Sinzig* avait un palais royal.

Sinzig est l'ancienne *Sentiacum* des Romains. On y trouve des médailles. On prétend même que c'est là, et non à Bonn, qu'était situé *Ara Ubiorum*.

— Au fond de la vallée de l'*Ahr*, au loin, si vous avez bonne vue, reprit le capucin, vous pouvez voir *Ahrweiler*, le chef-lieu de la vallée. Son château fut détruit..

— Par les Français, en 1689! interrompit Emile.

— Son église, qui est du XIII^e siècle, continua le moine en riant, a ceci de particulier qu'elle possède un triple chœur.

— Alors il y a bien plus de charité dans le pays puisqu'on a tant de chœurs... dis-je.

— Au contraire; voici *Lintz*, dont je vous disais tout-à-l'heure que les habitants, par leur méchanceté, avaient attiré sur eux une vengeance annuelle de la part de ceux d'*Andernach*.

— Ah! c'est *Lintz* qui est là, sur la rive droite? dit Fernand. Mais quel est donc ce rocher qui s'élève à une telle hauteur, à l'est?

— Le rocher de *Hummelsberg*, qui est à six cents mètres au-dessus du fleuve. Il porte un monument commémoratif de la bataille de *Leipzig*.

Quant à Lintz, c'est une ville ancienne qui eut à subir des sièges fréquents aux xv^e et xvii^e siècles.

Maintenant voici *Rémagen* qui se découvre à nos regards. C'est une cité toute romaine. Les Romains la nommaient *Rigomagum*. De nombreuses antiquités ont été trouvées dans son voisinage. Le portail de son église paroissiale est remarquable par ses sculptures grossières du xi^e siècle.

— Et sur la colline qui domine les environs, quelle est cette basilique, ou plutôt ce monastère gothique qui s'élève avec autant de dignité? demanda M. Verbedur.

— C'est le prieuré et l'ancienne église de Saint-Apollinaire. On y conservait jadis le chef de ce saint, envoyé de Milan, en même temps que les reliques des trois rois.

Sur la rive droite du Rhin, considérez bien *Erpol*, et *Okkenfels* qui étale si magnifiquement les ruines de son château.

— Mais quelle est cette belle route bordée d'arbres verts et touffus, dit Fernand.

— C'est la route de Coblenz qui sort de la petite ville d'*Unkel*, située dans la vaste plaine adossée aux *Sept-Montagnes*, que vous apercevez à l'horizon.

En face, voici *Oberwinter*, près de qui le Rhin se resserre, et plus loin la petite ville de *Werth*.

Sur la rive gauche, remarquez cette montagne. Sous différentes couches de trente à quarante pieds d'épaisseur, on trouve une immense quantité de colonnes de basalte, placées en tous sens depuis des siècles. On en extrait des matériaux pour paver et pour bâtir. Cette chaîne de colonnes descend jusque dans le Rhin et s'élève à la surface des eaux. Tenez, ce groupe de rochers en fait partie. On le nomme *Unkelstein-le-Petit*.

— Alors il y avait un *Unkelstein-le-Grand*? demanda M. Verbedur.

— Oui, là, sur le rivage, était un énorme rocher, détaché en apparence du petit *Unkelstein*, et qui, élevant ses sombres flancs du milieu des eaux, était constamment visible et, servant de fanal, indiquait aux pilotes la route qu'ils devaient suivre. Mais il était dangereux pour la navigation, et les Français l'ont fait sauter.

— Bravo! fit Emile.

— Les bateliers du pays racontent mille légendes sur ces terribles *Charybde* et *Scylla*; mais je ne vous en ferai pas le récit... reprit le capucin. J'aime mieux vous dire de jeter un dernier regard sur tous ces points de vue majestueux que nous allons quitter, de promener votre œil sur ce pittoresque village de *Rheinbreitbach*, qu'abrite cette belle montagne chargée de riches vignobles, et enfin de l'arrêter sur cette île du fleuve devant laquelle nous arrivons.

C'est l'île de *Nonnenwerth*, ou *Rolandswerder*. Elle est d'origine volcanique et contient des restes de basalte. Son étendue est de cent soixante arpens. Elle a un hameau de trois cents habitants.

— Mais ce bâtiment, cette église, que sont-ils? demandai-je.

— Un couvent dont l'origine est fort ancienne, et qui fut brûlé pendant la guerre de Trente-Ans. Supprimé en 1802 par Napoléon, on le transforma en hôtel jusqu'en 1822. Mais depuis quelques années il sert d'habitation à des Sœurs-Grises.

On raconte qu'une vieille servante qu'on y trouva, en 1802, ne put jamais indiquer son âge. Mais, au déménagement de la bibliothèque, comme on ouvrait le Missel de la première supérieure qui l'avait reçue dans le couvent, et qui avait écrit son nom, son âge et l'époque de son entrée dans le monastère sur une des gardes du livre, on calcula que la brave fille devait avoir cent vingt ans. On lui révéla son âge à tort, bien à tort, car, dans la nuit suivante, la pauvre femme, toute dérangée de la découverte, s'affaissa pour ne plus se relever.

— Oh! mon révérend Père! quelle est cette tour aérienne qui domine les ruines de sa base, sur cette charmante montagne? dit Emile avec l'accent de l'enthousiasme.

— *Rolandseck*... répondit le moine. La tradition populaire désigne le fameux chevalier Roland comme son fondateur. Mais elle est du XI^e siècle et n'appartient pas au brave Roland. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle fut détruite par Charles le Téméraire.

Le *Roders-Berg* ou *Rothen-Lansoeng*, la montagne qui en est voisine, est fort intéressant au point de vue minéralogique. Il contient beaucoup de substances volcaniques. Au sommet on retrouve le cratère d'un volcan dont les éruptions ont cessé depuis plusieurs siècles.

Ces ruines romantiques ont été rendues fameuses par mille légendes. Elles ont fourni surtout à l'immortel Schiller le sujet d'une ballade qui leur donne un nouvel éclat. Si vous voulez un jour lire le *Chevalier Toggenburg*, vous jugerez le chant du poète, les ruines, la montagne et l'île du monastère de Nonnenwerth, qui y figurent.

En face de Rolandseck, sur la rive droite, remarquez maintenant *Drachenfels*, château bâti sur un rocher élevé de deux cent soixante-seize mètres au-dessus du Rhin, et dominant *Rhændorf*. Il fut construit au XI^e siècle, par l'évêque Frédéric de Cologne; mais, en 1520, il fut détruit par François de Sickingen.

Drachenfels veut dire Rocher du Dragon.

Lorsqu'on approche des ruines du manoir, on trouve une caverne nommée *Dombruch*. Les vieilles légendes des Niebelungen, dont certainement vous avez entendu parler, la désignent comme le repaire d'un dragon tué par Siegfried. D'après une autre légende, le dragon aurait attaqué tous les navires de passage sur le Rhin, jusqu'à ce qu'un jour se fût présenté un navire chargé de... poudre. L'haleine de feu du dragon détermina un embrasement et une explosion qui anéantirent bateau et dragon.

De Drachenfels, un sentier conduit sur la crête de la montagne, au sommet du *Wolkenburg*, ruines d'un vieux château presque effacées. Du haut de ces montagnes, on jouit d'une des vues les plus magnifiques des bords du Rhin. Cependant, du plateau du Drachenfels, la vue est préférable, parce que cette hauteur est la plus voisine du Rhin. Les charmants

flots qui se baignent au milieu du fleuve, les nombreuses courbes qu'il décrit dans son cours, les canots, les dampschiffs, les navires de toutes formes, charment et séduisent le regard.

Les carrières qui sont près du vieux manoir de l'évêque de Cologne ont fourni les pierres qui font les assises de la belle cathédrale que vous admirerez demain.

Maintenant que nous sommes éloignés du Drachenfels, ne voyez-vous pas qu'il fait partie des *Sept-Montagnes* ?

Comptez là, à votre droite : une, deux, trois, quatre, cinq, six et sept. Le *Drachenfels* est la plus haute. Il s'élève soudain au-dessus de la rivière jusqu'à une hauteur prodigieuse, et se réunit au *Volkemburg*, qui veut dire Rideau de la Montagne. Ensuite vient le *Stromberg*, ou *Fetersburg*. Derrière viennent le *Nonnenstromberg*, l'*Oelberg*, le *Lowenberg* et le *Hemmerich*. On découvre des ruines sur presque toutes ces montagnes. On prétend même que l'empereur Justinien construisit des tours sur le *Lowenberg* et le *Stromberg* pendant les conquêtes des bords du Rhin.

— Quel délicieux aspect produisent ces montagnes, vues ainsi à distance, dans la brume du soir... dit madame Daurey.

— Et aux premiers feux du jour ! ajouta le capucin.

— Voici la petite ville de *Königswinter*, où l'on débarque d'ordinaire pour aller visiter les *Sept-Montagnes*, en passant par le village de *Dollendorf*, un peu plus loin, et l'*Abbaye de Heisterbach* ensuite, placée dans une vallée charmante. Au temps de Frédéric Barbe-rousse, vécut dans cette abbaye un poète facétieux nommé Walter de Mappes. Ce fut lui qui composa la fameuse chanson : *Mihi est propositum...*

Remarquez à cette heure *Godesberg*, agréablement situé au pied de cette montagne qui porte son nom. La fameuse *Draitcher*, ou *Fontaine de Draitsch*, prend sa source dans ce village et attire une foule de voyageurs de tous les pays.

On aperçoit d'ici les ruines d'un château et de l'antique chapelle de Saint-Michel, au sommet du *Godesberg*. On dit que là était la véritable *Ara Ubiorum*. En tout cas, c'était le pays des Ubiens. L'empereur Julien y campa, et, à son départ, les habitants, pour remercier Dieu, élevèrent le *Sacellum sancti Michaëli*.

En 1210, l'archevêque Théodore bâtit un château avec les pierres de cette chapelle tombée en ruines, mais dont les restes montrent des vestiges d'architecture romaine. Ce château, qui avait servi à une garnison hollandaise pendant la guerre de Trente-Ans, fut ensuite détruit en 1593. Mais la tour, que vous voyez, échappa à cette destruction. Elle a quatre-vingt-dix pieds de haut.

Avant *Kestenich* et *Dottendorf*, que nous allons atteindre, voyez d'ici ce monument gothique que l'on nomme *Hoch-Kreutz*, *Croix-Haute*. C'est une croix de trente-six pieds de haut qui fut élevée, en 1333, par l'archevêque Walram de Juliers, avec des pierres du *Drachenfels*, en commémoration de l'achèvement du chœur de la cathédrale de Cologne.

La légende, prenant la place de l'histoire, dit qu'elle fut dressée par un baron nommé Hochkircher, qui, ayant tué en duel un chevalier, fut condamné à bâtir cette croix.

A notre gauche, voici *Kreutzberg*, ancien *couvent de Servites*, situé à cent trente-quatre mètres au-dessus du Rhin. Il n'est resté de ce moustier que l'église, avec des caveaux souterrains renfermant les tombeaux de vingt-cinq moines. On y admire un magnifique escalier de marbre d'Italie.

Enfin, en suivant cette belle allée de châtaigniers, votre œil peut voir le *Château de Pappelsdorf*, ou de *Clementruhe*, résidence électorale. Le général romain Publius lui a donné son nom. Le palais est carré et n'a que deux étages. Sa cour, à l'intérieur, est entourée d'arcades sur lesquelles s'élève une galerie légère.

— Et c'est *Bonn* que nous avons à présent à notre gauche? dit M. Verbedur.

— Oui, Monsieur, *Ara Ubiorum*, qui prit ensuite le nom de *Verona*, puis de *Bonna*, de *Bonnensia Castra*. Ce dernier nom lui fut donné par la 16^e légion, qui campa sous ses murs.

Drusus y bâtit une de ses cinquante tours. Il y jeta un pont sur le fleuve pour communiquer avec *Gesonia*, maintenant Geusen, où campait la 1^{re} légion;

Julien l'Apostat la fortifia en l'entourant d'un mur;

Hélène, mère de Constantin, fonda la cathédrale;

Les Normands la saccagèrent deux fois sous Charles le Gros, en 881;

Ayant obtenu le droit de cité en 1240, elle devint en 1268 la résidence de l'archevêque Engelbert, chassé de Cologne;

En 1583, l'empereur Charles IV y fut sacré par l'électeur Walram;

Gebhard et la comtesse Anna de Mansfeld y furent mariés en 1584, ce qui amena une guerre qui dura jusqu'en 1589;

Alors elle fut brûlée; mais renaissant de ses cendres, en 1673, elle se rendit aux armées de Hollande, d'Espagne et d'Autriche;

En 1689, elle tomba au pouvoir de Frédéric III.

Elle fut prise par le général hollandais Cohorn, après un bombardement de quelques heures.

Le duc de Marlboroug s'en empara peu après.

Depuis 1795 jusqu'en 1814, elle appartient aux Français.

— Enfin! fit Emile. J'étais tout stupéfait de ne pas voir figurer les Français en tout ceci.....

— Cela ne pouvait pas être, n'est-ce pas? dit en riant notre bon religieux. Cette ville est d'une antiquité extraordinaire, reprit-il. Elle a eu quatre églises. Son *munster* n'est pas celui de l'impératrice Hélène. Il a été reconstruit vers le XII^e siècle. Ses tours, sa flèche et tout son vaisseau sont du plus bel effet.

Près de la cathédrale, on voit les ruines de Saint-Martin, l'un des plus anciens édifices de Bonn. On peut croire que les Romains y ont travaillé.

Il y a un beau palais électoral, maintenant converti en université. Il est situé sur un terrain élevé. La façade principale forme un amphithéâtre délicieux, d'où l'on a une vue unique sur les Sept-Montagnes, *Siebengeburg*. Dans son musée, composé de nombreuses antiquités romaines trouvées dans ses environs, on voit un autel orné de bas-reliefs avec cette inscription :

DEE VICTORIAE SACRUM.

Les antiquaires prétendent que c'est la véritable *Ara Ubiorum*.

Lecteurs, je termine, car voici la *Victoria* qui part.

Le terrain devient plat et insignifiant entre Bonn et Cologne.

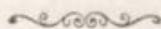
Cependant, nous passons devant *Transdorf*, jadis *Castra Trajani*. Trajan était campé à Cologne avec ses légions lorsqu'il fut élu empereur de Rome. Il avait même bâti des forteresses. Nous voyons à *Transdorf* les ruines d'une tour évidemment romaine.

Puis voici *Brühl*, ou *Broilum*, ou *Brolium*.

Mais la nuit vient... Nous serons bientôt à Cologne.....



VIII.



Un dernier clair de lune. — *Cologne*. — Deutz. — Aventures nocturnes. — L'Hôtel fantastique. — La Cathédrale vue de nuit. — La Cathédrale vue de jour. — Les Curiosités de Cologne. — La Maison mortuaire de Marie de Médicis. — Le Judas de Carton. — Les chevaux qui se jettent par la fenêtre d'un troisième étage. — Monsieur et madame Blum. — Une Epreuve avant la lettre. — Le Retour.

Que voulez-vous ? je suis obligé de dire la vérité, et ce n'est nullement de ma faute si la lune se met encore de la partie. Donc, au risque de déplaire à ces esprits moroses qui n'aiment pas *mes clairs de lune*, je suis obligé de dire que nous étions à peine en face de *Siegburg*, quand... un magnifique ballon lumineux s'éleva dans les airs à notre droite, et attira les regards de tous les voyageurs qui couvraient le pont du Dampschiff.

Nous venions de dîner, en plein air, sur ce même pont, en petit comité. Seulement, M. Verbedur avait demandé comme une faveur au révérend Père de nous tenir compagnie. Le capucin ne s'était rendu à notre prière qu'à moitié : c'est à-dire qu'il avait bu de notre eau et mangé de notre pain. Mais il n'avait pas voulu toucher à autre chose, quelqu'instance que nous fissions. Et cependant, notez bien, on nous avait servi l'une de ces magnifiques carpes du Rhin dont le renom sans doute est venu jusqu'à vous, cher lecteur. Mais l'esprit de pénitence et de soumission à la règle était tout entier dans l'âme du bon Père, comme la vertu même.

Or, je fus le premier, moi, René Maugras, rédacteur de cet ultime chapitre de notre trop court voyage, à voir s'élever de terre le ballon lumineux, et je m'écriai :

— C'est fête à Cologne certainement; quel bonheur ! Voyez ce ballon qui monte, qui monte.....

Au sourire du bon capucin, je compris de suite que je disais une bêtise. Mais comment

la retirer ? Je la retirerai d'autant moins que je vis Emile donner tête baissée dans mon idée.

— En voilà une chance ! cria-t-il. Arriver à Cologne un jour de fête !...

— Ces ballons lumineux font fête tous les jours à la terre, lui dit aussitôt le révérend Père. Ce que vous voyez n'est autre chose que la lune. Mais le crépuscule un peu brumeux des bords du Rhin nous la fait paraître et plus grosse et plus rouge. Laissez la prendre place dans l'éther, et vous la verrez bientôt resplendir et faire tomber ses doux rayons d'argent sur notre globe.

En effet, peu après le fleuve brilla de reflets argentés ; la silhouette des clochers, des manoirs, des montagnes et de leurs ruines se dessina dans le clair-obscur de la nuit, et commença sur le Rhin l'une de ces soirées féeriques qui prêtent tant de charmes à ses rivages.

Bientôt, en face de nous, des fanaux allumés étincellent dans l'espace. Nous reconnaissons les feux du gaz ; et puis, comme notre bâtiment commence ses manœuvres, nous comprenons que nous sommes arrivés. Une musique délicieuse s'échappe en même temps de bosquets voisins de la rive que domine une construction moderne ayant au front cette ligne noire : *Hôtel de Bellevue*. Et puis je vois des maisons de toutes formes.

C'est *Deutz*, sur la rive droite, autrefois *Duitsch*, et du temps des Romains *Tuitium*, devant son origine à *Tuito*, fondateur de la nation allemande.

Jules César y avait fait construire un pont de bois pour le joindre à *Colonia-Agrippina*, Cologne. Mais Constantin le Grand le remplaça par un pont de pierres, et il y construisit le *Monumentum Tuitiense*.

La *Victoria* ayant touché à *Deutz*, sous de magnifiques jardins où s'épanouissaient les plus belles fleurs de la société de Cologne, vire de bord, et, par une nouvelle manœuvre, va louvoyer contre le pont de bateaux qui remplace maintenant celui de Constantin, et en approchant du rivage opposé, nous reconnaissons des tours, des dômes, des flèches, des mâles, des clochers et des masses de maisons, éclairés par la lune et flamboyants de gaz.

C'est *Cologne*.

Nous débarquons. Mais non, ce n'est pas possible, nous ne sommes pas à Cologne. On nous a trompés. Nous entrons dans la forêt de Bondy. Figurez-vous que deux cents *lazzaroni*, portefaix, *facchini*, *porters*, débardeurs, appelez-les comme vous voudrez, se ruent sur nous, nous enlèvent nos bagages, et sans s'inquiéter si nous sommes ou non en société, nous séparent, nous entraînent, nous poussent, nous portent, nous emportent, en criant :

— Monsieur veut-il l'Hôtel de Hollande ?

— Che conduis Monsir à l'Hôtel du Brinze-Jarles...

— The Hôtel Welfare, Claire Strauss...

— Rheinischer Hof... Heumarkt... Meinherr...

— Hôtel de Germanie, en face de la cathédrale, Monsieur.

— Et laissez-nous donc... crie M. Verbedur qui perd patience, tiré en divers sens qu'il est par les portefaix, et qui, comme un chien de berger, court à droite, à gauche, au centre, afin de rassembler son troupeau et de réunir nos bagages épars et fort exposés.

Quand enfin il est parvenu à nous retrouver tous et à compter nos colis, quand il a pris sous le bras madame Daurey et qu'il nous a mis autour de lui que nous escortons, avisant à la lumière du gaz un visage assez paternel de commissionnaire :

— Mon brave, lui dit-il, conduisez-nous, en prenant ces valises sur votre charrette, à l'Hôtel de l'Ancre-d'Or...

Le débardeur ne dit mot; mais il a compris du geste au moins la moitié de la chose, et le voici nous suivant avec un imperturbable aplomb. Rue montante. Boutiques obscures. Boutiques éclairées. Beaucoup de : *SEULE maison pour la vente de l'Eau de Cologne de Jean-Marie Farina*. Nous allons toujours. M. Verbedur, qui cause avec madame Daurey, ne s'aperçoit pas que c'est lui qui conduit le portefaix, et non le portefaix qui le mène. Aussi advient-il qu'après avoir traversé les beaux quartiers, nous arrivons à des rues sales, étroites, humides, et nous ne trouvons pas l'Hôtel de l'Ancre-d'Or, que du reste ne cherchent ni notre commissionnaire qui nous suit, ni M. Verbedur qui va toujours sans s'inquiéter davantage. Il est tard cependant, et on ferme partout.

— Mais votre Hôtel de l'Ancre-d'Or est-il encore bien loin? dit enfin M. Verbedur qui s'impatiente.

Le portefaix regarde, hébété, et ne dit mot. Ne sachant que l'allemand, il n'a pas compris.

— Voilà un traquenard! murmure notre digne maître.

— Cocher, ajoute-t-il en s'adressant à un homme qui conduit un berlingot sonore, pourriez-vous me dire où est l'Hôtel de l'Ancre-d'Or?

Heureusement cet homme sait le français.

— Montez dans ma voiture, Monsieur, je vais vous conduire... répond le maître du berlingot.

— C'est encore assez loin, paraît-il, dit madame Daurey; prenons ce fiacre. Nous sommes tous fatigués; ce pavé de Cologne brise le pied.

Nous montons. On charge la voiture. On paie grassement l'homme à la charrette.

— Mylord, dit le cocher, une fois remis magistralement sur son siège, où m'avez-vous dit de vous conduire?

— A l'Ancre-d'Or! clame M. Verbedur.

— Je ne connais pas d'hôtel de ce nom, Mylord... fait le cocher.

— Voilà qui est trop fort... dit en s'irritant M. Verbedur.

Et il tire de son carnet une carte illustrée d'une charmante vignette, et sur laquelle, à la lueur d'un lumignon fumeux, il lit :

Corvillain, J. J.

Hôtel de l'Ancre-d'Or,

à Coblenz.

— A Coblenz... Monsieur? Mais je ne puis vous conduire à Coblenz ce soir... dit le cocher triomphalement. De Cologne à Coblenz il y a loin!

— Peste! fait M. Verbedur, qui voit, *in petto*, qu'il s'est fourvoyé. Eh bien! l'ami, ajoute-t-il, conduisez-nous où... vous voudrez.

Le cocher fouette. Nous voici à l'Hôtel de Paris...

O Paris, comme on abuse de ton nom en cent occasions! Nous ne restons pas à l'Hôtel de Paris, qu'on pourrait appeler le Cabaret du Faubourg-Saint-Marceau.

Bref, une demi-heure après, nous étions installés dans un appartement très-confortable de l'Hôtel du Rhin, sur la place du Marché-Neuf. Nous soupions, et après souper, moi, le penseur René, comme ils disent, rentré dans la petite chambrette qui m'est dévolue, je me mettais à la fenêtre qui donne sur la place... Que dis-je? Je ne voyais pas seulement la place du Marché... je ne voyais pas seulement les sentinelles du corps-de-garde prussien qui se promenaient l'arme au bras au centre de cette place... Mais j'avais devant moi, sous les yeux, à ma droite, la fameuse cathédrale, dont la lune, alors au zénith, me montrait toutes les sommités fantastiques. Au milieu de maisons basses, entre mille pignons magiques, parmi des toits noirs ou gris, s'élevait une masse gigantesque, toute brodée de ciselures, toute chargée de clochetons, toute étincelante d'aiguilles, toute décorée de pyramidions, de statues, de cent arabesques capricieuses. Plus loin, à quelques mètres, une masse titanique, haute, peu large, un donjon, une forteresse, la tour sans doute, s'élevait aussi dans l'ombre... Mais sur sa plate-forme, je voyais s'élever, pencher sur l'abîme et comme se balancer au vent... une sorte de panache, un plumet... C'est comme l'aigrette monstrueuse d'un casque de colosse. Le grand jour me dira le mot de l'énigme demain. Quoi qu'il en soit, je reste long-temps en contemplation devant ce monument merveilleux dont l'univers raconte les splendeurs...

Et Cologne, qui s'étale là souz mes yeux, croyez-vous qu'elle ne me fasse pas rêver, elle aussi?

N'est-elle pas la capitale et la reine du Rhin?

N'est-elle pas une œuvre pélasgique, avec ses cent tours, ses antiques et hautes maisons, ses églises, munster, couvents et chapelles aussi nombreux que les jours de l'année, sa masse imposante visible à une distance de dix lieues?

N'est-elle pas la plus ancienne cité de l'Allemagne?

Les Ubiens ne sont-ils pas ses premiers fondateurs, et les premiers ne lui ont-ils pas donné le nom de *Colonia Ubiorum* ?

Ne reçut-elle pas ensuite, pendant les campagnes du Romain Germanicus, de sa fille Julia Agrippina, qui naquit dans la colonie des Ubiens, le surnom de *Colonia-Agrippina*, d'où est venu Cologne ?

L'empereur Claude, qui épousa cette terrible Agrippine, mère du terrible Néron et assassin de son époux, ne vint-il pas dans ces murs ?

Le gourmand Vitellius ne s'y proclama-t-il pas empereur ?

Trajan n'y commanda-t-il pas comme préfet ?

Constantin le Grand n'y vint-il pas soumettre le Rhin par un pont en pierre dont les débris sont encore visibles quand les eaux baissent ?

Et Attila donc ? Il vint ici, ce formidable fléau de Dieu, et les ruines s'étendirent où passa son armée !

En 462, les Francs barbares enlèvent Cologne aux Romains civilisés.

Théodoric s'en empare en 465.

Clovis y ceint la couronne en 486.

En 747, elle devient le siège d'un archevêque.

Pépin s'y fait sacrer en 754.

Othon la prend aux Français vers 868.

De 881 à 882 les farouches Normands la ravagent.

Elle devint une des principales villes anséatiques, en 1260, avec Lubeck, Dantzik, Bruges.

En 1280, on commence sa cathédrale, inachevée jusqu'à présent.

C'est alors qu'elle compte trois cent soixante-cinq églises, ce qui lui fait donner le nom de *Ville-Sainte*.

Aussi reste-t-elle fidèle à la foi catholique lorsque apparaissent sur l'horizon révolutionnaire Luther et Calvin, les antechrists du xvi^e siècle, et chasse-t-elle les protestants de son enceinte en 1618.

En 1575, la *maison Jabach*, près de l'église Saint-Pierre, voit naître le fameux peintre Rubens, et en 1642, la même maison Jabach voit mourir, pauvre et désolée, une femme illustre tombée du trône de France, Marie de Médicis !

C'est à *Kemp*, tout près de Cologne, que l'inimitable auteur de *l'Imitation de J.-C.*, Thomas à Kempis, naquit en 1380.

C'est à Cologne que vint au monde, en 1607, Anne-Marie Schuurman, original et prodigieux génie qui lisait à trois ans ; à six écrivait en vers et en prose des ouvrages admis dans les bibliothèques ; savait à dix le latin, le grec, le français, l'italien et l'anglais ; peignait, gravait, jouait de divers instruments ; et, pour prouver la vanité des choses de la terre, terminait ses jours par trop manger de son mets favori, à savoir des araignées.

C'est Cologne qui produisit Adam Schule, un mathématicien fameux qui mourut à Pékin; Vondel, poète illustre qui fit un *Lucifer* aussi prôné que le *Paradis* de Milton; et enfin Caxton, qui imprimait lui-même ses ouvrages en 1474.

Aux XIII^e et XIV^e siècles, ces rues si calmes de Cologne étaient le théâtre de luttes opiniâtres entre les bourgeois de la ville et les évêques de la cité.

Au XV^e siècle, Cologne formait une célèbre Ecole de peinture qui avait pour chefs renommés maître Guillaume en 1380, maître Etienne en 1400, puis le maître anonyme de la *Passion de Lywersberg* en 1470, l'autre maître anonyme de la *Mort de Marie* en 1490, et le dernier maître encore anonyme du *Bartholomi*.

En 1801, par suite du traité de Lunéville, Cologne était donnée à la France.

Alors Napoléon I^{er} commençait ses fortifications.

Puis, en 1814, Cologne revenait à la Prusse, avec le grand-duché du Bas-Rhin.

Alors F. Guillaume III achevait les mêmes fortifications. C'est ainsi que nous avons travaillé pour le roi de Prusse!

Mais pendant que je ruminais les divers âges de Cologne, ruminer est le mot de mes camarades à mon endroit, je ne remarquais pas que les heures tombaient de la voix de bronze de toutes les églises de l'antique Colonia-Agrippina... Il advint donc que je m'endormis, appuyé sur le balcon de ma fenêtre... Je ne me serais réveillé peut-être qu'au grand jour, rêvant de Cologne, si je n'eusse vu, dans mon rêve, Anne-Marie Schuurmann mangeant sous mes yeux ses araignées avec d'inexprimables délices. L'horreur et le dégoût me firent tomber. Cela me tira de mon sommeil.

Bonsoir! je me couche. A demain!

Hélas! pour arriver à la cathédrale, que de mesures, que d'immondices, que de ruines! Quand donc cet admirable chef-d'œuvre, entouré d'ateliers, de maisonnettes de planches, de chantiers, de pyramides de pierres de taille, sortira-t-il des décombres qui l'entourent pour porter vers les cieux la prière de l'homme, et s'élançer, hymne vivante, sans embarras, sans entraves, sans poussière et sans débris, jusqu'à l'empyrée, aux yeux de l'homme épris d'un saint transport?

Nous approchons de cette merveille du monde, car, à notre réveil, le premier besoin de notre âme est de courir à l'abbaye, comme on dit dans les vieux livres sur Cologne, à travers un véritable labyrinthe de pierres et de matériaux de toutes sortes. Et, ce qui afflige le plus, c'est qu'au lieu d'une armée de travailleurs qui égayerait le regard par l'espérance de lui voir prochainement terminer son œuvre, on trouve à peine quelques ombres errantes de ciseleurs et de maçons, courant l'un après l'autre sur les échafaudages.

A peine arrivons-nous à la tour inachevée qui compose le portail, qu'un soupir s'échappe de nos poitrines à tous.

— O mon Dieu! dit madame Daurey, la pierre est déjà rongée par le temps à la base

de cet édifice, et à peine a-t-il atteint quelques mètres de la hauteur prodigieuse qu'il doit avoir!

— A propos! m'écriai-je à mon tour, voilà le moment de savoir ce qu'était ce gigantesque panache que j'apercevais cette nuit sur le casque de mon colosse.

Et je lève la tête pour regarder. Or, ce qui me semblait l'aigrette d'un cimier n'est autre chose qu'une grue pélasgique destinée à monter, à l'aide de poulies, les pierres au sommet des constructions. Seulement, comme elle travaille trop peu, et qu'elle a reçu déjà bien des soleils, des pluies, des coups de vent et des orages, pour la conserver plus long-temps, et qu'elle doit fournir une trop longue carrière, on lui a mis un manteau de fer, de plomb et de zinc.

Nous entrons...

Forêt de colonnes, de colonnettes, de piliers, de pilastres, de fûts! Voûte merveilleuse! Arceaux exquis! Immensité de perspective! Feux de diamants, de rubis, de topazes, d'opales, d'émeraudes aux vitraux!

Et puis, voix de chantres qui psalmodient, d'enfants de chœur qui modulent dans l'air, soupirs d'orgues qui se prolongent dans les profondeurs, encens qui fume et fait nuage, prêtres qui prient, fidèles qui implorent.....

Et puis, hélas encore! coups de marteaux qui bruissent, scies qui grincent, polissoirs qui crient, treuils et palans qui sifflent, cabestans qui virent, ouvriers qui taillent...

Voilà le dôme de Cologne...

Où, pour bien dire, ce qui fait la cathédrale de Cologne, et la rend si célèbre déjà, — que sera-ce donc quand l'œuvre sera complète? — c'est une abside, rien que l'abside, car la tour manque à l'église, la flèche à la tour, la voûte à la nef, et le transept au dôme.

Mais que de richesses dans cette abside!

— Voici notre capucin d'hier, si je ne me trompe, dit M. Verbedur en nous montrant un religieux prosterné derrière la chaire.

— C'est bien lui! répond madame Daurey...

Entendant chuchotter près de lui, le révérend Père leva la tête, nous vit et vint droit à nous.

— Je vous attendais, Madame et Messieurs, nous dit-il. Hier, le mouvement du bateau à vapeur, à l'heure de l'abordage, nous a séparés sans qu'il me fût possible de vous rejoindre. Mais j'étais bien certain de vous retrouver ici ce matin, et vous ne vous êtes pas fait attendre. D'ailleurs, j'utilisais mon séjour dans la maison de Dieu.

— Vous êtes trop bon, mon révérend Père! fit madame Daurey. Je reconnais là votre charité.

Le bon capucin n'en laissa pas dire davantage.

— Quelle magnificence, mon Père, dit M. Verbedur, jamais nos yeux mortels n'ont contemplé pareil chef-d'œuvre ! Que seront donc les temples de la Jérusalem céleste ?

— Madame, ce monument est le travail des siècles, répondit le capucin. Dans sa partie la plus ancienne, il est contemporain de l'établissement de l'empire germanique. Fondée en 816 par l'archevêque Hildebrand, sous l'invocation de saint Pierre, la cathédrale de Cologne fut brûlée en l'an 1080.

Alors, au XIII^e siècle, l'archevêque Engelbert conçut le projet d'une nouvelle cathédrale.

On venait de recevoir à cette époque, de l'empereur Frédéric Barberousse, qui les avait enlevés de Milan, la précieuse relique des trois rois, Gaspard, Melchior, Balthasar, qui étaient venus du fond de l'Orient à Bethléem adorer Jésus enfant sur la paille de la crèche. Il s'agissait de leur construire une demeure digne de la vénération qu'ils inspiraient.

Bien des plans furent proposés. Enfin, on adopta celui-ci. Mais ce fut seulement en 1280 que l'archevêque Conrad de Hochstaden posa la première pierre du nouvel édifice. Ce fut un architecte du nom de Gerhard qui mit la main à l'œuvre.

A partir de ce moment, chaque siècle fut appelé à concourir à son achèvement.

En 1322 fut terminé le chœur.

En 1437 la tour du Sud avait atteint son troisième étage.

Au commencement du XV^e siècle, les travaux furent interrompus. Aussi peu à peu le dôme tomba-t-il dans le délabrement. Il serait même devenu une ruine si le gouvernement ne s'y était intéressé.

En 1833 et 1840, on s'occupa exclusivement à conserver ce qui était resté debout. Mais bientôt l'idée d'un achèvement complet du monument divin fut acceptée par l'esprit national. Le roi F. Guillaume IV appuya fortement ce projet et y consacra des sommes considérables ; des associations se formèrent pour recueillir des cotisations ; les souverains étrangers envoyèrent des offrandes, et alors l'architecte Zwinger put faire marcher le travail sans interruption.

En 1842, le roi posa la première pierre du transept méridional. Aujourd'hui, la nef est achevée, et les deux portails du nord et du midi seront bientôt terminés.

— Mais, mon Père, dit Emile, est-ce qu'il n'y a pas une légende relative à cette sublime cathédrale ?

— Ah ! mon jeune ami, vous vous faites collectionneur de légendes ? répondit en riant le capucin. Eh bien, écoutez-moi :

La cathédrale de Cologne se relie d'une manière singulière à un vieil aqueduc romain qui, du haut de la montagne de l'*Eifel*, amenait à Cologne l'eau potable dont la ville a besoin. Or, les traces de cet aqueduc disparaissent à l'emplacement occupé par Notre-Dame. Voici ce qui a donné naissance à ma légende.

Lorsque l'on commença la construction de la cathédrale, le diable paria avec l'architecte qu'il finirait un canal entre Trèves et Cologne avant que son travail fût terminé. Comme preuve de l'achèvement du canal, un canard devait arriver à Cologne par les eaux du canal. Lorsque la tour de l'Ouest eut atteint la hauteur actuelle, tout-à-coup apparut le terrible canard. A cet aspect, l'architecte, désespéré, se serait précipité de la tour et serait mort de douleur.

— Oh! la légende est misérable! fit Julien.

— Pas le moins du monde, mon ami, et ne vous pressez pas trop de juger les choses... reprit le moine. Le peuple unit, dans la simplicité de sa pensée, l'aqueduc des païens et la cathédrale des chrétiens, les deux monuments les plus grandioses du pays. Je dis grandioses, car cet aqueduc qui existe, que vous verrez si vous en avez le désir et le temps, est encore debout dans les trente-trois villages qui séparent Cologne de Trèves. Or, dans la légende, le désespoir de l'architecte semble exprimer la douleur de voir l'œuvre du christianisme distancée par celle du paganisme; et, pour lui, cette dernière œuvre s'identifie avec le diable.

— Je comprends! fit Gustave.

— Nous comprenons tous..., répondîmes-nous en chœur.

— Maintenant, étudions la cathédrale... reprit le capucin.

Lecteurs, quelques mots encore sur cette merveille.

La cathédrale, construite en forme de croix latine, a cent soixante-quatorze mètres de longueur et cinquante-quatre de largeur. L'élévation de la nef moyenne et du chœur est juste celle de la largeur, cinquante quatre mètres. D'après le plan, les tours auront en hauteur ce que l'église a en longueur, cent soixante-quatorze mètres.

Sept chapelles se rangent autour du chœur.

La façade antérieure a trois portails ornés de riches sculptures.

Dans l'intérieur, il faut remarquer surtout la diversité de structure des colonnes; la galerie circulaire au-dessous des croisées; les vingt grands vitraux de l'abside du nord, qui datent de 1508; les vitraux du transept méridional donnés par le roi de Bavière, en 1847; les statues du Christ et des Apôtres dans le chœur; le tableau de la cathédrale, peint par maître Etienne, en 1410; les peintures des chapelles; la chapelle du Reliquaire et la chambre du Trésor.

Le révérend Père nous conduit d'abord au reliquaire des Trois-Mages, en nous faisant remarquer plusieurs tombeaux magnifiques d'archevêques, en bronze ou en marbre,

De saint Engelbert, le fondateur de la cathédrale,

Et de Conrad de Hochstaden, qui posa la première pierre de cette grande et sublime église.

Enfin nous arrivons au fameux tombeau des Trois-Mages.

Lorsqu'il s'agit d'approcher d'un lieu vénéré, d'un personnage que ses vertus ont fait

Excursions.

grand et saint, *magnus et sanctus*, les deux mots les plus sonores de la terre, de reliques sacrées qui éveillent votre foi et vous font voir comme vivants ceux qui ne sont plus, on aimerait à tomber entre les mains d'un prêtre vénérable qui, plein de foi lui aussi, vous inspirerait les plus nobles sentiments en même temps qu'il redirait les choses de l'histoire. Jusqu'à ce moment, nous avions eu ce précieux avantage dans la personne de notre révérend Père. Mais, à la porte de la chapelle des Reliques, il dut céder la place de cicerone à un sacristain, à un bedeau, que sais-je ? qui, prenant notre thaler avant tout, fit son métier, hélas ! et nous montra les reliques ; mais sans foi, mais sans piété, mais sans nulle parole du cœur.

Heureusement nous n'en priâmes pas moins, de grand cœur et avec foi, je vous assure.

La chapelle des Reliques, placée derrière le maître-autel, à l'extrême abside de l'église, n'est autre chose qu'un petit temple de marbre de toutes les couleurs, grand comme une chambre, obscur, dans lequel on n'entre qu'avec des flambeaux, et au centre duquel on trouve un magnifique reliquaire byzantin, en or, tout en or, chargé de figurines, orné d'arabesques, brodé de perles, de diamants et des pierres les plus précieuses. Il y a là toute une valeur de six millions, à ce qu'affirme le bedeau. Alors il ouvre de petites portes d'or qui ferment la tête de ce cercueil unique au monde, et nous fait lire, écrits en diamants, ces trois noms sacrés :

GASPARD. MELCHIOR. BALTHAZAR.

Et au-dessus de ces trois noms brûlent trois lampes d'or.

Et au-dessous de ces trois noms brillent trois crânes dénudés.

Et, quand la foi a rappelé l'histoire si poétique de ces trois rois fameux, venus de l'Orient à Bethléem pour adorer notre Sauveur Jésus, on se prosterne et l'on prie.

Nous nous sommes prosternés et nous avons prié !

Puis, le capucin, silencieux et muet, nous montra du doigt ces vers :

Corpora sanctorum recubant hic terna Magorum.

Ex his sublatum nihil est alibive locatum.

Nous restons long-temps en contemplation, au risque de déplaire au bedeau ; car que d'idées saintes ne nous venaient pas au souvenir, en face de ce tombeau !...

Enfin nous sortons par une porte de bronze à jour, du plus beau travail, que je n'avais pas remarquée en entrant, absorbé que j'étais par l'émotion que me donnait la sainteté du lieu.

Une marche que j'avais à descendre me fit faire un faux pas. Alors le révérend Père

m'arrêta, et nous prenant tour à tour par la main, il nous arrêta au dessous de cette marche, nous fit incliner vers la terre, et nous dit :

— Quelques clous de cuivre, restes d'une plaque de même métal qu'ils fixaient en ce lieu, voilà les seules traces du tombeau d'une reine de votre France. Sous cette dalle usée se trouvent le cœur et les intestins de Marie de Médicis, femme de votre grand Henri IV. Au moins que des Français de passage près de ses dépouilles disent, pour son âme, une prière au Dieu qui pardonne !

— Pendant onze ans tu fus exilée, pauvre reine ! dit M. Verbedur, et tu portas tes pas errants dans toutes les contrées de l'Europe, chassée partout ! Puisse au moins le ciel t'avoir ouvert ses portes et donné le repos que te refusa la terre !

— Maintenant, à la chambre d'Or du dôme... nous dit le révérend Père.

Que vous dirai-je, amis lecteurs ? Il me faudrait la science de l'antiquaire et la langue de l'orfèvre pour vous peindre les richesses sans nom entassées dans le trésor de l'église de Cologne. Tout au plus pourrai-je vous signaler, parmi les mille beautés qui sont étalées tour à tour sous nos yeux :

Un Christ du *viii^e* siècle ;

Une quantité d'ouvrages en ivoire, d'un travail fini ;

Un ostensor du *xv^e* siècle ;

Le magnifique reliquaire de saint Engelbert ;

Une mitre et une crosse du *x^e* et du *vii^e* siècle, qui ne ressemblent en rien aux mitres et aux crosses de nos évêques ;

Une épée de justice excessivement ancienne ;

Un Pax-Tecum en or du goût le plus pur ;

Des ostensoirs en forme de coupes ;

Et cent autres objets qui ne peuvent subir la description.

Nous sortons émerveillés ; mais nous ne quittons pas encore la cathédrale. On s'arrache difficilement à ces édifices sublimes. Les a-t-on étudiés, on veut les étudier encore. Nous en faisons le tour au-dedans, nous en faisons le tour au-dehors ; et enfin, pour nous en éloigner sans remords, il faut que la nuit vienne étendre sur lui ses voiles et nous fermer ses portes.

— A demain, à Saint-Géréon. Je vous attendrai à midi... nous dit notre cher ami, le bon moine.

Cologne ne peut être appelée une belle ville, chers lecteurs : ses rues sont tortueuses, tristes et sombres. L'intérieur des maisons offre généralement un aspect lugubre, malsain, au moins sans intérêt. Mais le grand nombre de restes du moyen-âge, en hôtels, palais, églises, maisons à façades dentelées, ouvrées, ciselées, à fenêtres, à portes antiques, suffiraient seuls pour rendre Cologne l'une des villes du monde les plus intéressantes.

Cologne est bâtie sur la rive gauche du Rhin : elle affecte la forme d'un croissant ; des

murailles épaisses, fortifiées par des tours massives, percées de vingt-quatre portes, au sommet desquelles on lit encore : C. C. A. A. *Colonia Claudia Agrippina Augusta*, l'entourent, depuis la *Tour-Baïer*, sur le fleuve, faussement appelée *Tour Romaine*, jusqu'au *Capitole*, remplacé maintenant par l'église de Sainte-Marie-du-Capitole. Aussi, rien de plus pittoresque que la vue de cette ville enveloppée de murs et de tours, comptant encore vingt-sept églises, avec dômes, flèches, clochers, rotondes, aiguilles, et son mélange de maisons et de palais de styles de tous les âges, de tourelles crénelées, d'étages et de balcons saillants, de temples bysantins, gothiques, modernes même, assis à côté de ruines remontant jusqu'aux Romains.

Il y a certainement peu de cités en Allemagne, en Europe même, qui représentent l'élément romantique autant que Cologne, *Coln*, comme disent les Allemands. La légende, l'histoire, l'art, s'y rencontrent à chaque pas et se donnent perpétuellement la main.

Nous sommes fidèles au rendez-vous du révérend Père, comme vous pensez bien. Comme la veille, le saint homme est là qui prie en nous attendant.

— Cette *Eglise de Saint-Géréon*, nous dit-il après d'amicales salutations, a été fondée, disent les uns, par l'impératrice Hélène, en 320; par l'archevêque Anno, en 1065, prétendent les autres. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle mérite d'être remarquée, tant à cause de cette niche du chœur que par sa nef, qui forme un décagone surmonté d'une coupole. C'est, sans contredit, l'une des plus belles églises de Cologne.

Venez dans ce péristyle : voici des tombeaux du temps des Romains. En voici même, permettez, dans lesquels on conserve sous verre les crânes et ossements du saint martyr Géréon et de ses guerriers maures immolés avec lui.

Descendons ici, et vous allez voir les caveaux où crypte de cette église. Nous y trouverons deux petites chapelles dont le pavé est tout entier de mosaïque antique.

— En vérité, nous ne pouvons que nous féliciter de vous avoir pour guide, mon bon Père, s'empresse de dire M. Verbedur : votre goût et vos connaissances feraient honte à bien des gens qui ne supposent pas toujours que votre habit cache autant de lumières que vous nous en montrez depuis trois jours.

— Vous vous méprenez, mon cher Monsieur, répond le capucin avec humilité; je n'ai nul mérite à vous montrer des choses que je connais...

— Peut-être... mais que vous savez faire apprécier par la justesse de votre jugement et le charme de vos paroles... ajoute courtoisement madame Daurey.

— Nous allons maintenant à l'église Sainte-Ursule, reprit le moine.

Je vous préviens à l'avance, chemin faisant, que c'est moins à cause de sa beauté architecturale que pour les nombreuses légendes qui se rattachent à sa patronne, que je vous y conduis.

— O mon Père, une seule petite légende, s'il vous plaît, la plus longue ! dit Emile avec l'accent de la prière...

— D'après la tradition, répondit le Révérend avec un sourire, Ursule serait la fille d'un prince anglais, quittant l'Angleterre pour aller défendre la foi que l'invasion des Huns mettait en péril. Pendant l'absence de son père, Ursule entreprit un pèlerinage à Rome, et invita des filles pieuses comme elle à l'accompagner. Onze mille se présentèrent; mais les vaisseaux qui les portaient s'écartèrent considérablement du lieu de leur destination primitive, et furent jetés par la tempête sur le Rhin. Ces nombreuses vierges abordèrent à Cologne, où les soldats Huns, qui en étaient les maîtres alors, les livrèrent à la mort...

Vous comprenez dès-lors combien cette ville est fière du virginal patronage. Aussi se glorifie-t-elle d'être la cité des onze mille vierges.

— Mais cette église est un excellent modèle d'architecture gothique! dit M. Verbedur en entrant sous les voûtes de l'édifice.

— Mon Dieu! comme l'intérieur est couvert d'ossements et de crânes, arrangés avec art! fit Emile toujours fort impressionné de ce qui touche à la mort.

— Beaucoup sont enchâssés dans l'or et l'argent! ajoute Fernand.

— Et voici une multitude de magnifiques châsses qui en contiennent encore des quantités considérables... dit aussi notre ami Gustave.

— Ce ne sont pas les seuls trésors dont le monastère, qui fut fondé pour des dames nobles, en mémoire des onze mille vierges, a doté cette église, dit le capucin. Je vais prier que l'on nous montre la chambre d'Or...

— Comment, le cloître de Sainte-Ursule a aussi sa chambre d'Or? dit Julien.

— Et vous allez y voir trois épines de la couronne de notre Sauveur;

Un morceau de la croix;

Un bout de la verge de flagellation;

Un morceau du manteau de pourpre dont il fut revêtu;

Et un des vases qui contenaient l'eau changée en vin, à Cana.

— Et ce tableau du chœur, dit madame Daurey, ne représente-t-il pas sainte Ursule entourée de ses vierges, en robes blanches, débarquant à Cologne?

— Précisément, Madame...

Chers lecteurs, je ne vous conduirai pas avec nous d'églises en églises, vous auriez trop de fatigues. Cependant, si vous allez jamais à Cologne, allez, comme nous, visiter :

L'Eglise de Sainte-Marie, bâtie sur les ruines du Capitole de Colonia Agrippina. Elle fut fondée par Plectrude, épouse de Pépin, roi de France, vers 700, et renferme son tombeau. La partie supérieure du chœur est ornée de piliers ovales et donne un échantillon de l'architecture du VIII^e siècle. Mais la plus grande partie de l'église, surtout les arches de la nef, décèlent une date bien antérieure. On y trouve des peintures dues au pinceau du maître de *la Passion de Lièrsberg*. Il y a également une des œuvres capitales d'Albert Durer. Vous y admirerez aussi le bel orgue de l'artiste Koenig.

Marie de Médicis, veuve de Henri IV et mère de notre Louis XIII, bannie de France

par le cardinal de Richelieu, passa plusieurs années de sa vie dans le cloître de Sainte-Marie, attenant à cette église.

L'Abbaye de Saint-Pantaléon, érigée, en 934, avec les pierres provenant du pont de Tuitium, Deutz, démolie par l'ordre de l'archevêque Bruno, pour empêcher les Francs de pénétrer dans la Gaule.

On vous y fera remarquer le cadavre imputréfiable du martyr Albinus.

Vous y verrez aussi le tombeau de l'impératrice Théophanie, femme d'Othon II, et celui de l'archevêque Bruno.

L'Eglise de Saint-Pierre, qui, outre son antiquité et la beauté de son intérieur, offre à l'admiration des connaisseurs une magnifique crucifixion de Rubens. Ce grand peintre en fit don à l'église le jour qu'on lui délivra l'extrait de son acte de baptême; car c'est là qu'il fut baptisé. Ce tableau est regardé comme une des plus vigoureuses productions de cet illustre maître. Lors des conquêtes de Napoléon, nous l'avions possédé à Paris; mais la Prusse le réclama en 1815 et le rendit à Cologne.

La *maison Jabach*, voisine de Saint-Pierre, que la famille de Rubens habita après sa fuite d'Anvers, à l'époque où la Hollande conquiert sa liberté. Et ce fut pendant son séjour à Cologne, en 1577, que naquit Pierre-Paul Rubens. Je vous laisse à penser si nous la visitons; d'autant plus, comme je vous l'ai dit plus haut, que ce fut là aussi que, le 3 juillet 1642, mourait Marie de Médicis, à l'âge de soixante-huit ans, exilée de France depuis onze ans, après avoir couru en mendiant la Flandre et l'Angleterre... *O vanitas vanitatum et omnia vanitas!*

— Et c'est à elle que nous devons notre palais du Luxembourg, et d'autres monuments de notre Paris! s'écria M. Verbedur, lorsque nous restâmes muets dans la chambre où cette femme, épouse et mère de roi, rendit son âme au souverain Maître des hommes...

L'Eglise des Saints-Apôtres, de style roman, et qui date des ^{x^e} et ^{xr^e} siècles.

Lorsque nous quittions cette église, le Père capucin nous conduisit sur la place du Marché-Neuf, fort belle, bien plantée d'arbres, et nous mit en face d'une maison dont une fenêtre, au troisième étage, nous montra deux chevaux en bois qui faisaient mine de se précipiter sur le pavé.

— Il y a là une légende, ou je me brûle! fit Emile.

— La voici, répondit le religieux. Richmode d'Adocht était la femme d'un chevalier qui demeurait dans cette maison, telle que vous la voyez. Or, étant tombée malade de la peste qui ravageait Cologne, en 1337, on la crut morte, et on la porta à l'église des Saints-Apôtres pour la cérémonie religieuse des funérailles. Quand le fossoyeur fut seul avec le cadavre, il écarta le suaire, tira l'un des bras qu'il savait porter des bijoux, et... Mais soudain le cadavre se leva, détacha le drap mortuaire qui l'enveloppait, remit en ordre la robe de deuil qui le couvrait, et, repoussant le fossoyeur effrayé, regagna le domicile conjugal, c'est-à-dire cette maison que voici. Le chevalier, en revoyant sa femme, fut

saisi de... terreur. Au lieu de l'accueillir, il crut à une apparition, et s'écria qu'il croirait plutôt à la possibilité de voir ses chevaux monter au troisième étage et se jeter par la fenêtre. Il n'avait pas achevé son imprudente parole, que son palefrenier vint crier au malheur et lui dire que ses chevaux ayant rompu leur licou, et montant très-gravement l'escalier, avaient choisi la fenêtre du troisième étage, et, sans hésitation, s'étaient précipités sur le sol de la rue.

— Se sont-ils tués ? s'écria le mari, plus occupé de ses coursiers que d'autre chose.

— Tués ! fit le cocher.

— Sarpejeu, je n'ai pas de chance ! fit le chevalier.

— Notez, continua le révérend Père, que Richmode d'Adocht vécut encore de longues années, et broda pour l'église des Saints-Apôtres une tapisserie que...

— Celle que vous nous avez fait remarquer, sans nous en expliquer l'origine ? dit Emile avec empressement.

— Tout juste... répondit le capucin.

Lecteurs, un peu de patience, et, croyez-moi, visitez encore :

— *L'Eglise de Saint-Cunibert*, consacrée en 1248, qui contient des vitraux très-anciens, des fresques du XIV^e siècle, des peintures du maître Guillaume, et un autel fait sur celui de Saint-Pierre de Rome. Le portail et l'entrée sont aussi fort dignes de remarque.

L'Eglise des Jésuites, du XVII^e siècle, fameuse par ses ornements intérieurs et ses richesses en livres, manuscrits précieux, gravures, dessins originaux, médailles, minéraux, urnes antiques, etc., dont l'impératrice Catherine avait offert 20,000 roubles, et que les Français prirent pour rien, et transportèrent à Paris, au commencement du XIX^e siècle.

Le bon Père nous montra aussi l'*Hôtel-de-Ville*, de style moitié roman moitié moyen-âge, véritable amalgame de tous les ordres, avec beffroi d'une époque, greffe d'une autre époque, promenoir de tel temps, porche de tel autre. Le portail est en marbre : il produit assez d'effet, ayant une double arche ornée de colonnes des ordres corinthien et composé. C'est le seul monument d'architecture grecque qui existe à Cologne. Différentes inscriptions rappellent les anciens événements de la cité. Au-dessus de l'arche du centre on voit un bas-relief qui représente un homme luttant avec un lion. On nous raconte que c'est en mémoire d'un bourgmestre nommé Hermann Grein, qui, en soutenant les droits de ses concitoyens, s'était rendu odieux à saint Engelbert. Celui-ci, par vengeance, fit lâcher un lion contre Hermann. Le bourgmestre terrassa l'animal... Comme cela est probable !

Je vous recommande l'ascension du *Beffroi*, qui a une forme toute particulière. On découvre parfaitement la ville, et l'aspect est curieux.

Mais ce qu'il m'importe davantage de recommander à votre désir de connaître, chers lecteurs, c'est le *Musée Wallraff*. Vous y trouverez :

Un fort beau sarcophage romain :

L'armure curieuse de monseigneur Bernard de Galen;
 Une monstrueuse cuirasse que l'on dit provenir du général Jean de West;
 Quantité de statuettes, de tombes, d'antiquités romaines, aussi bien que des meubles
 et des peintures.

Il paraît qu'autrefois un certain baron de Hubsch en a extrait par fraude et violence un chariot de guerre des anciens Germains, une momie égyptienne, dont, au reste, nous regrettons peu l'absence, nos musées de Paris en étant tapissés, et une couleuvre d'une longueur fabuleuse, fondue à Cologne en 1400.

Il ne me reste plus qu'une chose à vous signaler; c'est la *Maison des Templiers*, au moyen-âge maison des corps et métiers. Elle sert aujourd'hui à des opérations de bourse, et sa façade ne manque pas de caractère et d'originalité.

Ah! j'oubliais le *Guerzenich*, ancien entrepôt de la ville, construit en 1614 et 1674.

Au moyen-âge, cet édifice servit fréquemment aux superbes fêtes que Cologne donnait aux empereurs. La grand'salle, longue de cinquante-sept mètres sur vingt-trois de large, a deux cheminées ornées de magnifiques sculptures relatives à l'histoire de la cité. Hélas encore et toujours! maintenant elle sert aux bals du carnaval.

— Cologne a conservé long-temps et conserve encore certaines coutumes des générations passées... nous dit notre bon capucin au moment de nous quitter. Si on analysait les mœurs populaires, on rencontrerait bien des usages dont l'origine remonte au temps du paganisme.

En voici une plus moderne, toutefois. Pétrarque, dans ses vers, la dépeint en termes chaleureux. C'est l'ablution dans le Rhin, que pratiquent les femmes de Cologne, et par lequel elles inaugurent la veille de la Saint-Jean. Vêtues avec recherche, elles se précipitent dans le fleuve, de manière à couvrir son rivage d'un nombre immense de jeunes filles et de femmes mouillées comme des ondines et fort pressées de retrouver la terre ferme.

On fête aussi la Saint-Martin d'une manière toute particulière à Cologne. Tandis que dans toute l'Allemagne le peuple se délecte à manger l'oie rôtie, les habitants du voisinage du Rhin, de Cologne à Aix-la-Chapelle, allument sur toutes les montagnes des feux dont les enfants font les frais en allant recueillir du bois de maison en maison, aux gais refrains de romances du crû. Mais à Cologne on y joint le divertissement de fabriquer un mannequin stigmatisé du nom de *Judas*, que l'on jette dans les flammes au plus beau moment de la fête.

Je m'arrête, mes amis; je n'ai plus rien à dire sur la ville sainte de Cologne, et je déposerais tout-à-fait la plume, si je n'avais un affreux *Post-Scriptum* à tracer ici.

Nous avons fait nos adieux à notre excellent et dévoué capucin, qui, loin de recevoir un petit souvenir fort pieux que nous voulions lui offrir, nous avait, au contraire, fait accepter à chacun une magnifique gravure; nous avons pris notre repas à la table d'hôte avec l'ap-

pétit robuste que donnent une course longue et la liberté ; nous nous étions mis à causer au dessert avec un M. Blum et sa jeune femme , qui ne m'avaient pas l'air d'avoir , à un haut degré , la science des voyages , et pour leur en donner une leçon , nous avons consenti à leur servir de cicerone dans la ville en prenant place dans la calèche qu'ils avaient à leur disposition ; nous arrivions de cette dernière excursion du soir , faite sans fatigue et même avec agrément , lorsque M. Verbedur , de son plus doux sourire , vint à notre rencontre et nous pria de nous réunir dans sa chambre.

— Quelle épreuve veut-il donc nous faire subir ? nous demandons-nous avec une certaine inquiétude. Nous nous rendîmes à son invitation , assez inquiets.

— Mes amis ! nous dit-il...

— Bon ! fit Julien , ne nous trémoussons pas , camarades , et gardons-nous de toute épouvante. M'est avis que l'on nous prépare litière de nouveaux plaisirs...

— Eh ! eh ! le Rhin touche à sa fin ! murmura Gustave.

— Allons donc ! Mais c'est ici qu'il commence , au contraire ; jusqu'à présent ce n'était qu'un filet d'eau ! riposta Fernand.

— Et d'ici à la mer du Nord il y a de la marge , j'imagine... repris-je de mon côté.

— Le Rhin est l'un des signets de l'Europe , ajouta Emile ; que nous servirait de ne pas achever les grandes pages de la nature qu'il sert à marquer et que nous avons commencées ?...

— Mes amis , reprit M. Verbedur , êtes-vous contents du voyage du Rhin , et en avez-vous retiré quelque profit ?

— Des suc de science , cher et tendre maître ! dit Julien.

— L'Histoire... dit Emile...

— La Géographie... ajouta Fernand...

— L'Archéologie... clama Gustave...

— L'Ethnographie... dis-je à mon tour...

— L'Orographie...

— L'Hydrographie...

— La Météorologie n'ont plus de secrets pour nous !...

— Ah ! mon bon maître , dit encore Julien , je passerais ma vie aux tables d'h... non ! sur les montagnes et le long des fleuves.

— Alors vous êtes satisfaits , mes enfants ?

— Satisfaits ! c'est le mot... répondîmes-nous en chœur.

— Et vous seriez bien aises de continuer ?...

— Nous ne demandons que ça ! fit Julien.

— Chers amis , soyez heureux donc... dit le perfide M. Verbedur.

— Quel bonheur ! Vive M. Verbedur ! criâmes-nous.

Excursions.

— Vous allez faire un autre voyage... l'année prochaine... ajouta notre cruel mystificateur...

— L'année prochaine ? fut-il dit avec terreur.

— Oui, mes bons amis, l'année prochaine ! Vous êtes satisfaits pour cette année, vous me l'affirmez vous-mêmes. Dès lors votre voyage est à sa fin.

Tenez, voici la vérité : je n'ai pas voulu qu'elle rendît amers vos derniers jours de plaisir ; mais j'ai reçu des lettres de rappel pour vous, Julien, Gustave et Fernand. Vos familles vous réclament et veulent vous posséder un peu à leur tour. N'est-ce pas justice ? Vos cœurs sont de cet avis, j'en suis sûr. Or, comme nous avons été inséparables pour le voyage, nous serons inséparables pour le retour.

Encore un jour à Cologne, pour le repos, pour de douces et calmes promenades, et puis nous partirons par le chemin le plus court. Vous aurez encore trois semaines à passer dans vos familles, et cet horizon n'est déjà pas si désagréable.

Il me reste à vous recommander de témoigner à madame Daurey votre reconnaissance pour ses bons soins. Elle a été pour vous une mère...

— Oui, certes !

— Ainsi, mes enfants, c'est convenu. Après-demain le départ de Cologne. Samedi l'arrivée à Paris...

Nous allions saluer M. Verbedur et déjà nous nous levions pour partir, lorsqu'il nous dit :

— Sardanapale ! j'allais oublier un rendez-vous que j'ai à vous donner...

— Lequel ? dimes-nous tout affriandés ..

— Celui de vous retrouver tous bien exactement, le 3 octobre, rue des Martyrs, 50, pour la reprise de nos études !

— Tyran, va ! murmura Julien...

— Et de temps en temps, mes amis, en dînant ou en soupant, cet hiver, ou sous notre charmille, l'été, nous aurons du plaisir à parler de nos vacances...

Amis lecteurs, après de pareils ordres, nous avons l'oreille basse et le cœur nous manque. Aussi, moi, pauvre René Maugras, je tombe de défaillance, et ne me sens plus le courage de vous rien dire, si ce n'est :

— Adieu, adieu, trois fois adieu !



